





Desbois

221

v 2

SMRE

PQ

446

F26

1854

v. 2

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

LA

**FAMILLE JOUFFROY.**

## Ouvrages de Xavier de Montépin.

---

<b>Les Valets de Cœur</b> . . . . .	3 vol.
<b>Un Gentilhomme de grand chemin</b> . . . . .	5 vol.
<b>Les Oiseaux de Nuit</b> . . . . .	5 vol.
<b>Le Vicomte Raphaël</b> . . . . .	5 vol.
<b>Mignonne</b> . . . . .	3 vol.
<b>Brelan de Dames</b> . . . . .	4 vol.
<b>Le Loup noir</b> . . . . .	2 vol.
<b>Confessions d'un Bohème</b> . . . . .	5 vol.
<b>Les Amours d'un Fou</b> . . . . .	4 vol.
<b>Pivoine</b> . . . . .	2 vol.
<b>Les Viveurs d'autrefois</b> . . . . .	4 vol.
<b>Les Chevaliers du Lansquenet</b> . . . . .	10 vol.

*Sous presse.*

**Mademoiselle Kérovan.**

---

## Ouvrages de G. de La Landelle.

---

<b>Les Iles de Glace</b> . . . . .	4 vol.
<b>Une Haine à Bord</b> . . . . .	2 vol.
<b>Le Morne aux Serpents</b> . . . . .	2 vol.
<b>Les Princes d'Ébène</b> . . . . .	5 vol.
<b>Falkar le Rouge</b> . . . . .	5 vol.

---

## Ouvrages d'Alexandre Dumas fils.

---

<b>La Dame aux camélias</b> . . . . .	4 vol.
<b>Tristan le Roux</b> . . . . .	3 vol.
<b>Aventures de quatre femmes</b> . . . . .	6 vol.
<b>Le docteur Servans</b> . . . . .	3 vol.
<b>Le Roman d'une femme</b> . . . . .	4 vol.
<b>Césarine</b> . . . . .	4 vol.

*Sous presse.*

**Les Amours véritables.**

LA FAMILLE

# JOUFFROY

PAR

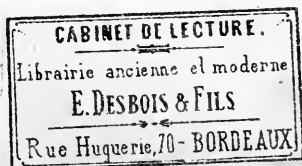
**EUGÈNE SUE.**

2

PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,  
37, RUE SERPENTE.

1854



1875



### XXIII

— Ah ça ! Joseph, — dit M. Jouffroy, — quelle est donc cette importante affaire dont tu veux nous entretenir ?

— Quant à moi, — reprit la tante Prudence, — je ne sais pas à quoi je suis bonne ici... car je me suis promis de rester muette comme un poisson...

— Ah ! ma sœur, — dit M. Jouffroy, — tu sais que jamais nous ne nous sommes occupés d'une affaire importante

sans te demander ton avis... et toujours bien nous en a pris de te le demander.

— Soit... mais dans cette affaire-ci je n'ai à dire ni oui, ni non, c'est convenu avec le cousin Roussel...

— Joseph, — reprit en riant M. Jouffroy, — vas-tu nous dire le mot de la charade ?

— Certainement. Le mot de la charade est :... mariage.

— Mariage ! — répétèrent à la fois M. et madame Jouffroy, — mariage !...

— Oui mes amis, voilà pourquoi la tante Prudence que le mot et la chose font tomber en pamoison, en indignation, en horripilation, veut rester neutre, et ne tremper en rien, pas même en parole, dans cette vilainie conjugale. Moi qui n'ai pas les mêmes scrupules, je viens tout bonnement vous proposer un mariage pour Aurélie...

— Oh ! oh ! — fit M. Jouffroy en consultant sa femme du regard, — tu entends, Mimi... voilà en effet qui est fort grave... on ne peut plus grave...

— Mon cousin, — reprit madame Jouffroy, — je dois vous prévenir qu'en fait de mariage, nous ne déciderons jamais rien sans la volonté d'Aurélie.

— Naturellement — ajouta monsieur Jouffroy — c'est elle qui se marie c'est à elle de choisir son futur.

— Je vous connais trop, mes amis, pour craindre que vous songiez à contraindre son choix... mais votre devoir est du moins de l'éclairer.

— Enfin — dit madame Jouffroy — quel est le parti que vous proposez pour notre fille ?

— Son cousin... Fortuné Sauval.

— Fortuné — reprit vivement madame

Jouffroy — c'est de lui qu'il s'agit ?

— Hé...hé...—fit monsieur Jouffroy d'un air approbatif en consultant sa femme du regard, quoiqu'il se fût mépris sur le sens de son exclamation — hé... hé... de cousin à cousine... il n'y a que la main... Fortuné est le meilleur garçon que je connaisse... Aurélie et lui se connaissent depuis l'enfance... et ma foi si notre fille y consentait, ce mariage là... me plairait fort à moi... qu'en dis-tu , Mimi ?

— Je dis qu'il faut que le cousin Roussel ait perdu la tête pour nous faire une proposition pareille — s'écria madame Jouffroy en haussant les épaules — je dis qu'il faut que tu sois fou... d'abord pour trouver ce mariage là tout simple, et ensuite... pour croire qu'Aurélie y consentira.

La tante Prudence jeta par-dessus ses

bésicles, et tout en tricotant, un regard narquois sur le cousin Roussel, fort décontenancé, tandis que M. Jouffroy reprenait timidement en s'adressant à sa femme :

— Dam... Mimi... je croyais que Fortuné pouvait....

— Laisse-moi donc tranquille... marier notre fille à un boutiquier ! elle qui aura une superbe dot... elle, qui belle comme elle est, peut prétendre à tout... En vérité, je ne sais pas à quoi pense le cousin Roussel...

— Je pense, ma chère cousine, que vous avez été boutiquière, que Baptiste a été boutiquier... que j'ai été boutiquier... or...

— Voila-t-il pas de belles raisons — reprit madame Jouffroy avec une impatience croissante — Hé ! c'est justement parce que moi et mon mari nous savons ce

que c'est que d'être du lundi au samedi dans une boutique comme des chiens à l'attache, que nous ne voulons pas exposer notre fille aux mêmes ennuis... Comme c'est régulant ! être aux ordres du premier acheteur... qui vient acheter pour cent sous... merci, je sais ce qu'en vaut l'aune !

— Naturellement, cousine, puisque vous auniez des soieries — reprit Joseph — Mais vous et Baptiste, vous avez dans cette boutique si dédaignée, gagné une belle fortune.

— Oui, Dieu merci ! notre fortune est faite ; aussi nous voulons épargner à notre fille les désagrémens que nous avons eus en l'amassant, cette fortune... Et d'ailleurs je veux pour ma fille un mariage qui flatte son amour-propre et le nôtre... Enfin,

jamais elle ne sera boutiquière... ou bijoutière... si vous l'aimez mieux !

En entendant sa belle-sœur parler ainsi, la tante Prudence gardant à grand peine la neutralité qu'elle s'imposait, se dédommagea en grattant furieusement sa tempe droite du bout de l'une de ses aiguilles à tricoter, tandis que le cousin Roussel défendant le terrain pied à pied, et ne perdant pas tout espoir, reprenait :

— Si je vous comprends bien, cousine... vous desirez pour Aurélie, un mariage qui flatte son amour-propre... et le vôtre...

— Certainement...

— Hé bien ! savez-vous ce qui s'est passé hier dans l'atelier de Fortuné ?

— Que s'est-il passé ?

— Un prince... un vrai prince, le frère d'un duc souverain d'Allemagne... — et

s'interrompant, l'épicier en retraite ajouta d'un accent d'ironie contenue, — j'espère, cousine, que cela doit commencer de joliment flatter votre amour-propre.

— Voyons... après... continuez...

— Or, ce prince est venu hier chez Fortuné pour...

— Pour lui faire une commande ? voilà-t-il pas une belle gloriole ?

— Non, cousine, ce n'était point pour lui faire une commande. Ce prince apportait lui-même à Fortuné, la croix de la Légion-d'Honneur, que le roi accordait au génie de votre neveu, le plus célèbre orfèvre de ce temps-ci.

— Fortuné décoré ! — s'écria M. Jouffroy en joignant les mains avec admiration, — il serait possible... Fortuné décoré... Prudence ! tu entends... le fils de notre sœur... Ah ! quel malheur que mon



frère Laurent ne soit plus de ce monde... pour se réjouir avec nous... de tant d'illustration pour la famille ; — et le digne homme ne pouvant retenir une larme de joie reprit avec une exclamation croissante, — mon neveu a la croix d'honneur!... Ah ! Mimi... quel beau jour pour nous ! Encore une fois quel dommage, que mon frère Laurent ne soit plus de ce monde.

— Bon ! — fit madame Jouffroy en haussant les épaules, — ton frère Laurent faisait cent fois plus de cas de deux beaux yeux et d'un fin corsage que de toutes les croix d'honneur du monde ! C'était un gaillard...

— Tout gaillard qu'il était, il eût partagé notre joie... Ah !... j'oubliais ! nos enfants qui ne savent pas que leur cousin... — Et le digne homme s'encourant vers

l'une des portes de la chambre à coucher s'ouvrant sur un corridor où communiquait la chambre des deux jeunes filles, s'écria : — Aurélie, Marianne... venez... venez vite... — Et retournant auprès de sa femme il lui sauta au cou ; — embrasse-moi, Sophie, embrasse-moi. Fortuné décoré... je crois què j'en deviendrai fou...

— Mais, Dieu me pardonne, cela commence ! — reprit madame Jouffroy après avoir reçu l'accolade de son mari, — que de bruit, mon Dieu... pour peu de chose.

Les deux jeunes filles accoururent à l'appel de leur père. Aurélie vêtue d'une élégante robe de chambre, entra la première ; sa ravissante figure, légèrement pâlie, portait les traces de l'insomnie ; la mélancolie, l'inquiétude, le trouble de son âme, pénétrée depuis la veille d'un senti-

ment nouveau pour elle, donnait à ses traits une expression touchante.

Marianne suivait sa sœur, mais au moment où elle entrait avec elle dans la chambre, madame Jouffroy lui dit :

— Marianne... nous avons à causer avec Aurélie... laisse-nous.

La jeune fille ne dépassa pas le seuil de la porte, et la referma sur elle en quittant l'appartement, après avoir échangé un triste regard avec la tante Prudence.

— Pourquoi ne pas aussi apprendre à Marianne que Fortuné est décoré? — avait dit M. Jouffroy à sa femme, — la pauvre enfant serait si joyeuse.

— En vérité, Baptiste! cette décoration te fera perdre la tête... Est-ce qu'il est convenable que Marianne entende les

propositions de mariage que nous allons faire à sa sœur, car je veux en avoir le cœur net... et prouver au cousin Roussel que je ne suis pas la seule à trouver qu'il n'a pas le sens commun.

## XXIV

Le cousin Roussel plus clairvoyant que les autres membres de la famille, remarqua, non sans quelque surprise, l'expression mélancolique de la physionomie d'Aurélié ordinairement placide et souriante, elle dit à son père en s'asseyant près de lui.

— Qu'avais-tu donc à nous apprendre avec tant d'empressement ?

— Fille, je voulais t'apprendre que...

— Baptiste, laisse - moi l'instruire de cette bonne nouvelle, — se hâta de dire Joseph. — J'ai mes raisons pour te parler ainsi.

— Alors, cousin, — reprit Aurélie en tâchant de sourire, — dites-moi donc vite cette bonne nouvelle ?

— D'abord, mon enfant, réponds-moi : Que penses-tu de Fortuné ?

— De Fortuné ?

— Oui.

— Je pense qu'il n'y a pas au monde un jeune homme d'un meilleur caractère... d'un meilleur cœur.

— Et de sa figure... qu'en dis-tu ?

— En vérité, cousin Roussel... vous me faites des questions singulières.

— Enfin... réponds-moi, ma chère Aurélie : Fortuné est ton ami d'enfance, pres-

qu'un frère pour toi, tu peux parler de lui sans embarras...

— Oh ! je n'éprouve nul embarras à vous répondre que la figure de Fortuné est avenante, qu'on y lit la bonté de son cœur... Seulement, soit dit sans reproche, — ajouta la jeune fille en souriant, — ce cher cousin néglige un peu beaucoup sa toilette... c'est dommage... car, s'il le voulait, il pourrait, comme tant d'autres, avoir l'air d'un élégant.

— Cette négligence..... très réparable d'ailleurs, est excusable... en cela qu'elle prouve l'amour de ton cousin pour son art où il excelle ; il ne sort de son atelier qu'afin de venir ici passer de temps à autre ses soirées en famille...

— C'est vrai ; il paraît si heureux lorsqu'il est avec nous... et comme il nous le dit toujours, il ne connaît que deux choses :

son art et la vie de famille... Aussi, est-il l'un des premiers orfèvres de Paris.

— Ça mord... ça mord... — dit tout bas et joyusement M. Jouffroy au cousin Roussel qui, s'adressant à Aurélie :

— Sais-tu quelle est la bonne nouvelle que je priais ton père de me laisser t'annoncer ? Un prince est venu hier apporter la croix d'honneur à ton cousin de la part du roi.

— Il serait vrai ? — dit Aurélie avec un accent de surprise et de satisfaction. — Ah ! combien je suis contente pour Fortuné de ce que vous m'apprenez là... doit-il être glorieux... un prince lui apporter la croix de la part du roi ?

Madame Jouffroy regardait sa fille avec inquiétude en l'entendant parler si avantageusement de son cousin, l'orgueilleuse femme, selon l'expression



de son mari , trouvait , à l'encontre de lui, que ça *mordait trop* à l'endroit du jeune artiste.

— Oui, Fille! — s'écria M. Jouffroy radieux, — Fortuné a la croix d'honneur, Je ne m'en sens pas d'aise!... C'est mon neveu, enfin... c'est mon neveu! ce cher garçon!

— Ainsi, — poursuivit Joseph en jetant à son tour un regard triomphant sur la tante Prudence qui, fidèle à sa neutralité, tricottait activement, — ainsi, ma chère Aurélie, ton amour-propre est, ainsi que celui de la famille, justement flatté de la distinction dont Fortuné a été l'objet?

— Certainement, j'en suis fière pour lui et pour nous... Cher Fortuné, son talent méritait d'être ainsi récompensé!

— Et de cette récompense, il est doublement heureux ; sais-tu pourquoi ?

— Non, cousin Roussel.

— Parce qu'il s'est dit : Maintenant, ma position est faite, elle est aussi honorable que possible, je peux songer à me marier.

— Comment, Fortuné songe à se marier ?

— C'est son plus vif désir, mon enfant...

— Eh bien !... celle qui l'épousera sera certaine d'être heureuse... — répondit ingénument et sincèrement Aurélie, — elle pourra se vanter d'avoir un mari modèle.

— Et par-dessus le marché, elle pourra se vanter d'être boutiquière! — s'écria madame Jouffroy ne pouvant contenir son impatience, et s'alarmant de plus en plus d'entendre sa fille faire ainsi l'éloge de son cousin, — Ah ! mon Dieu ! oui, — ajouta-t-elle d'un air méprisant, — voilà le beau

lot réservé à madame Fortuné Sauval...  
boutiquière et bijoutière.

La tante Prudence ne put se contenir davantage, et oubliant sa neutralité, reprit avec une indignation sardonique :

— Bijoutière! boutiquière! Ah fi! ma noble nièce! ta mère a raison! quel mot vulgaire! Boutiquière! c'est à soulever le cœur! Boutiquière! comme qui dirait : tenir une ignoble boutique! ni plus ni moins que celle que tenait ton père et ta mère! Boutiquière! mais, qu'est-ce que c'est que cet ignoble mot là? mais, qu'est-ce que cet ignoble métier là? bravo ma belle-sœur! vous avez le sens droit, le cœur haut et l'esprit fier! Tuidieu! si ma nièce suit vos conseils... ce n'est point elle qui fera jamais honte à la famille...

— Oui, mademoiselle Prudence, ma fille écoutera mes conseils, ne vous en dé-

plaise, — répondit aigrement madame Jouffroy à sa belle-sœur, — et si elle m'en croit, dussiez-vous en crever de dépit, Aurélie, belle comme elle l'est, richement dotée, pouvant prétendre aux plus beaux partis, ne sera jamais boutiquière. Elle est faite pour mieux que cela... et afin de réjouir votre bon cœur... votre excellent cœur, je vous apprendrai que pas plus tard qu'hier, au bal où nous étions, chez les Richardet, des personnages du plus grand monde, un marquis et un comte, l'un pair de France et l'autre son neveu, n'ont eu d'yeux, de prévenances, d'attentions, que pour ma fille... M. le comte de Villetaneuse, c'est son nom, vous le voyez mademoiselle Prudence, je mets les points sur les i, j'articule les noms, M. le comte de Villetaneuse, un aimable et charmant jeune homme, n'a voulu danser qu'avec

Aurélie... Il lui a dit, ainsi que son oncle, le marquis, qu'elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à une ravissante comtesse très à la mode du faubourg Saint-Germain; or j'imagine, que lorsqu'une jeune personne a l'air assez distingué pour qu'un comte et un marquis lui disent de ces choses là... elle n'est pas faite, Dieu merci! pour être jamais boutiquière!

— Vous avez raison, madame, et vous parlez d'or, — reprit la tante Prudence. Puis, s'adressant à M. Jouffroy qui, désolé de cette nouvelle discussion, soupirait et ne soufflait mot, — mais j'y pense, mon frère... Est-ce que le roi de France n'a point encore des fils à marier? m'est avis que ce serait un parti assez sortable pour Aurélie... peut-être ta femme n'y verrait point d'inconvénient, à ce mariage là...

— Mademoiselle Prudence, vous n'êtes

qu'une vilaine envieuse... — s'écria madame Jouffroy exaspérée; — vous n'êtes que fiel et que haine, parce que vous n'avez jamais pu trouver à vous marier, à cause de votre mauvais cœur, de votre méchant caractère! et de votre langue de vipère!

— Sophie! peux-tu parler ainsi à ma sœur devant notre fille, — s'écria M. Jouffroy, douloureusement ému, — ne sais-tu pas...

— Taisez-vous, votre sœur n'aime personne... et je suis enchantée de l'occasion de lui dire en face, qu'elle devient insupportable!

— Parce qu'il me devient impossible de supporter vos adulations extravagantes! vos admirations ridicules au sujet d'Aurélié, madame, — reprit la tante Pru-

dence, — vous mettez martel en tête à cette enfant; vous ne savez qu'imaginer pour flatter, pour exciter sa vanité, pour l'encourager aux prétentions les plus folles... et, ceci, vous trouverez bon que je le dise en sa présence, j'ajouterai d'ailleurs, que si elle n'était pas douée d'un cœur excellent, vous risqueriez de la rendre la créature la plus désagréable, et qui pis est, la plus malheureuse du monde...

— Mademoiselle Prudence... j'élève ma fille ainsi qu'il me plaît.

— Hé, madame... Je comprends qu'une mère soit orgueilleuse de sa fille... énor-gueillissez-vous donc de ce qu'il y a de vraiment louable chez Aurélie, et il y a certes de quoi vous rendre justement fière. Elle est votre enfant, mais elle est aussi ma nièce, or, j'ai, je m'imagine, le droit de m'intéresser à elle?

— Tu le vois bien, Sophie, — se hâta de dire M. Jouffroy. — Tout cela n'est qu'un malentendu... ma sœur aime Aurélie à sa façon, comme nous l'aimons à la nôtre... Ce que Prudence nous dit est dans une bonne intention. — Puis s'adressant tout bas à Aurélie, il ajouta : — Va vite embrasser ta mère et ta tante.

Aurélie, attristée de ce débat dont elle était la cause involontaire, se rendit avec une parfaite bonne grâce au désir de son père, et dit à madame Jouffroy, en l'embrassant tendrement :

— Chère maman, si tu savais combien je suis affligée de cette discussion ! Tu m'aimes tant, — ajouta la jeune fille avec mélancolie, — tu m'aimes tant que tu fais pour mon bonheur les plus beaux rêves...

Puis, embrassant à son tour la tante Prudence.



— Vous m'aimez bien aussi... les observations que vous faites à ma mère, sont, je le sais, dans mon intérêt, chère tante !

Puis, elle reprit avec un sourire touchant et charmant, en prenant à la fois par la main madame Jouffroy et la tante Prudence :

— Allons, vous n'êtes plus fâchées, n'est-ce pas ? bonne mère... chère tante?... Je serais désolée de me croire l'objet d'un dissentiment sérieux entre vous... de grâce, ne me laissez pas cette crainte... vous verrez... je saurai toutes deux vous contenter...

— Mon Dieu, — reprit madame Jouffroy, cédant à la douce influence de sa fille. — Ta tante Prudence doit savoir que la patience n'est pas mon fort... Et elle me taquine toujours.

— Sophie, — répondit la vieille fille d'une voix conciliante, — vous devez savoir aussi, que je ne peux m'empêcher de dire ce que je crois juste et vrai, je le dis quelquefois d'une façon trop acerbe, je l'avoue et le regrette. N'attristons pas davantage cette chère enfant, oublions nos vivacités de tout à l'heure.

— Soit, Prudence, je suis colère, mais n'ai pas de rancune.

— Enfin c'est très heureux ! — ajouta Joseph, — que de peines vous avez eues à reconnaître toutes deux que vous valez mieux que vos paroles !

— Chère femme ! chère sœur ! — dit M. Jouffroy, avec expansion et les larmes aux yeux. — Il m'est si doux de vous voir unies comme autrefois... Est-ce que nous

devrions jamais douter de notre affection les uns pour les autres ! Que diable ! chacun a ses petites vivacités, soyons indulgents, il n'y a qu'un bonheur au monde ! celui de vivre paisiblement... bonnement... en famille !



Un silence de quelques instants, causé par les émotions et les réflexions diverses de nos personnages, interrompit l'entretien.

Le cousin Roussel, tout d'abord frappé dès l'entrée d'Aurélie, de sa légère pâleur et de l'expression mélancolique de sa physionomie, avait remarqué son trouble, sa rougeur, lorsque madame Jouffroy s'était extasiée sur les attentions, sur les préférences témoignées à Aurélie durant le

bal de la veille, par M. de Villetaneuse. Or, le matin même, et en présence de Joseph, le domestique du comte était venu dans l'atelier de Fortuné afin de recommander au Père Laurencin de porter sans retard un bijou à Madame de Morlac, courtisane de renom, chez qui M. de Villetaneuse devait se trouver avant midi. Enfin, Joseph savait par M. Baleinier, l'un de ses anciens confrères, alors escompteur, que la signature de M. de Villetaneuse était partout refusée. Sans pénétrer l'amoureux secret d'Aurélié, mais assez porté à croire que la jeune fille, à force d'entendre répéter « qu'elle pouvait prétendre à un superbe mariage, » avait remarqué, trop remarqué le comte, le cousin Roussel, loin de regarder la cause de Fortuné, comme perdue, sentit renaître son espoir à l'endroit de ce mariage.

Aurélie de son côté, frappée de ce que madame Jouffroy s'était écriée que « sa fille ne serait jamais boutiquière, » et cela au moment où le cousin Roussel parlait des projets de mariage de Fortuné, soupçonna dès lors qu'elle n'était pas étrangère à ces projets, elle n'en douta plus lorsque, rompant le premier le silence, Joseph lui dit :

— Ma chère Aurélie, notre conversation a été complètement détournée de son but, laisse-moi te rappeler qu'au moment où elle a été interrompue, tu me disais (ce sont tes propres paroles) « que la femme que choisirait Fortuné pouvait être certaine d'être la plus heureuse des femmes, car elle aurait un mari modèle. » M'as-tu dis cela ?

— Oui, — répondit fermement Aurélie, rougissant légèrement, — Oui, cousin

Roussel, je vous ai dit cela... parce que je le pensais... parce que je le pense...

— Hé bien !... ce mari modèle... peut être le tien... Fortuné t'aime à l'adoration... sans avoir jamais osé te l'avouer... mais sa croix d'honneur lui a donné du courage... il m'a prié de faire à tes parents et à toi ses offres de mariage...

— Aurélie, je n'ai pas besoin de te rappeler que tu es libre... absolument libre d'accepter ou de refuser ces propositions, — ajouta vivement madame Jouffroy. — Dieu merci, ni moi, ni ton père, nous ne te gênerons jamais dans ton choix !

— Oh ! pour ça non, fille, c'est toi qui te marie, c'est à toi de prendre le mari qui te convient.

— Cousin Roussel, — répondit la jeune fille avec émotion après un moment de silence, — je remercie Fortuné d'avoir



pensé à moi... je l'aime comme un ami d'enfance... comme un frère... je sais combien il mérite d'affection... mais...

— Mais tu n'as pas le moins du monde envie de l'épouser, — se hâta de dire madame Jouffroy ; — n'est-ce pas, ma fille ?

— Maman, je ne désire pas encore me marier... mais je reconnais toutes les qualités de Fortuné... la femme qu'il épousera sera très heureuse.

— Alors, fille, c'est fini... n'en parlons plus... c'est dommage...

— J'étais certaine d'avance du refus d'Aurélie, — reprit madame Jouffroy d'un air triomphant ; — je savais bien qu'elle ne consentirait jamais à être bouti...

Mais se rappelant la virulente sortie de la tante Prudence au sujet du mépris des boutiquiers, la mère d'Aurélie s'interrom-

pit, trop satisfaite d'ailleurs, pour songer à réveiller une querelle assoupie ; aussi reprit-elle :

— Enfin, ma fille ne veut pas de Fortuné pour mari, ce qui ne l'empêche pas d'être le meilleur garçon du monde...

— Oh ! certainement, — reprit la jeune fille, — et je vous prie, cousin Roussel, dites-lui que si je refuse sa main... c'est que... — et, confuse, elle balbutia : — c'est que je...

— C'est que tu ne veux pas l'épouser, — ajouta madame Jouffroy ; — c'est simple comme bonjour.

— Soit, — reprit Joseph, — ne parlons plus de ton cousin ; mais, puisque nous sommes entre bons amis, en famille, veux-tu, ma chère Aurélie, que nous causions un peu du mariage en général ? — et il ajouta gaîment : — C'est un sujet de con-

versation qui n'est point déplaisant pour une jeune fille...

— Non, cousin Roussel. Causons mariage, si vous le voulez...

— Tiens... si je ne me trompe... et après tout, ce désir serait de ta part fort naturel... tu voudrais un mari qui d'abord te plût... cela... va de soi... et puis... voyons... avoue cela... à ton vieil ami... et puis tu voudrais aussi que ce mari flattât ton amour-propre. Ai-je deviné juste ?

— Sans doute, vous avez deviné, cousin Roussel, n'est-ce pas, ma fille ?...

— Oui, maman.

— Cherchons donc dans les *futurs contingents*, c'est le mot, — reprit gaiement Joseph, — sur qui tu pourrais fixer ton choix... si le dit futur te plaisait préalablement, c'est entendu... Voyons... Epouse-rais-tu, par exemple, un médecin ?

— Oh ! cousin, — reprit en souriant Aurélie; — entendre toujours parler de maladies... ce n'est pas gai.

— Un notaire ?

— Toujours entendre parler de contrats...

— Un avocat ?

— Toujours entendre parler de procès...

— Un militaire ?...

— Je craindrais trop pour ses jours s'il allait à la guerre.

— Cherchons encore... un banquier ?

— Il serait plus occupé de sa caisse que de moi.

— Alors, je ne te parlerai pas d'un négociant... d'un négociant *en gros*, bien entendu (et qui ne soit point boutiquier, comme dit ta mère). Il aurait aussi à s'occuper de son commerce, comme le médecin de ses malades, comme le notaire de ses af-

faïres, comme l'avocat de ses causes, comme le militaire de ses soldats... Cherchons donc encore... tiens... cette fois... je crois avoir rencontré juste : je gage que tu voudrais épouser un jeune homme riche, aimable, charmant... n'ayant d'autre occupation que celle d'être du matin au soir aux petits soins pour toi ! d'autre état que celui de t'adorer, de te faire vivre le plus agréablement du monde ?

— Hé !... hé !... Joseph, cette fois-ci *tu brûles*... n'est-ce pas, fille ?

— Que voulez-vous, mon père, Il faudrait être bien difficile pour qu'un pareil mari ne vous plût pas, — répondit Aurélie en souriant à demi ; mais étouffant un soupir qui répondait à une pensée secrète et penible, elle ajouta : — Seulement le cousin Roussel sait bien que de tels mariages sont introuvables.

— Pourquoi donc introuvables ? — reprit madame Jouffroy. — Belle comme tu l'es... richement dotée... j'espère bien que nous le dénicherons ce phénix de mari, qui n'aura pas d'autre occupation que de te rendre la plus heureuse des femmes.

La tante Prudence secoua la tête, et ne voulant pas rompre la *trêve* contractée avec sa belle-sœur, lui dit, sans donner cette fois à sa pensée une forme caustique :

— Ah ! Sophie, je me défie des maris qui n'ont point d'autre état que celui d'être amoureux de leur femme ! Rien de pire chose en ménage que l'oisiveté des époux ; elle engendre bientôt l'ennui... la satiété, le dégoût... et tout ce qui s'ensuit...

— Allons, Prudence... c'est de l'exagération...

— Ma chère belle-sœur, je n'exagère point.. voyons, soyez sincère.. Est-ce

qu'alors que vous aidiez si utilement mon frère dans son commerce, n'ayant pas une minute à vous, tant vous montriez d'activité, vous n'éprouviez pas après une journée si bien remplie, un grand bonheur, à vous retrouver le soir dans la confiante intimité de votre mari qui le jour durant avait été occupé de son côté, ainsi que vous du vôtre ? ne ressentiez-vous pas un vrai plaisir à jouir ainsi d'un repos laborieusement gagné ? Avouez-le, vous vous seriez mortellement ennuyés au vis-à-vis l'un de l'autre, si du matin au soir vous étiez restés tous deux sans quoi savoir faire de votre temps ?

— Certes j'aime et j'ai toujours tendrement aimé Mimi. Mais, saperlotte ! rester du matin au soir à nous regarder elle et moi le blanc des yeux... il y aurait eu de quoi avaler notre langue !

— Et comment donc vivent tant de personnes riches indépendantes qui ne sont pas dans le commerce, ou qui n'ont pas d'état? — répondit madame Jouffroy en haussant les épaules — Les gens du beau monde, enfin? Est-ce qu'ils s'ennuient à avaler leur langue?

— Ma cousine, lisez-vous la *Gazette des Tribunaux*?

— Je vous demande un peu, cousin Roussel, à quoi rime cette question là?

— Elle rime à : séparation... car si vous lisiez ce journal judiciaire dont je parle, vous verriez, qu'il ne se passe presque pas de semaine sans que les tribunaux aient à prononcer une séparation de corps et de biens parmi ces beaux mariages où le mari et la femme ne savent quoi faire de leur temps, comme le disait la tante Prudence... Oh ! certainement au nouveau



tout est beau, la lune de miel dure environ ses trois ou quatre quartiers, après quoi viennent la froideur, l'ennui, la lassitude de l'un de l'autre, madame vit de son côté, monsieur du sien... s'il est jeune, il recommence sa vie de garçon, et le diable sait ce que c'est que la vie de garçon des jeunes gens oisifs... Hé mon Dieu, chère Aurélie... tiens... j'y pense... voici un exemple tout trouvé...

— Que voulez-vous dire ?

— Ce matin en allant voir Fortuné, j'ai trouvé son vieil ouvrier, le père Laurentin, qui se disposait à aller porter un magnifique bracelet, chez une de ces femmes qui sont la honte de leur sexe... ce bracelet avait été commandé par un beau jeune homme, ma foi, qui n'a pas non plus sans doute d'autre état que celui de mener joyeuse vie... ce jeune comte,

car il est comte s'il vous plaît, se nomme M. de... de... Vil... Villetaneuse, je crois, — ajouta Joseph feignant de consulter ses souvenirs, et d'oublier que ce nom avait été prononcé durant l'entretien précédent par la mère d'Aurélie — oui, c'est bien cela... M. le comte de Villetaneuse... neveu d'un pair de France, par parenthèse ?

— Quoi ! — s'écria madame Jouffroy, — ce jeune homme qui a l'air si comme il faut ? qui a été hier soir si aimable, si charmant pour nous ?

— Le neveu de M. le marquis ? ce vénérable homme qui trouve que Mimi, ressemble à une duchesse ? et fille à une comtesse ?

— Tout ce que je puis t'affirmer, mon ami — reprit Joseph en observant attentivement Aurélie, — c'est que ce matin,

j'étais, je te le répète, dans l'atelier de Fortuné, lorsque le domestique d'un certain comte de Villetaneuse est venu recommander instamment de porter, avant midi, chez une madame de Morlac, un bracelet commandé la veille; M. le comte devant se trouver à l'heure en question chez cette femme qui n'est autre chose que l'une de ces créatures que je ne me permettrai pas même de qualifier en présence d'Aurélié... Et voilà les dignes objets de l'amour de ces jolis messieurs... vous voyez comme ils placent leurs délicates et tendres affections... ce qui ne les empêche point d'ailleurs de se montrer très-galants, très-empressés auprès des honnêtes jeunes filles qu'ils rencontrent dans un bal, et de l'ingénuité desquelles ils se moquent sans doute ensuite fort agréablement !

— En vérité, je n'en reviens pas — dit

madame Jouffroy — un jeune-homme de si bonnes manières avoir de pareilles liaisons !

— Que veux-tu, Mimi ? Les jeunes gens... dam... les jeunes gens du grand monde surtout... ça aime à passer la vie douce... Ah ! ce n'est pas notre pauvre Fortuné qui aurait de ces mauvaises connaissances là.

Pendant que son père et sa mère s'exclamaient ainsi, et que le cousin Roussel l'observait d'un regard pénétrant, Aurélie rougissant, pâissant tour-à-tour, crut qu'elle allait défaillir : elle sentit des larmes brûlantes lui venir aux yeux. Elle se trouvait heureusement auprès d'un paravent développé non loin d'une fenêtre ; elle se retourna vivement et parut s'approcher machinalement de la croisée et y demeura quelques instants.

Hélas ! la pauvre enfant ne pouvait plus se faire illusion sur ses sentiments au sujet de M. de Villetaneuse. Déjà la veille en le voyant au bras de madame de Bayeul, et éprouvant l'amertume d'une vague jalousie, elle avait quitté le bal. Mais pouvait-elle comparer ce mouvement de dépit à la douleur qui la navrait en apprenant l'amour de M. de Villetaneuse pour une femme perdue ! Lui... lui dont le souvenir l'obsédait malgré elle : lui qui, ce matin là, à ce moment même, où elle se livrait à ces poignantes réflexions, se trouvait sans doute auprès de cette vile créature...

La honte, la colère, montèrent au front de la jeune fille; elle détesta sa faiblesse, elle se promit fermement, sincèrement de chasser de son cœur et de son esprit des pensées indignes d'elle, et puisant un grand courage dans sa résolution, renfon-

çant ses larmes, ainsi que l'on dit vulgairement, se croyant sûre d'elle-même, elle quitta la fenêtre et l'abri du paravent, afin de se rapprocher de son père et de sa mère. Ceux-ci, peu pénétrants, n'avaient nullement remarqué la passagère émotion de leur fille, mais Joseph ne l'ayant pas quittée des yeux devina les secrets ressentiments dont elle était agitée, augura de mieux en mieux pour ses projets, et relevant l'entretien un moment interrompu :

— Ta tante et moi, nous te disions tout à l'heure, ma chère Aurélie, que l'oisiveté en ménage était chose fâcheuse, et qu'épouser un beau jeune homme *sans état*, c'était pour une femme s'exposer souvent à des mécomptes, à des chagrins presque certains ?

— Oui, — répondit la jeune fille, d'une

voix assez ferme, — vous me disiez cela, cousin Roussel.

— Hé bien!... voilà justement mon exemple tout trouvé, mon enfant, supposons, et c'est là, je le déclare d'avance, une supposition parfaitement absurde... mais enfin... elle m'est nécessaire... Supposons, dis-je, que voulant te marier à un homme qui flatte ton amour-propre... et n'ait pas d'autre occupation que celle d'être amoureux de toi... tu aies, hier à ce bal, remarqué M. de Villetaneuse, fort aimable, fort joli garçon, dit-on, et qui s'est montré fort galant pour toi, supposons enfin, que séduite par sa figure, par son esprit... que sais-je... peut-être aussi par son titre de comte... tu te sois dit : « Voilà le mari qui me conviendrait. »

— Moi? — reprit Aurélie d'une voix

légèrement altérée, — allons, vous plaisez, cousin Roussel.

— Ah! ah! ah! merci du peu, Joseph! comme tu y vas! Fille comtesse! Tu te moques de nous! tu sais bien qu'un pareil mariage est impossible... nous ne sommes que des bons bourgeois, des négociants retirés.

— Des pleutres d'honnêtes gens! — reprit la tante Prudence en tricotant à outrance, — des je ne sais qui... des croquans qui ont eu l'impertinence de gagner leur fortune en travaillant.

— Je vous répète, mes amis, — dit Joseph, — que je parlais d'une supposition parfaitement absurde.

— Pas déjà tant absurde en cela que M. le comte a positivement dit à ma fille qu'elle ressemblait comme deux



gouttes d'eau à une jeune comtesse fort à la mode, — reprit madame Jouffroy avec une suffisance qui faillit faire sortir la tante Prudence de la réserve qu'elle s'imposait à l'égard de sa belle-sœur depuis la trêve conclue entre elles, — je ne vois donc pas ce qu'il y a de plus absurde à supposer qu'Aurélie puisse épouser un comte et même un duc... Elle est assez belle pour cela ?

La tante Prudence se dédommagea de son mutisme obligé en se grattant avec fureur la tempe droite du bout de son aiguille à tricoter, tandis qu'Aurélie répondait avec une amertume contenue :

— Rassurez-vous, maman, je ne prends pas au sérieux les plaisanteries de notre cousin... Il me suppose une ambition que je n'ai pas...

— Mais que tu pourrais avoir, ma fille...

c'est moi qui te le dis, tu peux prétendre à tout... tu serais duchesse... princesse... si les titres se mesuraient à la beauté... Je ne sors pas de là.

— Hé bien ! alors, *duchesse Mimi*, — reprit gaîment M. Jouffroy faisant allusion à l'autre ressemblance imaginée par le marquis de Villetaneuse, — laisse donc parler Joseph... il suppose fille comtesse... et il part de là... du pied gauche.

— Veux-tu, ma chère Aurélie, — continua le cousin Roussel, — que je te tire à peu près l'horoscope d'un pareil mariage ?

— Voyons, — dit M. Jouffroy, — voyons l'horoscope, seigneur Rotomago ?

— M. le comte a, je ne sais pourquoi ni comment, consenti à épouser une petite bourgeoise belle comme le jour à la vé-

rité, fort bien dotée, c'est encore vrai...

— Mais dont le père aunait de la soie à son comptoir de la rue Quincampoix, — ajouta la vieille fille, — et ce sont là de ces bassesses que l'on ne pardonne point à l'épousée... si charmante qu'elle soit.

— La tante Prudence n'a que trop raison, — reprit Joseph, — or, M. le comte qui fait cadeau de magnifiques bracelets à une donzelle qui le mène sans doute par le nez, épouse la dot avec la petite bourgeoise par-dessus le marché, continue en secret sa liaison avec la donzelle, mène grand train, joue gros jeu... régale ses amis, et si sa femme s'avise de se plaindre, il lui dit du haut de sa cravatte et de sa noblesse : « Qu'est-ce que c'est que ça, ma chère ? De quoi vous plaignez-vous ? Est-ce que je ne vous ai pas décrassée, en vous faisant comtesse ? »

— Hélas!.. notre cousin dit vrai, — pensait Aurélie, ramenée à son bon sens naturel que les déplorables extravagances de sa mère avaient souvent égaré, mais non foncièrement perverti. — Allons... du courage... oublions... oublions... il aime cette créature... et ne l'eût-il pas aimée, pouvais-je seulement rêver un pareil mariage... Non, non, quoique dise ma mère sur les prétentions que je dois avoir... sa tendresse pour moi l'aveugle...

— Ah ça, mais un instant, Joseph, tu vas... tu vas et tu oublies dans ta supposition que nous serions là, Mimi et moi, pour empêcher que l'on ne rendit notre enfant malheureuse, et cela ne se passerait pas ainsi, sac à papier !

— Oh ! oh ! te voilà bien crâne, mon vieil ami ? Et comment diable t'y prendrais-tu

pour empêcher M. le comte d'en agir à sa guise ?

— D'abord, cousin Roussel, — dit impatiemment madame Jouffroy, — vous voyez tout en noir...

— Quant à cela, Mimi, entendons-nous ? Nous avons eu longtemps pour pratique, et je dois ajouter pour excellente pratique, cette demoiselle de l'Opéra dont le galant était je ne sais plus quel duc, son intendant venait toujours nous solder les comptes de la demoiselle en question... et cependant M. le duc avait pour femme une jeune et jolie personne.

— Je ne vois pas tout en noir, cousine, — reprit Joseph, — vous rencontrez hier un charmant jeune homme, vous nous faites son éloge, et trompée, séduite comme vous, par de gracieuses apparences, Aurélie se dit : (toujours selon ma sup-

position) Voilà le mari qui me plairait, je pousse ma supposition à l'extrême, Aurélie épouse ce charmant jeune homme, et il se trouve que fieffé libertin... il la rend fort malheureuse.

— Mais encore une fois, Joseph, nous sommes là, et je dis à M. le comte : — « Monsieur mon gendre, je ne vous ai pas donné Fille pour que vous la rendiez malheureuse... Ah ! mais non ? Voyez-vous, apprenez cela... » Sans compter que ma femme qui n'y va pas de main-morte, vous le houspillerait joliment, monsieur le comte ? N'est-ce pas, Mimi, tu lui ferais les gros yeux ?

— Jour de Dieu ! Oh ! oui, il aurait affaire à moi... celui-là qui causerait du chagrin à ma fille.

— Pauvres amis, — reprit Joseph, — malgré vos remontrances et les gros yeux

de ma cousine, savez-vous ce que vous répondrait M. le comte, toujours du haut de sa cravatte et de sa noblesse? — « Qu'est-ce que c'est que ça, bonnes gens? Est-ce que je suis en tutelle? Est-ce que je ne peux pas vivre comme il me convient? Est-ce que vous vous imaginez que je vous permettrai de me faire des remontrances chez moi?

— Mais je suis le père de ma fille? quand le diable y serait, et un père... a bien le droit...

— Le droit... de quoi, — reprit la tante Prudence en haussant les épaules, — hormis le cas où ton gendre battrait ta fille... et en ce cas là seulement, tu pourrais te joindre à elle pour demander une séparation... tu n'as pas le droit de souffler mot, ton gendre est maître chez lui, et il t'enverra promener? Est-ce qu'il n'y a pas mille ma-

nières de faire le malheur d'une femme sans la battre...

— Mais pourquoi voulez-vous donc que l'on rende Aurélie malheureuse? — reprit madame Jouffroy, — belle et douce comme elle est, il faudrait être un monstre pour la tourmenter.

— Oui un monstre dénaturé. Il ne faut pas non plus, ma sœur, toujours croire à la mauvaiseté des gens...

— Mon frère... une jeune personne qui se marie hors de sa condition, son mari ne fut-il pas un méchant homme, s'expose presque assurément à des déceptions, à des mépris, à des chagrins sans nombre ; elle arrive dans un monde qui n'est point le sien... plus elle est belle, plus elle est jalousée par les grandes dames qui la regardent comme une intruse, comme une impertinente petite bourgeoise ; elles lui



font durement sentir qu'en l'épousant, son mari s'est mésallié; celui-ci souffre dans sa vanité des dédains dont sa femme est l'objet, et tôt ou tard, il se venge sur elle de sa mésalliance.

— Tante Prudence, vous parlez comme un livre.

— C'est que dans un livre j'ai lu la comédie de *Georges Dandin*... cousin Roussel, et m'est avis que l'histoire de Georges Dandin peut devenir celle de Georgette Dandine; il y aurait fort à dire sur ce chapitre là, sans compter les autres; ainsi, crois-moi, mon frère, nous sommes de bonnes gens, ne risquons point par sottise gloriole de donner à rire aux malicieux, et qui pis est, de nous rendre fort malheureux.

— Ah! ma tante, — dit Aurélie à la vieille fille avec expansion, — combien vos pa-

roles sont sages ! Oui ! oui ! vouloir se marier hors de sa condition, c'est s'exposer à des déceptions, à des mépris navrants... pour peu que l'on ait quelque fierté dans l'âme ?

— Bravo, Fille, nous sommes de bonnes gens, restons entre bonnes gens... ma sœur l'a dit... et je dis comme elle... J'espère que te voilà joliment revenue de l'idée d'être comtesse, si tu l'avais eue cette idée baroque !

— Baroque, — grommela madame Jouffroy, — pas si baroque !!

— Oui, Mimi, j'en suis pour ce que j'ai dit... Au diable les comtes et les marquis ! Vivent les bonnes gens ! Voilà mon caractère !

— Rassurez-vous, mon père, — ajouta Aurélie avec une amertume contenue qui répondait à sa pensée secrète, — je n'expo-

serai jamais ni ceux que j'aime, ni moi... à des humiliations dont la seule idée me fait rougir.

A ce moment, l'on frappa doucement à la porte de la chambre.

— Qui est là? — demanda madame Jouffroy.

— Moi, maman, — répondit la voix de Marianne.

— Entre, mon enfant, — dit M. Jouffroy.

La jeune fille entra, et tout d'abord tâcha de deviner sur la physionomie de la tante Prudence, s'il y avait une décision prise au sujet de la proposition de Fortuné. La vieille fille comprit le regard de sa nièce et la rassura quelque peu, par un signe de tête négatif.

— Que veux-tu, Marianne?

— Maman , notre cousin Fortuné vient d'arriver... il...

— Dis-lui qu'il vienne , — reprit vivement Joseph , en interrompant la jeune fille , — qu'il vienne ici à l'instant.

Marianne craignant de trahir son trouble sortit aussitôt , et madame Jouffroy fort surprise , s'écria :

— Mais , cousin Roussel... Aurélie vous a dit... que...

— Mes amis , je conçois l'impatience de ce pauvre Fortuné... je l'avais prié de m'attendre chez moi , où je devais lui apprendre le résultat de ma démarche auprès de vous... il n'aura pu résister au désir de connaître votre résolution.

— Notre résolution est bien simple , Aurélie ne veut pas de lui pour mari.

— Alors , elle va lui notifier elle-même

son refus, — répondit Joseph, — il faut avoir le courage de son opinion...

— Moi, — reprit vivement Aurélie, avec un accent d'affectueuse compassion, — je n'oserai jamais apprendre moi-même à ce pauvre Fortuné... que...

— Arranges-toi... — répondit Joseph, — le voici...

Et en effet, Fortuné Sauval entra dans la chambre où se trouvait réunie la famille.



## XXVI

Fortuné, ainsi que le pressentait le cousin Roussel, n'avait pu maîtriser son anxieuse impatience, et surmontant sa timidité, il venait savoir son arrêt. Il entra lentement et d'un pas mal assuré. Sa pâleur, les angoisses qui se lisaient sur ses traits, la triste et douce résignation de son regard, frappèrent Aurélie, elle se sentit attendrie.

— Pauvre Fortuné! — pensait-elle, — le doute seul lui cause tant de chagrin... que sera-ce donc de la certitude...

Joseph jeta un regard narquois et presque triomphant sur la tante Prudence, qui paraissait inquiète et contrariée de l'arrivée inattendue de Fortuné, puis s'adressant à lui :

— Mon ami, l'on prétend que lorsqu'on a une bonne cause, elle n'est jamais mieux plaidée que par soi-même; donc, en avant, ta cause est bonne, plaide-là.

— Assurément, nous avons beaucoup d'amitié pour toi, Fortuné, — ajouta M. Jouffroy, — nous connaissons tes excellentes qualités, sans compter que tu fais honneur, grand honneur à la famille... puisque tu es décoré... J'en suis tout fier, tout heureux, pour toi et pour nous... mais dam... c'est fille qui se ma-



rie... c'est à elle de te répondre si elle veut ou non... t'épouser.

Fortuné se tournant alors vers sa cousine, dont l'embarras redoublait, lui dit avec un accent profondément pénétré :

— Aurélie, tu as mon sort entre tes mains...

— Je suis sans doute bien flattée de ce que tu aies songé à moi... — reprit la jeune fille en rougissant, — mais... mais... je ne désire pas encore me marier.

— Je comprends, — dit Fortuné en secouant la tête, tandis que de grosses larmes roulaient dans ses yeux, — cette réponse est un refus déguisé.

— Je... je... t'assure... que non... je te dis la vérité, — ajouta Aurélie en détournant la vue, car le regard de son cousin la navrait.

— Encore un mot, de grâce ! — reprit l'orfèvre après quelques moments de silence. — Toi seule tu sais si je dois conserver quelque espérance... Je t'en conjure ! au nom de notre amitié d'enfance... réponds-moi sincèrement... mais, avant de me répondre, laisse-moi te dire combien je t'aime, pourquoi je t'aime, et quelle vie je rêvais pour toi. Je t'aime de cœur depuis notre enfance, parce que j'ai pu apprécier tes qualités ; je t'aime d'amour depuis que tu es jeune fille... parce que ta beauté est sans égale... Cet amour, confondu avec nos liens de parenté, me semblait si naturel, notre mariage si sortable, que... et en cela j'eus un grand tort... que je m'abandonnais sans inquiétude à ce doux sentiment, comme s'il eût été partagé par toi, Aurélie. Cette confiance ne naissait pas d'une ridicule

assurance de moi-même ; tu me connais , tu dois m'en croire , non , toute affection profonde se croit partagée ; la mère qui aime son enfant ; le frère qui aime sa sœur , ne doutent jamais , n'est-ce pas , de la tendresse de ceux qu'ils chérissent ?

— Hé!... hé!... le plaidoyer ne commence pas mal , — dit tout bas le cousin Roussel à la vieille fille , — qu'en pensez-vous , tante Prudence ?

— Laissez-moi tranquille , vilain homme. Je n'ai point envie de rire. Que Fortuné perde sa cause ou qu'il la gagne , il y aura toujours un malheureux.

Et la tante Prudence continua son tricot avec fureur , pendant que Fortuné poursuivait ainsi :

— Ma vie n'avait donc qu'un mobile , mon amour pour toi , Aurélie ; mon amour n'avait qu'un but : notre mariage ;

je me suis mis à l'œuvre, me disant : je veux devenir l'un des premiers artistes de ma profession, afin de flatter le légitime orgueil de ma femme ; je veux augmenter mon patrimoine par mon travail et par mon économie, afin que ma femme n'ait rien à désirer... A force de persévérance, je suis arrivé à mes fins. Mon patrimoine a presque doublé, et hier le prince Maximilien m'a remis, de la part du roi, la croix d'honneur. Je ne l'avais pas sollicitée... C'était la récompense de mes travaux. Tu vas sourire de ma naïveté, Aurélie, — ajouta Fortuné en souriant lui-même avec amertume, — lorsque j'ai reçu des mains du prince cette marque de distinction, je me suis involontairement écrié en regardant cette croix : l'heure de mon mariage est venue. Le prince, étonné de mes paroles, m'en a demandé l'expli-

cation, je la lui ai donnée. — « En ce cas, —  
« m'a-t-il dit, — puisque j'ai été assez heu-  
« reux, à mon insu, pour hâter l'heure  
« d'un mariage qui comble vos vœux,  
« faites-moi la grâce de m'accepter comme  
« l'un de vos témoins. »

— Le prince ! — s'écria madame Jouffroy avec une expression d'orgueil maternel. — Le prince t'a proposé d'être ton témoin ?

— Le prince ! — exclama aussi M. Jouffroy, — excusez du peu ! Entends-tu, fille ?

— Et c'est un vrai prince, s'il vous plaît, — ajouta Joseph, — un prince de maison souveraine, que l'on appelle Monseigneur, votre Altesse... Notez cela, mes amis.

— Ce qui le fait probablement dîner deux fois, ce prince ! — marmotta la

vieille fille. — A quand votre habit de cour, cousin Roussel ?

— Vous m'avez promis de rester neutre, — répondit tout bas Joseph ; — je crois à votre parole.

La tante Prudence ne souffla mot, mais se gratta la tempe droite de l'une de ses aiguilles à tricoter.

— Comment, Fortuné, — reprit Aurélie ; — ce prince... ce vrai prince, comme dit le cousin Roussel, t'a proposé d'être ton témoin ?

— Il voulait en cela me donner une preuve d'estime et d'affection, — répondit simplement le jeune artiste. Je crus la circonstance favorable, et je me décidai à demander ta main à tes parents ; hier, je me suis rendu ici dans cette intention, mais tu allais au bal avec ton père et ta mère ; puis, je l'a-

voue? Cette demande m'avait jusqu'alors paru si simple, que dans mon aveuglement, je ne songeais pas à la possibilité d'un refus, et cependant, j'ai éprouvé une grande anxiété; j'ai prié notre cousin Roussel d'être mon interprète auprès de tes parents, il me l'a promis, et en me reconduisant chez moi, il m'a dit: « Tu aimes passion-  
« nément Aurélie; mais Aurélie, t'aime-  
« t-elle? Sait-elle que tu l'aimes? » Cette question, m'a confondu, atterré. Pour la première fois, j'ai pensé que tu pouvais ne pas m'aimer... Aurélie... Aussi... tu vas me prendre en grande dérision... — ajouta l'orfèvre avec une confusion touchante, sans pouvoir retenir ses larmes qui coulèrent sur ses joues pâles, — mais que veux-tu, je te dis la vérité.

— Me rire de toi, Fortuné, — reprit vivement Aurélie, de qui l'émotion augmentait à chaque instant. — Oh ! non, je ne me ris pas de toi... tu as un si excellent cœur...

— C'est ma seule qualité, peut-être ; mais, hélas ! elle ne suffit pas toujours à se faire aimer.

— Tu peux en croire ta cousine, lorsqu'elle vante l'excellence de ton cœur, — ajouta Joseph, — tout à l'heure encore... elle nous a dit... et je l'en prends à témoin... « Que la femme que tu épou-  
« serais, serait la plus heureuse des  
« femmes... »

— Oui... fille ! Fortuné, a dit cela... en propres termes.

— Tais-toi donc, Baptiste, — ajouta tout bas madame Jouffroy, — à quoi



bon donner des espérances à ce pauvre garçon...

— Dam... Mimi, il me fend le cœur.

— Il serait vrai, Aurélie, — dit Fortuné avec une surprise touchante, où perçait un vague rayon d'espérance. — Tu crois que la femme que j'épouserai... serait certaine d'être heureuse?

— Je le crois!

Fortuné regarda sa cousine avec un redoublement de surprise et d'espérance... puis, craignant de s'abandonner à une dernière illusion :

— Deux mots encore, Aurélie. En songeant au nouvel avenir que m'offrait ce mariage tant désiré par moi, en réfléchissant aux mille détails de notre existence; j'avais supposé que, peut-être, il ne te conviendrait pas de tenir une boutique... Non que je te crusse trop fière

pour te résigner à cette nécessité, puisque ton père, ta mère, et mes parents ont été boutiquiers. Mais tu es si belle ! Aurélie, que ta beauté mise ainsi en évidence dans un comptoir, eût attiré mille ennuis à ta modestie ; j'avais donc résolu de louer un joli appartement. L'un des salons devait être une sorte de musée d'orfèvrerie ; là, tu aurais reçu mes clients, puisque mon travail me retient durant le jour à l'atelier ; tes relations avec eux ne pouvaient être qu'agréables, ma clientèle appartenant à ce qu'on appelle : le grand monde ; et toujours, je puis le dire sans orgueil, ma qualité d'artiste, et le soin que j'apporte à mes œuvres, m'ont valu beaucoup de considération... — Puis, s'interrompant, Fortuné ajouta avec accablement, — mais à quoi bon te parler de ces pro-

jets ? je m'abandonne encore malgré moi à ces espérances qui charmaient ma vie... excuses-moi... Aurélie.

— Fortuné... je t'en prie... continue, — reprit la jeune fille de plus en plus pensive ; — j'aime à t'entendre parler de ces projets.

— Cousine , — dit tout bas Joseph à madame Jouffroy ? — Que pensez-vous d'une *boutique* dans le genre de celle dont parle Fortuné ?

— Cela vaut sans doute mieux qu'un comptoir ; mais l'on est toujours aux ordres de la pratique...

— Ah ! pauvre Marianne , — pensait de son côté la vieille fille en soupirant, — pauvre Marianne !...

— Mes projets, puisque tu veux bien que je te les fasse connaître , Aurélie, — poursuivit l'orfèvre , — mes projets

tendaient tous au bonheur que je rêvais pour toi... ma vie eût été partagée entre notre affection, et mes travaux destinés à augmenter ta fortune, ton bien-être, et la considération dont nous aurions été de plus en plus entourés ; Je sais ta tendresse pour ton père et pour ta mère, je les aurais priés de venir habiter avec nous... Je... mais, tiens, Aurélie ; parler de ces projets, me brise maintenant le cœur, — ajouta Fortuné avec une douloureuse émotion. — Je ne te demande plus qu'une chose... et je m'adresse à cette amitié d'enfance sur laquelle du moins je peux compter... réponds-moi en toute sincérité... tu m'as dit tout à l'heure que tu refusais mes offres, parce que tu ne voulais pas encore te marier... Est-ce un refus absolu... affectueusement déguisé... ou bien

m'est-il permis d'espérer qu'un jour... je pourrai prétendre à ta main? Je t'en conjure, réponds-moi? — Puis, s'adressant à M. et à madame Jouffroy: — Et vous aussi, mon oncle, qui aimiez tant ma mère... vous aussi, ma tante; vous qui connaissez sans doute la secrète pensée d'Aurélié, dites-la moi... J'aurai du courage... ne me laissez pas la moindre illusion, si elle doit être déçue... Je saurai me résigner.

Fortuné ce disant, cacha sa figure dans son mouchoir et fondit en larmes.



## XXVII

Aurélie en proie à une foule de pensées diverses avait écouté, avec autant d'intérêt que d'attendrissement, l'aveu et les projets de Fortuné Sauval , aveu , projets, qui témoignaient de son amour et de l'excellence de son cœur. Le sentiment dont il était profondément pénétré donnait à l'expression de ses traits, à l'accent de sa voix, un charme touchant et nouveau. La jeune fille

ne reconnaissait plus, pour ainsi dire, son cousin, l'amour le transfigurait.

— Pauvre Fortuné, — pensait Aurélie, — combien sa physionomie est intéressante! comme il m'aime! quelle prévoyante tendresse est la sienne! avec quelle sollicitude il cherche à deviner mes désirs, mes convenances! Oh! oui elle sera heureuse la femme qui l'épousera! Et pourtant ce bonheur il dépend de moi de me l'assurer. De rendre ce pauvre Fortuné fou de joie! de suivre les sages conseils de ma tante! de me marier avec un homme de ma condition, de renoncer à de folles espérances... oui... bien folles... Ah! maudit soit le bal d'hier soir... sans les souvenirs qu'il m'a laissés... je consentirais, je crois, à ce mariage. — Puis ressentant de nouveau les angoisses du dépit, de l'indignation, de la jalousie.— Loin de moi ces



souvenirs, — se dit elle avec amertume — souvenirs de honte et de mépris... Ce M. de Villetaneuse semblait hier s'occuper de moi... et il se raillait de la petite bourgeoise assez sotté pour prendre ses galan-  
térîes au sérieux... A cette heure, il est àùx pieds de cette misérable créature ! Elle est donc bien belle ! Oh ! je le déteste... je le hais... et s'il pouvait être chagrin de mon mariage avec Fortuné... je l'épouse-rais tout de suite... ce serait ma ven-  
geance !

Pendant qu'Aurélié se livrait à ces pensées, sous prétexte de réfléchir aux offîres de son cousin avant de lui donner une réponse définitive, Joseph observait attentivement la jeune fille, au milieu du silence de quelques instants dont avaient été suivies les dernières paroles de Fortuné, priant sa cousine et sa famille de lui

faire connaître leur résolution. Joseph décidé à frapper un dernier coup, reprit comme s'il eut simplement voulu relever la conversation interrompue depuis quelques instants.

— Mon cher Fortuné, j'ai admiré ce matin, chez toi, un bracelet d'un travail merveilleux.

— Celui que le père Laurencin allait porter à... une certaine personne...

— Justement, — reprit le cousin Roussel en continuant d'observer Aurélie, — quel dommage qu'un pareil chef-d'œuvre soit destiné à une créature de cette espèce; mais tels sont parfois les hommes... le vice les charme davantage que la candeur. Est-ce que tu l'as vue... la donzelle en question ?

— Oui, — reprit impatiemment Fortuné qui, absorbé dans ses tristes pensées, trou-

vait étrange le sujet de conversation choisi par l'épicier en retraite ;— oui, je l'ai vue... Elle est venue hier dans mon atelier avec le neveu d'un pair de France.

— Il faut qu'elle ait un grand empire sur ce monsieur pour l'obliger à se compromettre ainsi publiquement avec elle , — ajouta Joseph , sans quitter du regard Aurélie qui semblait au supplice ; puis s'adressant à M. et à madame Jouffroy. — Hein ! mes amis ? sortir bras dessus , bras dessous avec une telle femme , faut-il qu'un homme se respecte peu...

— Ah ! dam , — reprit M. Jouffroy , — c'est qu'une fois que ces coquines-là ont mis le grappin sur vous , on dit qu'elles vous tiennent solidement... et ne vous lâchent point...

— Quel dommage , — ajouta madame Jouffroy, — un si charmant jeune homme...

C'est bien la peine d'être si aimable, si gracieux, et d'être *comte* par-dessus le marché, pour se laisser mener comme un nigaud par... Enfin... c'est indigne ! Les hommes sont des monstres !

— Fortuné, — reprit Joseph, tandis que la tante Prudence, tricotant avec fureur, le foudroyait du regard, — cette donzelle doit être dans la fleur de la jeunesse, de la beauté... pour inspirer une si folle et si honteuse passion à ce Monsieur ?

— Mon Dieu ! — reprit l'orfèvre avec un redoublement d'impatience, — je l'ai à peine regardée... elle m'a paru avoir environ trente ans...

— Une femme de trente ans ! — s'écria Joseph, — elle a douze ou treize ans de plus qu'Aurélié!.. Et voilà ce tendron par qui ce Monsieur se laisse ruiner, duper, berner ! Voilà l'estimable personne avec

laquelle il se montre publiquement ni plus ni moins que s'il était son mari... Combien il sera flatteur pour l'honnête femme qui épousera ce Monsieur, de sortir avec lui, de s'appuyer sur ce bras où s'est appuyée cette drôlesse... Mais dis-moi, mon garçon, est-elle brune ou blonde ?

— Ah ! mon cousin , pouvez-vous me parler de choses si indifférentes, lorsque vous voyez avec quelle angoisse j'attends la réponse d'Aurélié... Hélas ! elle se tait... elle craint par bonté d'âme de briser ma dernière espérance... J'ai compris son silence... il m'en dit assez !

— Fortuné ! — dit précipitamment Aurélié, comme si elle eût cherché à s'étourdir sur le solennel engagement qu'elle prenait, — tu es le plus digne cœur que je connaisse... tu seras mon mari si mon père et ma mère y consentent !

— Si nous y consentons ! — s'écria M. Jouffroy, les larmes aux yeux et se levant pour se jeter au cou de sa fille. — Ah ! mon enfant, tu me combles de joie !

— Enfin ! — dit Joseph, — ce n'est pas sans peine. Hé bien ! tante Prudence ?

— Pauvre Marianne... pauvre Fortuné, — pensait la vieille fille. — Je comprends tout... Aurélie se marie par dépit... malheur à cette union !

— Quoi ! ma fille, tu épouses ton cousin ? — dit enfin madame Jouffroy, si abasourdie de la résolution d'Aurélie, qu'elle n'avait pu d'abord trouver une parole ; — mais tu n'y penses pas ! toi qui peux prétendre à tout... tu vas...

— Mon Dieu ! — s'écria le cousin Roussel, en voyant Fortuné pâlir et se renverser malgré lui sur le dossier de sa chaise,

— le pauvre garçon ne peut résister à tant de bonheur ! il tombe en défaillance !

A ces mots, M. Jouffroy, qui tenait sa fille encore embrassée, se retourna et vit en effet le jeune artiste, qui pâle, la figure inondée de larmes, et soutenu par le cousin Roussel, succombait à sa trop vive émotion et ne pouvant parler, suffoqué par la joie... élevait ses deux mains jointes vers Aurélie, avec un sourire de reconnaissance ineffable.

— Cher Fortuné, quelle sensibilité ! combien il m'aime, — se disait la jeune fille en se rapprochant de son cousin, — moi aussi je l'aimerai... moi aussi je l'aime... Ah ! ce n'est pas lui qui m'aurait préféré à une courtisane de trente ans !

— Mais il faudrait lui faire respirer un peu d'eau de cologne : — s'écria M. Jouffroy, aidant Joseph à soutenir

Fortuné ; — Mimi, sonne donc Jean-  
nette !

Madame Jouffroy, stupéfaite et désespérée de voir ses folles prétentions maternelles ruinées par la sage détermination d'Aurélie, ne bougea pas. La tante Prudence agita vivement la sonnette, se disant :

— Maudit mariage... il ne fera que des malheureux !

Marianne entendant au-dehors les tintements précipités de la sonnette, s'inquiéta, et dans son empressement habituel, accourut, devança la servante, et ouvrit brusquement la porte en s'écriant avec anxiété.

— Maman... Qu'y a-t-il donc ?

— Je t'en prie, — lui dit Aurélie, — va vite chercher de l'eau de Cologne... — et au moment où Marianne s'encourait,



sa sœur la retint par la main : Non... c'est inutile... vois , sa défaillance a passé , — ajouta-t-elle, en lui désignant Fortuné d'un coup d'œil. — Ah ! petite-sœur , si tu savais comme il m'aime !

A ces mots , le cœur de Marianne se brisa ; sa présence d'esprit l'abandonnant, elle allait fuir, éperdue, de cette chambre, afin de cacher ses larmes, lorsque la tante Prudence qui la suivait du regard , s'approcha d'elle, lui serra la main sans être vue , et lui dit à l'oreille :

— Courage... pauvre enfant... courage !

Ces paroles amies reconfortèrent Marianne ; elle domina son désespoir , et muette , immobile , elle vit Fortuné se jeter aux pieds de sa fiancée, lui disant d'une voix palpitante , enivrée :

— Aurélie... l'ai-je bien entendu... oh ! ma vie... ma vie entière à toi... pardonne

à ma faiblesse... Mais, au moment où je n'espérais plus... oh! tant de félicité, c'était trop!! dis, c'est bien vrai... ce n'est pas une illusion... tu consens à notre mariage?

— Oui!.. oui, — répondit la jeune fille avec effusion, — oui. j'y consens.... j'y consens de grand cœur, pour ton bonheur et pour le mien!

— Marianne, embrasse donc ta sœur, — s'écria M. Jouffroy, — prends donc aussi ta bonne part de notre bonheur à tous!

Marianne se soutenant à peine, mais encouragée par un regard de la tante Prudence, s'approchait d'Aurélie que Fortuné contemplait avec idolâtrie, lorsque Jeannette, la servante, entra, tenant à la main une carte de visite, et dit à sa maîtresse :

— Madame, il y a là un monsieur

qui désire vous parler tout de suite ;  
voici sa carte :

— Ce monsieur désire me parler à moi ?  
— répondit madame Jouffroy assez surprise et en prenant la carte de visite. Mais, à peine y eut-elle jeté les yeux, qu'elle ne put retenir une exclamation ; puis, après avoir avec tous les signes d'un étonnement allant jusqu'à la stupeur, lu et relu quelques mots écrits au crayon sur cette carte ; madame Jouffroy tressaillit à une pensée soudaine, perdit complètement la tête, et s'écria :

— Aurélie, Prudence, Marianne, Fortuné ; laissez-nous !! — et s'adressant à la servante, — priez ce monsieur de vouloir bien se donner la peine d'attendre un moment...

— Oui ! madame.

— Où est-il ?

— Dans l'antichambre !

— Dans l'antichambre... sotté que vous êtes !.. faites-le tout de suite entrer au salon... — et se parlant à elle-même, — quel dommage que l'on n'ait pas eu le temps d'ôter les housses des meubles ! Puis elle reprit, d'un air effaré ; — Jeannette, faites tout de suite bon feu dans le salon... dès que ce monsieur y sera entré...

— Mais madame sait bien que ça fume beaucoup dans le salon, quand on commence à y allumer le feu, — répondit la servante, — et je...

— Sortez, et faites ce qu'on vous ordonne ! — ajouta madame Jouffroy, de cette voix impérieuse et virile à laquelle toute la maison était accoutumée d'obéir ; les membres de la famille, si brusquement congédiés, restaient néanmoins

dans l'appartement, se demandant du regard la cause imprévue de l'agitation de madame Jouffroy; elle leur dit — impatientement : — Mais, allez-vous en donc ! — Et cédant à une sorte d'enivrement inexplicable pour les témoins de cette scène, elle prit entre ses deux mains la tête d'Aurélié, la baisa plusieurs fois sur le front avec une folle tendresse, et dit aux autres membres de la famille ; — laissez-nous...

— Mais, Mimi, — reprit enfin timidement M. Jouffroy, car il voyait, ainsi qu'il le disait : Mimi *très-montée*, — explique-nous...

— Je m'expliquerai, quand nous serons seuls ; — et elle ajouta impétueusement : — Mais, pour l'amour de Dieu ! allez-vous-en donc... Vous saurez,

je vous répète , que j'ai à causer avec mon mari.

— Ma tante... ou plutôt : ma mère ;  
— dit Fortuné dans l'ivresse de son bonheur ! — j'espère dans quelques instants pouvoir vous...

— Mais, laisse-moi donc tranquille ! j'ai bien le temps, ma foi, d'écouter tes sonnettes ! — s'écria-t-elle en frappant du pied avec colère , et poussant par l'épaule Fortuné hors de la chambre , d'où étaient déjà sorties les autres personnes de la famille, ne comprenant rien à ce qui se passait.

## XXVIII

Madame Jouffroy n'avait pas songé à désigner le cousin Roussel parmi les personnes qu'elle engageait à se retirer. Quoiqu'il attribuât cette exception au hasard d'un oubli, il se promit d'en profiter. Pressentant quelque grave incident, il se tint donc discrètement à l'abri du paravent placé près de l'une des fenêtres. Madame Jouffroy, dans son effarement, ne s'apercevant pas d'abord de la présence

de Joseph, s'écria dès qu'elle fut seule avec son mari :

— Sais-tu quel est ce monsieur qui vient de nous envoyer sa carte... c'est le marquis!

— Quoi? — demanda l'excellent homme abasourdi — Quel marquis... Mimi!

— Celui d'hier!

— Celui d'hier?

— Oui, le marquis de Villetaneuse que nous avons rencontré chez les Richardet ! Tu as l'air d'un ahuri...

— Mais dam... tu es rouge comme un coq... tu as l'air d'étouffer dans ta robe... tu fais retirer tout le monde... et moi je...

— Ecoute bien , voilà ce que M. le marquis a écrit au crayon sur sa carte , au-dessous de son nom et de son titre, de sorte que c'est comme s'il y avait :



— *M. le marquis de Villetaneuse, pair de France.*

Et elle répéta avec emphase :

— Pair de France ! *a l'honneur de prier...*

Et se rengorgeant plus encore :

— Hem... avec quelle exquise politesse il nous traite !.. *a l'honneur de prier madame et monsieur Jouffroy de vouloir bien lui faire la grâce...* lui faire la grâce, — répéta madame Jouffroy suffoquée, — lui faire la grâce !! Entends-tu ?... Monsieur le marquis veut bien demander une grâce, à des gens comme nous ! C'est une grâce que nous lui accordons... en la recevant !

— Le fait est, Mimi que l'on ne saurait être plus poli, ces gens du grand monde vous ont une manière de tourner les choses...

... — *De lui faire la grâce de lui accorder un moment d'entretien.* Mais ceci n'est rien

encore... écoute la suite, Baptiste...

Et elle continua en prononçant lentement et scindant pour ainsi dire chaque syllabe de ces derniers mots.

AU SU... JET D'UNE... COMMU... NI... CA... TION...  
TRÈS-IMPORTANTE !!! — Comprends-tu? — Reprit-elle d'une voix palpitante, — une communication très-importante...

— Je comprends bien... c'est très-clair, mais quelle diable de communication M. le marquis peut-il avoir à nous faire?..

— Mon ami ! cette communication... si c'était... non, non... ce serait trop beau... et pourtant cette pensée m'était venue tout à l'heure... en recevant cette carte... Pourquoi pas... ma fille peut bien... Mais non... je m'abuse... et pourtant... Ah ! ce serait à en perdre la tête... Je crois que j'en deviendrai folle...

— Sophie .. calme-toi... tu m'inquiètes... tu ne prononces pas deux paroles de suite... tu sues à grosses gouttes... te voilà en nage, explique-toi... — et s'interrompant.— Ah ! mon Dieu... est-ce qu'il y aurait le feu quelque part... comme ça sent la fumée...

— C'est le feu du salon que l'on allume ! cette sottise de Jeannette n'en fait jamais d'autres ! Elle est capable d'enfumer M. le marquis... c'est désespérant... maudite cheminée ! Pourvu que cette imbécille de Jeannette ait eu la précaution d'ouvrir les fenêtres... — Puis courant à son armoire à glace, — heureusement je suis habillée... je vais seulement changer de bonnet...

Madame Jouffroy choisit à la hâte dans ses cartons un bonnet richement garni de dentelles, dont elle s'attifa précipitam-

ment tandis que son mari restait muet et de plus en plus ébahi.

Le cousin Roussel, plus pénétrant et aussi surpris qu'inquiété de la singulière visite du marquis de Villetaneuse, crut devoir révéler sa présence jusqu'alors inaperçue, et s'avancant au milieu de la chambre dit avec une bonhomie parfaite :

— Tu as raison, Baptiste... Il y a ici une odeur de fumée insupportable.

— Quoi! — s'écria madame Jouffroy de fort méchante humeur en se retournant vers Joseph. — Vous étiez là...

— Sans doute, cousine... J'étais là.

— En vérité vous êtes d'une indiscretion...

— Pardon, cousine, vous avez engagé tout le monde à sortir sauf moi.

— C'est impossible...

— Je t'assure, Mimi que tu n'as pas prononcé le nom de Joseph parmi les *exclus*; mais je ne le savais pas là...

— Ceci n'empêche point que Monsieur ne soit resté caché derrière le paravent afin d'écouter ce que nous disions... c'est indigne !

— Allons, Mimi, ne t'emportes pas, tu vas être cramoisie quand nous allons nous présenter devant M. le marquis — et M. Jouffroy ajouta en toussant : — Voilà la fumée qui entre ici... Il faut que Jeannette n'ait pas ouvert les fenêtres du salon. M. le marquis va être enfumé comme un jambon.

— En vérité, tu me fais bouillir le sang dans les veines avec tes réflexions; allons bien vite le rejoindre, je m'excuserai de mon mieux au sujet de cette maudite cheminée.

Et madame Jouffroy, tout effarée, sortit

précipitamment de la chambre à coucher suivie de son mari, qui dit à demi-voix au cousin Roussel :

— Mimi est décidément *montée*. M. le marquis choisit bien mal son temps, il vient couper tout net notre joie de famille... Heureusement les morceaux en sont bons ! — ajouta gaiement M. Jouffroy. — Fortuné doit-il en ce moment en compter à Fifi des fleurettes d'amoureux !

Joseph et son ami avaient quitté la chambre à coucher, séparée du salon par un étroit couloir déjà envahi par une épaisse fumée. Malgré son désir de connaître l'objet de la visite du marquis, visite dont il s'inquiétait vaguement, Joseph ne savait trop comment arriver à ses fins. Il cherchait le moyen de satisfaire sa curiosité, lorsque madame Jouffroy, ayant ouvert l'une des portes du salon qui commu-

niquait au couloir, se vit au milieu d'un tourbillon de fumée, s'arrêta au seuil de l'appartement et s'écria :

— Ah ! mon Dieu... l'on ne distingue rien à deux pas dans le salon, monsieur le marquis, est-ce que vous êtes encore là ?

— Oui... hum !... hum !... oui, belle dame, — répondit, du sein de cette noire vapeur, la voix du marquis invisible et qui toussait affreusement. — Il fume un peu dans ce salon... hnm !... hum !... et je me suis permis d'ouvrir une fenêtre... hum ! hum !... mais le vent rabat... hum !... hum !... toute la fumée dans l'appartement.

— Ah ! monsieur le marquis,... que... que... hum ! hum !... que d'excuses j'ai à...

Mais madame Jouffroy n'acheva pas, et à demi suffoquée, elle commença aussi

de tousser d'une force à s'étrangler. Cependant elle parvint à articuler :

— ... Que d'excuses j'ai à vous faire !

— Mon seul regret... hum !... hum !...

— reprit M. de Villetaneuse, — est de ne pouvoir en ce moment, belle dame, hum ! hum !... avoir le plaisir de vous apercevoir distinctement, car je suis complètement aveuglé...

— Mais il y a un moyen bien simple, ma cousine, de dissiper la fumée, c'est d'ouvrir toutes les portes, toutes les fenêtres, — dit Joseph ; — c'est ce que je vais faire...

Et il se précipita *héroïquement* dans le salon, espérant ainsi rentrer en grâce auprès de la maîtresse de la maison, et peut-être assister à l'entretien sollicité par le marquis.

— Dépêchez-vous, cousin Roussel, — avait répondu madame Jouffroy ; puis elle



ajouta , toujours à l'aveuglette : — Ah ! monsieur le marquis... combien je vous demande pardon...

— Il fait un tel vent... hum !... hum !... que toutes les cheminées fument abominablement, — répondit courtoisement le vieillard. — Ce matin, chez moi, j'étais aussi empesté de fumée...

— Ah ! monsieur, vous êtes fort aimable... vous dites cela pour nous consoler...

— Pas du tout, belle dame, pas du tout. Mais voici ces vilains jaloux de nuages, qui heureusement se dissipent et me permettent enfin, madame. d'avoir l'honneur de vous voir... c'est le mot... et de déposer à vos pieds mes respectueux hommages.

Les noires vapeurs chassées par l'action des courants d'air, nos personnages réunis dans le salon purent enfin se con-

templer face à face. M. de Villetaneuse vêtu de noir, chaussé de bas de soie, portait au côté gauche de son habit la plaque de grand officier de la Légion-d'Honneur, et la plaque d'un ordre étranger dont le grand cordon vert liseré d'orange tranchait sur la blancheur de son gilet. D'habitude l'on ne se décore jamais le matin de ces insignes honorifiques ; mais l'effet de cette exhibition était calculé par le vieillard : ses prévisions ne le trompèrent pas, car profitant d'un moment où il toussait en écarquillant ses petits yeux rougis par la fumée, madame Jouffroy dit tout bas à son mari :

— Vois donc ! monsieur le marquis a deux crachats et un grand cordon... et nous lui accordons la *grâce* d'un entretien !

— Et malgré ses crachats et son grand

cordon, nous l'avons enfumé comme un renard dans son terrier... il a heureusement très bien pris la chose... mais que diable peut-il avoir à nous communiquer ?

— Nous allons le savoir...

Le cousin Roussel dans l'espoir de faire tolérer sa présence en se rendant utile, venait de fermer les fenêtres et les portes, attisait le feu, approchait les fauteuils de la cheminée : il engagea même la conversation avec le marquis, lui disant :

— Approchez-vous du feu, monsieur, ces courants d'air ont dû vous refroidir.

— Nullement, mon cher monsieur, nullement, — répondit M. de Villetaneuse en grelottant et essuyant ses yeux cuisants et larmoyants encore, — la maîtresse de céans s'est excusée d'une manière si aimable de l'inconvénient de cette cheminée, que, d'honneur ! je serais maintenant

aux regrets qu'il n'eût point fumé dans ce salon...

— Ah ! monsieur le marquis, c'est par trop de bonté, il est impossible d'être plus indulgent.

— Que veux-tu, Mimi, monsieur sait bien que nous ne sommes pas dans la cheminée et que ce n'est pas notre faute... si...

— Cousin Roussel, — dit madame Jouffroy interrompant son mari et voyant avec surprise Joseph s'établir sournoisement dans un fauteuil assez éloigné de la cheminée. — Cousin Roussel... pardon... mais nous avons à causer avec M. le marquis...

M. de Villetaneuse jetant un regard pénétrant sur l'épicier en retraite et trouvant ses traits parfaitement débonnaires, crut jouer un coup de maître en s'assurant d'un auxiliaire, et au moment où Joseph,

fort contrarié, quittait lentement son siège, le vieillard indiquant du regard le cousin Roussel :

— Monsieur a l'honneur d'appartenir à votre famille, madame ?

— Oui monsieur le marquis.

— Roussel est mon camarade d'enfance et mon parent, — ajouta M. Jouffroy. — En un mot, c'est le meilleur ami de la famille.

— En ce cas, — reprit M. de Villetaneuse, — je serais enchanté que monsieur voulût bien assister à notre entretien, si toutefois, belle dame, vous y consentez, — ajouta galamment le vieillard ; — vous êtes reine dans votre salon... — Puis s'interrompant : — En vérité madame... et je vous demande un million de pardons, mais cette ressemblance dont j'avais l'honneur de vous parler hier soir, est si extraordi-

naire qu'elle me distrait malgré moi, et en vous parlant, je suis à chaque instant sur le point de vous dire : ma chère duchesse...

— Dites, monsieur le marquis, ne vous gênez pas ? ma femme ne se croira point offensée... au contraire...

— Encore... s'il s'agissait seulement d'une ressemblance de figure, ma surprise serait moins grande, — reprit M. de Villeneuve, — mais, non, c'est tout à fait la noble tournure de cette chère duchesse...

— Ah monsieur le marquis, vous me confusioonnez... vous me flattez...

— Non madame, non je ne vous flatte point, vous avez le même port de tête, le même grand air que cette chère duchesse ; mais me voici un peu familiarisé avec cette ressemblance, je puis donc maintenant répondre de ne plus céder à de nouvelles

distractions... et j'arriverai à l'objet important qui m'amène chez vous, madame.

Et le vieillard, s'interrompant, parut se recueillir pendant un moment.

Madame Jouffroy se gonflant, se rengorgeant, triomphant de ressembler si fort à une duchesse, oubliait dans ses ravissements le cousin Roussel sur l'exclusion de qui elle n'eût pas d'ailleurs insisté après les paroles de M. de Villetaneuse à ce sujet, plus que jamais, Joseph se félicitait d'assister à cette conférence dont le but commençait de lui devenir d'autant plus suspect, que les flatteries du vieillard à l'endroit de la mère d'Aurélié étaient plus ridicules et plus grossières.





## XXIX

M. le marquis de Villetaneuse, après un instant de réflexion, reprit d'un air grave et solennel.

— Madame, je suis vieux, je suis garçon... et bientôt... — ajouta le vieillard avec un accent mélancolique, — je ne serai plus de ce monde... ma chère madame...

— Ah! monsieur le marquis, espérons que vous vous conserverez au contraire longtemps pour vos amis...

— Mimi a raison, vous paraissez ma foi encore très vert, et puis vous êtes un peu *sécot*... et les *sécots*...

— Mon ami, mets donc une bûche au feu, — se hâta de dire madame Jouffroy, afin de couper court aux réflexions physiologiques de son mari sur les *sécots*...

— Où diable veut en venir cet homme à crachats et à grands cordons, il a l'air malin et rusé comme un vieux singe, — pensait Joseph, — je me défie de ses pitoyables amorces au sujet de la ressemblance de ma cousine avec une duchesse...

— J'avais donc, belle dame, l'honneur de vous dire que j'étais garçon et vieux garçon, s'il me reste quelques années à vivre... j'accepte votre heureux augure, ces années ne prolongeront pas de beaucoup mon existence, et, chef de ma maison, je ne voudrais pas quitter cette vie, sans être

certain que le nom de ma famille ne s'éteindra point... et hélas ! il risque fort de s'éteindre, ce nom, j'oserai dire glorieux, qui remonte au temps des croisades.

— Au temps des croisades ! monsieur le marquis. Tu entends, Baptiste ?.. au temps des croisades...

— Oui, Mimi... c'était probablement du temps de la romance : *Partant pour la Syrie... le jeune et beau Dunois... venait prier sa mie de...*

— Justement, mon cher Monsieur, vos souvenirs historiques vous servent à merveille... J'ajouterai, belle dame, que : Humbert IV, sire de Villeteuse, l'un de mes aïeux, accompagnait en l'an onze cent, il y a sept cents ans de cela, comme vous voyez, accompagnait, dis-je, à la tête des hommes d'armes de sa seigneurie, le duc d'Aquitaine à la croisade. Ajouterai-je que

depuis des siècles, notre maison s'est alliée aux plus grandes, aux plus illustres familles de France, et que nous comptons parmi nos ancêtres des lieutenants-généraux, des cardinaux, des ambassadeurs, des maréchaux de France ?

— Des cardinaux, des maréchaux de France !

— Oui, belle dame, je possède le portrait de mon trisaïeul, le maréchal marquis de Villetaneuse... Mais, hélas!.. à quoi bon tant d'illustrations si notre nom doit s'éteindre.

— Et pourquoi votre famille s'éteindrait-elle donc, monsieur le marquis, n'avez-vous pas un neveu ?

— Oui, Madame, j'ai un neveu, j'ai le bonheur d'avoir un neveu, le plus charmant garçon du monde ; je l'aime comme mon fils, je lui laisserai ma fortune, toute

ma fortune.. et après moi il deviendra chef de notre maison, marquis de Villetaneuse : sans compter que le roi, qui veut bien avoir quelques bontés pour moi, m'a formellement promis que mon neveu me remplacerait à la chambre des pairs... Hé bien ! croiriez-vous, belle dame, qu'avec tous ces avantages-là, mon neveu n'a pas voulu jusqu'ici se marier...

— Ah ! vieux renard, — se dit Joseph.  
— Enfin je devine où tu veux en venir... mais je suis là.

— Ce ne sont pas les occasions qui ont dû cependant manquer à M. le comte pour se marier ? — reprit madame Jouffroy, dont le cœur battait violemment et qui commençait à avoir des éblouissements.  
— Un jeune homme si aimable, si joli garçon, comte pour le présent, marquis

et pair de France plus tard... il ne devait avoir que l'embarras du choix.

— C'est la vérité, Madame... il a refusé dernièrement encore la fille de la princesse de Maillebois...

— Refuser la fille d'une princesse ; tu entends, mon ami... la fille d'une princesse.

— Dam... Mimi... ça prouve que M. le comte est difficile, — et il ajouta mentalement : — ces jeunes libertins aiment mieux courir le guilledou que de se marier... Et puis le comte est dans les griffes de sa drôlesse...

— Il y a deux mois encore, — reprit le vieillard, — mon neveu avait refusé la nièce de M. l'ambassadeur de Naples, qui était colossalement riche... Enfin je désespère de le marier jamais, à moins .. belle dame... que vous ne me veniez en aide.

— Moi, balbutia madame Jouffroy suffoquée — moi...

— Sans doute.

— Moi... Mon Dieu! que dites-vous.

— La communication que je désirais avoir l'honneur de vous faire, madame, n'a pas d'autre objet?

— Nous y voilà, — se dit le cousin Roussel. — Ah! mes pressentiments ne me trompaient pas...

— Cette communication n'a pas d'autre objet... que le mariage de M. le comte, votre neveu... — reprit d'une voix palpitante la mère d'Aurélie. — Non, non, monsieur le marquis, ce que vous dites-là n'est pas possible...

— J'ai l'honneur de vous répéter, madame, que vous et M. votre mari vous pouvez peut-être seuls empêcher que notre famille ne s'éteigne point en me

venant en aide pour marier mon neveu.

— Voilà qui est, parbleu ! fort curieux, — reprit naïvement l'ancien négociant ; — j'avoue que je ne comprends rien à la chose... et toi, Joseph ?

— Peut-être... — répondit le cousin Roussel, et il ajouta tout bas : — Sans la parole donnée par Aurélie à Fortuné... quelles seraient mes craintes !... Cette femme est folle... archi-folle...

— Belle dame, — reprit le vieillard d'un ton mystérieux et pénétré, — savez-vous ce qui s'est passé hier soir entre mon neveu et moi en sortant du bal où nous avons eu l'honneur de vous rencontrer ? Mais qu'avez-vous, de grâce... vous semblez... inquiète... agitée...

— Continuez, monsieur le marquis... je vous en supplie... continuez...

— Hé bien, madame, hier soir après ce



bal... il s'est passé entre mon neveu et moi... une scène... qui m'a ému jusqu'aux larmes... Henri... c'est son nom... s'est jeté à mon cou et m'a dit : « Vous avez été jus-  
« qu'ici pour moi un père... le plus tendre  
« des pères... — (le vieillard accentua ces mots d'une voix tremblottante et attendrie),  
« — le meilleur des pères... et de votre  
« tendresse, mon cher oncle, je vous de-  
« mande une nouvelle preuve... jusques  
« ici je me suis toujours, malgré vos in-  
« stances, refusé à me marier... parce que  
« si brillants que fussent les partis qui  
« m'étaient offerts, je ne sentais rien dans  
« mon cœur pour les jeunes personnes  
« que l'on me proposait d'épouser. Je ne  
« veux me marier qu'à une femme dont je  
« sois passionnément amoureux afin de la  
« rendre la plus heureuse créature qui soit  
« au monde... Hé bien ! mon oncle, cette

« femme, jusqu'alors introuvable... ce soir  
« je l'ai rencontrée ; elle est d'une incom-  
« parable beauté, il m'a suffi de quel-  
« ques instants d'entretien avec elle pour  
« apprécier la bonté de son cœur, le  
« charme de son esprit, l'exquise distinc-  
« tion de ses manières ; la foudre n'est pas  
« plus prompte que l'amour qui m'a frappé  
« au cœur... Je suis fou de cette jeune  
« personne, et si je ne l'épouse pas... ja-  
« mais de ma vie... je ne me marierai, je  
« serai le dernier des Villetaneuse et notre  
« famille sera éteinte... »

— Monsieur le marquis, — s'écria ma-  
dame Jouffroy prête à défaillir d'émotion,  
— je n'ose croire encore que... mon Dieu !..  
il me semble... que j'ai le vertige... tout  
papillote devant moi...

— Pardon, belle dame... si je vous in-  
terromps, veuillez me permettre d'ache-

ver. « — Mon cher Henri, — ai-je dit à  
« mon neveu, — c'est chose grave que le  
« mariage. Cet amour si subit me paraît  
« un peu bien prompt. C'est à peine si tu  
« as causé une demi-heure avec cette  
« jeune personne, et te voilà passionné-  
« ment... j'oserais dire follement épris  
« d'elle. »

— Monsieur le marquis... je... je... vous  
jure... que... de ces amours... si... sou-  
dains... on a des exemples, — reprit la  
mère d'Aurélie d'une voix entrecoupée,  
tandis que l'ancien commerçant, dont la  
pénétration n'était pas excessive, disait  
tout bas au cousin Roussel d'un air cogita-  
tif :

— Quelle peut être cette jeune personne  
dont le neveu de M. le marquis est devenu  
si vite amoureux ; tu nous contais cepen-

dant ce matin qu'il était dans les griffes d'une donzelle...

— Malheureuse enfant ! je n'en saurais douter, le comte a produit sur elle une vive impression, — pensait Joseph sans répondre à son ami. — Ah ! malgré moi je tremble...

— Certes, belle dame, — poursuivit le vieillard, — certes, l'on a vu des exemples de passions soudaines, irrésistibles, mais c'est à nous autres, grands parents, mûris par l'expérience, c'est à nous de ne point céder aux entraînements souvent dangereux de ceux qui nous sont chers, c'est à nous d'avoir pour eux la raison, la prévoyance dont souvent ils manquent ; aussi ai-je répondu à mon neveu : Mon cher Henri... ceci demande réflexion... nous en reparlerons de sens plus rassis... mais bast... il ne m'a pas laissé achever, et s'est

écrié avec une violence qui m'a véritablement effrayé : « Mon oncle, je suis capable  
« de me brûler la cervelle si demain vous  
« n'allez pas demander pour moi à ses pa-  
« rents la main de mademoiselle Jouffroy.

... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...

17

### XXX

Le père d'Aurélië fut seul stupéfait de la demande en mariage exposée par M. de Villetaneuse, depuis quelques moments, le cousin Roussel *voyait venir* cette proposition avec une inquiétude croissante, et madame Jouffroy éclairée par un pressentiment de sa détestable vanité, avait presque tout d'abord soupçonné le but de la visite du vieillard.

Hélas ! l'âme humaine est sujette à de

si étranges aberrations, la tendresse maternelle se manifeste parfois jusques dans son aveuglement par des ressentiments si passionnés, que cette femme fondit en larmes à cette pensée :

— Aurélie sera comtesse... et plus tard marquise et femme d'un pair de France..

Oui, cette mère aveugle, stupide, mais qui à sa façon idolâtrait sa fille, pleura de joie, de bonheur ; la tête lui tourna et pendant quelques moments elle resta plongée dans cette sorte d'extase silencieuse, causée par la réalisation subite d'une espérance jusqu'alors considérée comme insensée.

Telle est la contagion de la vanité chez les êtres faibles que l'ancien commerçant, d'abord stupéfait des propositions de M. de Villetaneuse, éprouva bientôt une vive satisfaction d'amour-propre ; non



que cet excellent homme fût personnellement glorieux, mais cette demande lui semblait des plus flatteuses pour sa fille qu'il adorait, et sa première surprise passée, il dit à demi-voix au cousin Roussel, en se frottant joyeusement les mains :

— Aurélie aura la gloire et le profit, elle est demandée en mariage par un marquis au nom d'un comte, et elle épousera notre cher Fortuné.

— Je l'espère bien — répondit aussi à demi-voix Joseph d'un ton pensif et résolu, puis se levant de son siège, il s'approcha d'une croisée afin de s'isoler et de réfléchir plus à loisir.

M. Jouffroy remarquant seulement alors les larmes dont était baigné le visage de sa femme, s'approcha d'elle, lui disant avec inquiétude :

— Mon Dieu ! Sophie qu'as-tu donc ? voilà que tu pleures !

— Pardon, monsieur le marquis, reprit en essuyant ses yeux la mère d'Aurélié, — pardon, mais la reconnaissance, le bonheur, la demande inespérée que vous nous faites... On ne résiste pas à cela, voyez-vous..?.

— Ah ! madame, — répondit le vieillard tirant son mouchoir de sa poche et le portant à ses yeux, — je partage votre émotion... c'est un moment toujours attendrissant et solennel que celui où l'on songe à marier ses enfants... et mon neveu est pour moi un fils. Puis-je maintenant lui porter quelques paroles d'espérance !

— D'espérance ! Comment pouvez-vous douter, un instant, monsieur le marquis, du consentement de notre fille... et du nôtre !

— Ah ! madame quel beau jour pour mon pauvre Henri...

Monsieur Jouffroy, entendant sa femme promettre ainsi solennellement la main d'Aurélie, crut d'abord rêver ; il resta coi, ébahi puis s'écria , tandis que Joseph, pensif et résolu revenait près de la cheminée.

— Ah çà, ma femme, tu n'y songes-pas ?

— A quoi est-ce que je ne songe pas ?

— Tu viens de répondre à monsieur le marquis de notre consentement et de celui de notre fille au sujet de ce mariage ?

— Certainement.

— Mais, Mimi...

— Est-ce que je doute un instant du consentement d'Amélie ! Pauvre enfant ! va-t-elle être heureuse... surprise... éblouie... elle ne pourra pas croire au bonheur qui

lui arrive... car en vérité c'est comme un rêve...

— Ma femme, tu peux oublier nos engagements... mais je ne les oublie pas... moi,

— Bien, — dit tout bas le cousin Rous-  
sel. — Bien, mon ami... courage !

— Voici du nouveau, par exemple, —  
reprit madame Jouffroy d'abord confondue  
de l'accent de fermeté de son mari, —  
Qu'est-ce que cela veut dire... des enga-  
gements?..

— Pardon, madame, ajouta — M. de  
Villetaneuse, avec une froideur hau-  
taine, — j'ignorais que vous eussiez des  
engagements antérieurs au sujet de made-  
moiselle votre fille.

— De grâce, monsieur le marquis, je  
vous en supplie ne faites pas attention à ce  
que dit mon mari... dès que ce mariage  
me convient... tout est dit :

— Non , Sophie , tout n'est pas dit , — reprit l'ancien commerçant encouragé par la présence et par les regards du cousin Roussel. — Aurélie a tout à l'heure , devant nous , formellement promis à son cousin de l'épouser... ce mariage nous convient sous tous les rapports et quoique nous soyons , je le répète , très-flattés de l'honneur que voulait nous faire M. le marquis en nous proposant son neveu , nous sommes obligés de le refuser...

— Très bien, Baptiste, très-bien... tiens ferme , — reprit tout bas le cousin Roussel , — tout à l'heure ce sera mon tour... je te viendrai en aide.

— Madame , — dit M. de Villetaneuse en se levant et s'inclinant , — puisqu'il en est ainsi... il ne me reste plus qu'à vous offrir l'expression de mes regrets... J'ai eu un moment d'espoir pour mon pauvre

Henri... mais je le vois, il me faut à cet espoir renoncer... puisque M. votre mari vous notifie formellement, madame, qu'il s'oppose à l'union projetée... il est seigneur et maître céans... je n'ai plus qu'à me retirer...

Et le vieillard fit mine de se diriger vers la porte.

### XXXI

Madame Jouffroy abasourdie de l'inconcevable assurance de son mari , exaspérée d'entendre le marquis lui dire : qu'il ne fallait plus songer à ce mariage puisqu'il ne convenait point *au maître et seigneur de céans* , craignant enfin que blessé dans sa susceptibilité , M. de Ville-taneuse retirât sa proposition. Madame Jouffroy s'écrie :

— Encore une fois, Monsieur le marquis,

ce que mon mari dit ou rien c'est la même chose. Il est vrai que ma fille par compassion pour son cousin, qui est amoureux fou d'elle, lui a répondu tout à l'heure afin de le calmer, que... peut-être... elle consentait à l'épouser...

— Ma femme, il n'y a pas de peut-être,  
— Aurélie a formellement promis à Fortuné de...

— Et quand cela serait. — Est-ce que notre fille n'est pas libre de retirer une promesse arrachée par la pitié? Est-ce que vous savez seulement si en apprenant l'honneur que veut bien nous faire M. le marquis, elle ne sera pas la première à redemander sa parole? Est-ce que vous pouvez décider quelque chose sans son avis? Est-ce que nous ne lui avons pas cent fois répété que son choix serait le nôtre? Et vous venez, de votre autorité pri-



vée, repousser les offres de M. le marquis sans avoir consulté Aurélie? Est-ce à elle, oui ou non, que les propositions s'adressent?

M. Jouffroy ne sachant que répondre à ce torrent de paroles sentait défaillir sa fermeté passagère et s'avouait que sa femme objectait raisonnablement, que l'on ne pouvait décider de rien sans l'avis d'Aurélie. Le cousin Roussel voyant la détresse de son ami dit à M. de Villetaneuse :

— Monsieur, nous sommes ici en famille, il est je crois de notre devoir à tous de nous expliquer en toute sincérité, car l'affaire est grave.

— Certainement, monsieur, certainement — répondit le viellard en prenant sa tabatière. Et frappé de l'expression malveillante des traits de son interlocuteur,

il pressentit qu'il pourrait bien trouver en lui un adversaire au lieu d'un auxiliaire.

— Monsieur, — reprit donc le cousin Roussel en s'adressant au marquis, — vous avez très-justement fait observer tout à l'heure que rien n'était plus grave que l'engagement du mariage, et que par devoir, les parents expérimentés devaient tâcher de préserver leurs enfants d'entraînements souvent fâcheux.

— Oui, monsieur, — telle est ma pensée, — répondit le vieillard en aspirant une prise de tabac — qu'arguez-vous de mes paroles ?

— Je vais, monsieur, vous le dire : Je ne m'occupe pas des engagements antérieurs de mademoiselle Jouffroy, je suppose qu'elle soit complètement libre...

— Il n'y a pas de supposition là-dedans — s'écria madame Jouffroy, — ma fille est

libre, absolument libre! — et elle murmura entre ses dents, — maudit Roussel... je vous demande un peu de quoi il se mêle... Oh! il me le paiera!

— Soit, cousine, Aurélie est libre de son choix; je me permettrai seulement de poser à monsieur quelques questions.

— Je suis à vos ordres... et je vous écoute...

— Monsieur... selon vous... votre neveu, d'un naturel fort amoureux et particulièrement inflammable, après avoir vu hier mademoiselle Jouffroy pour la première fois, et dansé deux contredanses avec elle, est devenu, chose à peine croyable, subitement, passionnément, éperduement, follement épris de cette jeune personne?

— Oui, monsieur...

— Et il n'y a que vous au monde, monsieur Roussel, pour trouver cela surpre-

nant; M. le marquis est vraiment bien bon de se donner la peine de vous répondre!

— Madame, en de si graves conjectures, je regarde comme un devoir de répondre à toutes les questions que monsieur me fera l'honneur de m'adresser.

Joseph s'inclina et reprit :

— Je disais donc, monsieur, que, selon vous, votre neveu est si furieusement épris de mademoiselle Jouffroy, que, s'il ne l'épouse point, il vous menace de se brûler la cervelle? Cependant, monsieur, excusez la liberté grande, comment se fait-il, que cet amoureux forcené ait, ce matin même (j'ai été témoin du fait...), ait, dis-je, ce matin, envoyé son domestique chez certain orfèvre afin de lui recommander de porter sans délai, un fort riche bracelet à une madame de Morlac..., femme de mœurs plus que douteuses, chez qui notre amoureux forcené

devait, par parenthèse, se trouver aujourd'hui à midi,... selon le dire de son domestique? Or, me semble, monsieur, toujours d'après mon petit jugement, assez difficile de faire concorder la présence de votre neveu chez cette femme suspecte, avec l'amour éperdu dont il est, dites-vous, transporté à l'endroit de ma jeune parente?

— Roussel a raison, il nous a conté cela ce matin, tu t'en souviens, Sophie? Certes, le neveu de M. le marquis est libre d'envoyer des bracelets à qui bon lui semble..., mais...

— Mais, — reprit Joseph, — cet envoi prouve du moins que monsieur n'a heureusement rien à craindre pour la vie de son cher neveu qui menaçait de se brûler la cervelle, s'il n'obtenait la main d'Aurélie, et ce refus échéant..., l'antique et illustre

famille des Villeteuse ne s'éteindra point encore de ce coup de pistolet là...

L'observation de Joseph, quoiqu'elle portât un rude coup aux projets de madame Jouffroy la fit réfléchir, et l'effraya en lui rappelant des faits que dans son émoi elle avait oubliés; si aveuglée qu'elle fût par sa détestable vanité, cette femme idolâtrait sa fille, elle tressaillit, regarda le marquis, semblant lui dire : Que pouvez-vous répondre à cette accusation si grave?

Le vieillard comprit la signification de ce regard, aspira longuement une prise de tabac, et reprit avec une dignité froide :

— Je sais un gré infini à monsieur...  
— et il parut demander à Joseph son nom ; — à monsieur ?

— Roussel, — répondit Joseph ! —  
— Roussel, épicier en retraite...

Le marquis s'inclina, et reprit :

— J'avais donc l'honneur de dire à monsieur... Roussel, que je lui savais un gré infini de son observation.

— Je suis enchanté, monsieur, de vous avoir causé cette satisfaction; je n'avais d'autre but, en ceci, que de vous être infiniment agréable.

— Vous pensez-bien, madame, — reprit M. de Villetaneuse en s'adressant à la mère d'Aurélie; — vous pensez bien que je ne me suis pas déterminé à une démarche aussi solennelle que celle que j'ai l'honneur de faire auprès de vous... sans avoir paternellement interrogé mon neveu... sur sa vie présente... il est de ces confidences au-devant desquelles je ne suis jamais allé, par respect de moi-même; mais en cette grave circonstance, j'ai regardé comme mon devoir de galant homme,

d'exiger de mon neveu une sorte de confession à l'endroit de sa vie de garçon ; or , le fait que vient de signaler monsieur.. monsieur.. Roussel, est exact.. parfaitement exact...

— Je n'en demandais pas davantage, — reprit Joseph en regardant M. et madame Jouffroy — cela nous suffit.

— Pardon , monsieur Roussel , mais cela ne me suffit point à moi , et pour l'honneur de mon neveu , le fait a besoin de quelques explications... les voici : J'ose croire que madame , douée comme elle l'est d'un excellent et rare bon sens... et connaissant le monde , ne fera pas un crime à un jeune homme de vingt-six ans , d'avoir eu , comme on dit , une amourette ?

— Non ! certainement , monsieur le marquis , s'il ne s'agit en effet que d'une



amourette ; — après tout... les hommes ne sont pas des anges... et, il faut que jeunesse se passe...

— Vous avez, madame, admirablement traduit ma pensée... Donc mon neveu m'a avoué qu'il avait une liaison avec une madame de... de... Moriac ou Morlac, je ne sais trop au juste... Cette liaison avec une femme de moyenne vertu n'est nullement sérieuse, si peu sérieuse, en effet, que mon neveu m'a dit à ce sujet : « Que je sois ou  
« non assez heureux pour voir ma demande  
« agréée par mademoiselle Jouffroy, le pro-  
« fond amour que je ressens pour elle me  
« domine tellement, qu'un autre lien, si lé-  
« ger qu'il soit, m'est à cette heure insup-  
« portable. Dès demain j'irai signifier à  
« madame de Morlac, que je romps avec  
« elle. » Or, mon neveu est effectivement  
allé chez elle ce matin, dans cette seule

intention et afin de lui offrir un dédommagement toujours parfaitement accueilli de ces créatures... il aura sans doute fait cadeau, à cette femme, de quelque bijou de prix... Telle est, dans toute sa simplicité, dans toute sa naïveté, l'histoire de ce bracelet, à laquelle monsieur... Roussel a fait une si bienveillante allusion, je m'estime heureux de lui témoigner de nouveau combien je lui sais gré de son observation. Les intérêts dont nous nous occupons sont d'une haute gravité, et il nous commandent à tous une sincérité absolue, j'oserai presque dire une franchise brutale...

Il était impossible de s'exprimer d'une manière plus convenable, de rétorquer, en apparence, plus victorieusement l'objection de Joseph. Il eût été convaincu de la sincérité de la réponse du marquis, si

celui-ci ne lui eût inspiré une méfiance invincible. M. Jouffroy regarda son cousin en hochant la tête ; il semblait dire :  
« Après tout, c'est une amourette sans  
« conséquence ; et sa femme s'écria triom-  
« phante :

— Ah ! monsieur le marquis, votre réponse m'allège d'un poids qui me serrait le cœur. La rupture de M. le comte avec cette créature dont vous parlez, est une preuve de plus de l'amour qu'il ressent pour ma fille...

— Un mot encore, monsieur, — reprit Joseph en s'adressant au marquis : — vous avez dit tout à l'heure avec grand sens, à mon avis, que nous devons nous montrer les uns envers les autres d'une franchise brutale... et... je...

— Monsieur Roussel ! — s'écria madame Jouffroy exaspérée — mêlez-vous de ce qui

vous regarde... vous vous êtes faulilé ici malgré moi, monsieur le marquis a eu la bonté de tolérer votre présence... et vous l'enavez, Dieu merci! joliment récompensé de sa tolérance! Je vous prie donc de vous taire ou de sortir.

— Ah! ma femme! ma femme! peux-tu parler ainsi à Roussel, notre meilleur ami?...

— Madame! — se hâta de dire le vieillard. — Je vous le demande en grâce, souffrez aucontraire que monsieur... Roussel parle en toute liberté. Je serais au désespoir de paraître reculer devant les questions qu'il peut avoir encore la fantaisie de m'adresser, car, il me paraît fort interrogant... monsieur votre cousin!

— C'est l'un de mes moindres défauts, monsieur, et j'ai entre autres, celui d'être si complètement étranger aux mœurs d'un

certain monde, qu'il me semble au moins étrange, que votre neveu, voulant rompre avec une femme de l'espèce de madame de Morlac, se soit donné la peine d'aller pour cela chez elle ce matin, malgré l'amour éperdu qu'il éprouve pour ma jeune parente ; un billet de deux lignes suffisait à cette rupture, mais enfin... passons.

— C'est bien heureux ! — reprit madame Jouffroy en rongeant son frein — c'est ma foi, bien heureux !

— Donc monsieur, c'est chose convenue, votre neveu soudainement, passionnément épris d'Aurélië, ne s'est, je suppose, aucunement soucié de savoir si elle serait ou non richement dotée... ? Ce sont là, me direz-vous, de ces ignobles questions d'intérêt auxquelles les amoureux demeurent complètement indifférents...

— Vous allez voir que ma fille n'est pas

assez belle , assez admirablement belle pour qu'on puisse l'aimer, sans songer à sa dot ! Oh quelle patience... il faut avoir pour entendre de pareilles choses !

— Monsieur... Roussel, L'observation de Madame est d'une telle justesse... que je n'ai quant à présent rien à ajouter à ses paroles.

— A la bonne heure, Monsieur, mais moi, s'il vous plait, j'ajouterai ceci : Le désintéressement de monsieur votre neveu à l'endroit de la dot est d'autant plus méritoire, je dirai même plus héroïque.. qu'il a l'inconvénient.. (monsieur votre neveu..) de faire circuler des lettres de change... que l'on ne veut escompter à aucun prix, sous cet impertinent prétexte qu'il ne les paie point à leur échéance... ses lettres de change ?.. et que sa signature..

est devenue.. environ le synonyme de.. protêt?

— Des billets protestés! — s'écria monsieur Jouffroy, avec cette sainte horreur du protêt habituelle aux commerçants scrupuleux observateurs de leurs engagements. — Qu'est-ce que tu dis là, Roussel? des billets protestés!!

— Tu comprends bien, qu'un élégant et beau jeune homme comme M. le comte ne tient pas de livres en partie double; il encaisse d'abord, et il paie.. s'il le peut; c'est de la banque.. transcendante! Tant il y a que l'autre jour, en ma présence, mon ami Badinier a refusé d'escompter une lettre de change de trois mille francs, souscrite par M. le comte Henri de Villetaneuse, prétendant que... ( commercialement parlant bien entendu... ) la signature de M. le comte était... com-

ment dirai-je.. afin de concilier la politesse et la brutalité... était... aussi fantastique, aussi impalpable que celle de son oncle le pair de France..

— C'est par trop fort ! oser insulter monsieur le marquis ! Sortez , monsieur Roussel...

— Non pas, Madame, non pas.. Monsieur voudra bien d'abord m'entendre — répondit le vieillard. — Puis aspirant de nouveau longuement une prise de tabac. — Monsieur Roussel a-t-il sur lui un carnet et un crayon ?

— Oui. Monsieur... voici un carnet et un crayon.

— Très-bien... maintenant monsieur Roussel veut-il me faire la grâce d'écrire quelques mots sous ma dictée ?

— Assurément...

— C'est une simple note que je prie



monsieur Roussel de prendre en manière de remémorance, et je dicte : *Ecrire à M. Guillot, régisseur de la terre de Montfalcon, au château de Montfalcon près Grenoble... département de l'Isère.*

— Ensuite, Monsieur ?

— *Demander audit M. Guillot, combien est estimée la terre de Montfalcon, —* poursuivit le marquis, *— et si cette terre n'appartient pas à M. le comte Henri de Villetaneuse ?* Monsieur Roussel a-t-il écrit ?

— Mon ami... Tu entends ? et M. Roussel avait le front de...

— Permettez, belle dame. Je ne blâme point du tout M. Roussel, il ignorait la fortune de mon neveu; de même que mon neveu ignorait la fortune que peut avoir M. Jouffroy.

— Mais enfin, monsieur, ces lettres de change ?

— Je répondrai à M. Roussel, que j'ignore si mon neveu souscrit ou non des lettres de change, mais que sa terre de Montfalcon (de ceci, M. Roussel pourra s'assurer,) est estimée quatre cent mille livres, et que de plus, le jour de son mariage, je donne à Henri quatre cent mille livres comptant, et qu'enfin après moi il héritera du restant de ma fortune et de ma pairie, s'il plaît au roi... Le chiffre de cette fortune étonne peut-être monsieur Roussel ?

— Elle m'étonne.. énormément, monsieur, et vous êtes peut-être aussi énormément étonné que moi.. de vous savoir si riche..

— Monsieur Roussel est fort plaisant quand il lui plaît, — répondit le vieillard aspirant sa prise de tabac; — mais enfin, il suit du chiffre de cette fortune, que mon

neveu n'est point tout à fait ce que l'on appelle un mendiant, un coureur de dot.

— Ah! monsieur le marquis, nous ne nous serions jamais permis de croire...

— Pardon, belle dame, mais, puisque nous parlons chiffres, question toujours très-délicate, et réservée aux grands parents, car les amoureux ont horreur des chiffres, ainsi que l'a très-judicieusement fait observer M. Roussel, je ne crois pas exagérer les prétentions de mon neveu en espérant pour lui... dans le cas où ce mariage pourrait se conclure, une dot... non point supérieure, mais du moins égale à la fortune dont il jouirait en se mariant; à savoir : huit cent mille francs...

— Huit cent mille francs! — s'écria M. Jouffroy avec ébahissement, — saperlotte! huit cent mille francs!.. mais...

— Nous pourrions à la rigueur donner

cela à notre fille, monsieur le marquis ; aucun sacrifice ne nous coûtera pour assurer le bonheur de notre enfant!...

— Mais, Sophie... tu oublies que...

M. Jouffroy n'acheva pas, sa femme lui lança un tel coup-d'œil qu'il se tut en regardant Joseph avec stupeur. Le marquis ne parut pas avoir entendu l'objection. Aspira lentement une nouvelle prise de tabac et reprit :

— En posant ce chiffre de huit cent mille francs, madame, je demande ce qui est rigoureusement nécessaire à mon neveu et à sa femme pour qu'ils puissent tenir décemment leur rang, Madame la comtesse, et plus tard madame la marquise de Villetaneuse, doit avoir une maison convenable pour y recevoir les personnes de sa société et sa famille. J'ai de plus l'espérance... je devrais dire la certitude, qu'une

fois marié, mon neveu obtiendra des bontés du roi... une ambassade.

— Une ambassade, ma fille ambassadrice!

— Or, belle dame! les ambassadeurs sont maintenant si piétrement rétribués, que leurs appointements leur permettent à peine de vivre sur un certain pied... ces considérations posées... je suis obligé d'ajouter, remplissant en cela, quoique à regret, et jusqu'au bout mon rôle de grand parent... que quant à moi, (car mon neveu épouserait mademoiselle Jouffroy, fut-elle pauvre comme Job), que quant à moi, dis-je, et pensant à l'avenir, je ne saurais accepter la moindre réduction dans le chiffre de la dot... de mademoiselle votre fille, à savoir, huit cent mille francs.

— Monsieur le marquis doit bien penser que ce n'est pas une question d'argent qui

nous arrêtera, lorsqu'il s'agit du bonheur de notre enfant. Il est évident qu'étant comtesse de Villetaneuse, et devant peut-être un jour être ambassadrice...

— Et ce jour, madame, ne serait point fort éloigné. Je m'empresserais de demander au roi, lorsqu'il signerait le contrat de mariage de ma nièce... permettez-moi, belle dame, de dire ma nièce... c'est une supposition.

— Le roi? serait-il possible! le roi daignerait...

— Signer le contrat de mariage de ma nièce? Eh! chère madame... cela va de soi... de même que la présentation de ma nièce, non pas à ces cohues des Tuileries, mais au cercle particulier de la reine et des princesses royales... J'avais donc l'honneur de vous dire que je profiterais de l'occasion de la signature du contrat de ma

nièce, par le roi, pour rappeler à Sa Majesté la promesse de cette ambassade.

— Monsieur, — reprit Joseph, revenu de la surprise embarrassée où l'avait d'abord jeté l'évaluation de la fortune du marquis et de son neveu. — Je ne doute point que vous ne soyez parfaitement en cour... mais...

— Comment, encore ! comment, monsieur Roussel ! M. le marquis vous a terrassé... et vous osez...

— De grâce.... belle dame.... laissez M. Roussel oser... tant qu'il lui plaira...

— Donc, monsieur, si terrassé que je sois, j'oserai vous faire observer, premièrement : que les plus belles propriétés du monde peuvent être grevées d'hypothèques, presque jusques à la concurrence de la valeur... secondement : qu'il ne s'agit pas seulement de dire que l'on avantagera

son neveu de quatre cent mille francs le jour de son mariage; cette libéralité là... est magnifique... mais, dit le proverbe, promettre et tenir sont deux. Or, serait-il indiscret de vous demander, monsieur... sur quelle sérieuse garantie repose ce don... de quatre cent mille francs... En avance d'hoirie...?

— Madame... vous entendez?.. — reprit M. de Villetaneuse en se levant avec une fierté courroucée; — il est certains soupçons si offensants pour la dignité d'un galant homme... qu'il ne peut, qu'il ne doit y répondre que par le dédain...

— Le dédain... est fort commode, — dit le cousin Roussel, — mais peu concluant.

— Monsieur le marquis, un mot, de grâce... je suis désespérée de...

— Madame, — répondit le vieillard avec une hauteur contenue en prenant son cha-



peau, — dès qu'une personne de votre famille se permet de douter de ce que j'affirme, dès que je ne suis pas cru sur parole, il ne me reste qu'à me retirer...

— Monsieur le marquis... un mot... un seul mot, — s'écria madame Jouffroy d'une voix étouffée, — une seule prière... attendez-moi cinq minutes... seulement cinq minutes... et je reviens... me refuserez-vous cela ?

— Je suis à vos ordres, madame, — répondit M. de Villetaneuse en s'inclinant, — j'attendrai.

La mère d'Aurélie sortit précipitamment.



## XXXII

Madame Jouffroy, en quittant le grand salon, se rendit en hâte dans une pièce plus petite où se réunissait ordinairement la famille et où se trouvait alors Fortuné, la tante Prudence, Marianne et sa sœur.

— Aurélie, — lui dit sa mère en entr'ouvrant la porte, — viens vite... j'ai à te parler.

La jeune fille se leva, rejoignit sa mère

qui l'emmena dans sa chambre à coucher, puis, pleurant de joie, elle sauta au cou d'Aurélié et la couvrit de baisers passionnés, sans pouvoir d'abord prononcer un mot.

— Mon Dieu, maman... comme tu es émue... tu pleures... que se passe-t-il donc?

— Sais-tu, — reprit madame Jouffroy d'une voix palpitante, entrecoupée, — sais-tu... qui est là... dans le salon?

— Qui donc?

— Monsieur le marquis de Villeta-neuse...

— Lui...

— Il vient te demander en mariage pour son neveu...

— Comment? — répondit Aurélié, tellement abasourdie, qu'elle comprenait à peine les paroles de sa mère. — Que veux-tu dire?.. Quel neveu?..

— Le comte de Villetaneuse, ce charmant jeune homme avec qui tu as dansé hier... chez les Richardet : il est amoureux fou de toi... Il se brûlera la cervelle si nous lui refusons ta main... il a huit cent mille francs de dot... le roi signera son contrat... il sera ambassadeur... tu seras ambassadrice et comtesse, entends-tu?... mon Aurélie... comtesse!! et plus tard marquise... Comtesse!!! marquise!! Tiens... j'en deviendrai folle... mais... tu ne me réponds pas... tu pâlis... mon enfant!.. tu m'effrayes...

— Pardon... maman... mais... il me semble... que la tête me tourne, — murmura la jeune fille, et portant la main à son cœur pour en contenir les battements désordonnés, — je... je... ne sais... mais la surprise... je... ne peux croire... je ne sais plus où j'en suis...

— Calme-toi, chère enfant adorée... calme-toi... tout à l'heure, moi aussi... je ne savais plus où j'en étais... je ne pouvais pas croire... c'était trop beau... et pourtant c'est la vérité... comtesse... Aurélie... comtesse ! ambassadrice ! marquise ! Le comte est fou de toi !

— Hélas ! ma mère, je l'aimais ! — s'écria la jeune fille en sanglottant et cachant sa rougeur dans le sein de sa mère. — Cette nuit... je n'ai rêvé que de lui...

— Est-il possible... Oh ! c'est trop de bonheur... tu l'aimes autant qu'il t'aime !

— Oui, je l'aimais, — reprit Aurélie avec une expression navrante, — je l'aimais avant d'avoir appris... que cette horrible femme...

— ... A qui le comte a envoyé un bracelet, n'est-ce pas ? — puis embrassant sa fille avec ivresse, — tout est expliqué !

— Maman !

— Tout est expliqué, te dis-je ! Le comte est si amoureux de toi... qu'il est allé chez cette femme... pour rompre avec elle !..

— Mon Dieu...

— Ce bracelet qu'il lui donnait, en la quittant, était un dédommagement.

— Ah !.. qu'ai-je fait !.. qu'ai-je fait !

— Le marquis nous a tout raconté... Son neveu lui a déclaré que s'il ne t'épousait pas, il se tuerait !.. Faut-il qu'il t'aime !! chère enfant, faut-il qu'il t'aime !

— Malheureuse que je suis !!

— Aurélie... que dis-tu... reviens à toi !

— Ma mère, — reprit la jeune fille avec un accent déchirant, — et Fortuné ?..

— Fortuné ?..

— Je lui ai promis de l'épouser !..

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Oh ma mère... ma mère !

— Aimes-tu le comte, oui ou non ?

— Tu me le demandes, maintenant que je sais qu'il m'aime aussi : maintenant que sa présence chez cette femme est expliquée... mais non... non, je ne peux plus.. je ne dois plus l'aimer... Fortuné a ma parole !

— Retire ta parole !

— Jamais... ma mère... jamais ! Non... je tâcherai d'oublier le comte... je serai peut-être bien malheureuse... mais...

— Te rendre à jamais malheureuse ! manquer l'occasion d'être comtesse ! un mariage superbe ! parce que tu as fait une promesse en l'air que tu regrettes ! oh... je jure bien qu'il n'en sera pas ainsi, par exemple !

— J'ai librement promis à mon cousin de l'épouser. Tout à l'heure encore... les larmes aux yeux, il me disait : Aurélie...



j'ai le ciel dans l'âme... Pauvre Fortuné!!!  
quoi ! maintenant, j'irais lui porter un  
coup affreux ! non, non, en acceptant ce  
mariage j'ai surtout cédé... hé bien ! oui,  
je l'avoue... j'ai surtout cédé à un mouve-  
ment de dépit, de colère contre le comte.  
C'est ma faute... je l'expierei !

— Aurélie... Ecoute-moi... Si Fortuné  
te rend ta promesse ?

— Il m'aime trop... hélas !.. il m'aime  
trop !

— Mais, enfin, s'il te la rend ?

— Mais il ne me la rendra pas !

— Attends-moi ici...

— Maman... où vas-tu... que veux-tu  
faire...

— Dire à Fortuné la vérité...

— Comment ?

— Oui, lui dire : « Ta cousine aimait  
quelqu'un qu'elle ne croyait pas pouvoir

« épouser, alors elle t'a donné sa parole, maintenant, cette personne demande ta cousine en mariage... »

— Ma mère...

— Laisse-moi donc achever : « Fortuné, lui dirai-je, Aurélie, si tu l'exiges, tiendra sa parole, mais, si tu lui rends sa promesse, tu feras le bonheur de ma fille... et elle t'aimera comme le meilleur des frères... »

— Mon Dieu!.. Mon Dieu!.. pauvre Fortuné!..

— Je vais le trouver...

— Non, non, je tiendrai ma promesse... j'aurai du courage... et pourtant...

— Attends-moi... je reviens... — dit madame Jouffroy voyant faiblir la résolution de sa fille; et sortant précipitamment, elle laissa seule Aurélie qui la rappelait en vain, mais qui la laissa s'éloigner.

### XXXIII

Lorsque la mère d'Aurélié, après un court entretien avec Fortuné Sauval, entra dans le grand salon où l'attendaient son mari, le cousin Roussel et le marquis de Villetaneuse, celui-ci pour se donner une contenance, regardait par la croisée, tournant le dos à Joseph et à son ami qui s'entretenaient à voix basse, près de la cheminée...

— Monsieur le marquis, — se hâta de dire madame Jouffroy en allant droit au vieillard, — je viens de faire part à ma fille de vos offres... elle les accepte avec bonheur...

Et ce disant, l'orgueilleuse jeta un regard écrasant sur son mari et sur le cousin Roussel. Ce regard signifiait : maintenant tout est dit.

En effet, M. Jouffroy regarda Joseph d'un air atterré, tandis que le marquis, sentant la nécessité de brusquer les choses, répondit d'un ton pénétré :

— Ah ! madame, je ne saurais vous exprimer ma joie... pardonnez mon impatience.. mais mon pauvre Henri ne vit pas, il m'attend avec une anxiété dévorante. Souffrez que j'aie pitié de lui... j'ai hâte d'abréger sa torture et de la changer en

bonheur céleste, en lui apprenant vos bonnes intentions pour lui.

— Oh ! en ce cas-là... partez, monsieur le marquis, partez vite... et dites surtout à monsieur le comte que son amour est partagé.

— Quoi ! madame ?

— Ma fille raffole de lui, elle vient de me l'avouer, Oui, cette nuit, elle n'a rêvé que de monsieur le comte !

— Je ne m'étais pas trompé, — dit tout bas le cousin Roussel, — plus d'espoir ! la malheureuse enfant est perdue !

— Ah ! madame, que m'apprenez-vous ? mes vœux sont comblés, dépassés ! — s'était écrié le vieillard, — s'il en est ainsi... vous me permettrez donc d'amener ce soir Henri, afin qu'il vous exprime sa profonde reconnaissance, et que vous le

présentiez formellement à mademoiselle Aurélie comme son fiancé ?

— Certainement, monsieur le marquis, et de grand cœur... nous vous attendons à huit heures.

— Je vous dois, madame, le plus beau jour de ma vie, car j'aime mon neveu comme un père aime son enfant. — Et, tendant la main à M. Jouffroy abasourdi, ne sachant encore s'il veillait ou s'il rêvait : — A bientôt, mon cher monsieur... Ce soir je vous amènerai votre fils car ; si je gagne, à cette union, une fille adorable et charmante, vous gagnerez un fils aussi respectueux que dévoué. Ainsi, ce soir, à huit heures, je vous amène Henri, ma chère madame.

— Oui, monsieur le marquis, nous aurons l'honneur de vous attendre ; — et elle ajouta tout bas : — j'écrirai aux Ri-

chardet de venir à neuf heures.. ils crèveront de jalousie.

Le marquis de Villetaneuse quitta le salon, où il laissa les divers personnages de la famille.





### XXXIV

Joseph, aussitôt après le départ de M. de Villetaneuse, dit gravement :

— Ma cousine, vous aimez, à votre manière, votre fille, mais vous la perdrez... L'orgueil maternel vous aveugle, rappelez-vous bien ceci : ce mariage, s'il a lieu, fera le malheur d'Aurélie et le vôtre...

— Monsieur Roussel ! — s'écria impé-

tureusement madame Jouffroy, — j'en ai assez enduré depuis une heure ! je ne souffrirai pas plus longtemps qu'un intrus vienne faire la loi ici. Je vous défends de remettre les pieds à la maison.

— Sophie, ah ! Sophie, parler ainsi... à notre plus vieil ami.

— Oui, au plus vieil ami de nos dîners, qu'il vient gueuser deux fois par semaine, sans compter les jours où, sans façon, il s'invite à déjeuner, comme il a fait ce matin. Dieu merci ! l'on n'en manque jamais de ces amis-là ; et pour un de perdu, dix de retrouvés !

— Mais c'est absurde et odieux ce que vous dites là, ma femme ! — s'écria M. Jouffroy avec une douloureuse indignation, et, se tournant vers son cousin : — Mon cher Joseph, la colère l'emporte, elle ne réfléchit pas à ses paroles.

— J'y ai si parfaitement réfléchi, que je répète à monsieur Roussel qu'il est un pique-assiette, et que j'ai assez... que j'ai trop de ses visites... je n'en veux plus!

— Tenez, ma femme! si vous parliez ainsi de sang-froid, vous seriez une méchante créature! Mais, Dieu merci! vous ne savez plus ce que vous dites dès que vous êtes en colère.

— Vous verrez si je ne fais pas une avan-  
nie à M. Roussel, dans le cas où il oserait  
revenir à la maison!

— Rassurez-vous, madame, — reprit di-  
gnement Joseph; — je vous épargnerai ce  
mauvais procédé, je ne remettrai pas les  
pieds ici.

— Joseph, mais tu es fou! Tu ne peux  
pas prendre au sérieux les paroles de ma  
femme.

— Non, mon vieil ami, mais ce que je

prends au sérieux, ce sont les malheurs que je prévois ; je ne saurais, non plus que toi, les empêcher... le cœur me saignerait toutes les fois que je viendrais chez toi, mes conseils seraient aussi vains qu'ils l'ont été aujourd'hui, ta femme sera donc satisfaite... Elle ne me verra plus.

— J'y compte, monsieur Roussel.

— Mon Dieu, — murmura M. Jouffroy les yeux pleins de larmes, — un ami de vingt ans!

— Si tu as jamais besoin de moi, tu me retrouveras toujours tel que par le passé.

— Joseph ! — s'écria M. Jouffroy en serrant entre les siennes la main que son ami lui tendait et attachant sur lui ses yeux baignés de larmes ; — tu ne romps pas avec moi pour toujours ! non ! c'est impossible ! l'on ne renonce pas ainsi à une affection

qui date de l'enfance. Quelques paroles échappées à une femme irritée ne peuvent te blesser à ce point.

— Encore une fois, tu me connais assez pour croire que de vains mots ne sauraient m'atteindre. Pendant vingt ans, j'ai vu régner le bonheur, l'union, la paix dans ta famille, tout cela va changer ; il me serait trop pénible d'être témoin des choses que je prévois... Ce fatal mariage aura lieu, quoique tu dises, quoique tu fasses... Ce matin, j'avais deviné le secret penchant d'Aurélie pour le neveu du marquis, j'ai tenté de conjurer le péril que je redoutais ; un moment j'ai cru réussir... mes efforts ont été déjoués par l'arrivée de M. de Villetaneuse ; maintenant, je n'ai que faire ici. Adieu... — reprit le cousin Roussel d'une voix étouffée par l'attendrissement, — adieu...

Et il quitta le salon précipitamment.

— Joseph... Joseph! — s'était écrié M. Jouffroy, en faisant quelques pas à la suite du cousin Roussel, puis, tombant dans un fauteuil, il murmura en cachant sa figure entre ses mains : — Un ami de vingt ans ! mon Dieu ! un ami de vingt ans !

— Bon voyage ! — dit madame Jouffroy triomphante, — bon voyage ! cousin Roussel,

— Oui, vous avez fait là un beau coup, allez ! vantez-vous-en ! — reprit amèrement le digne homme en s'adressant à sa femme. — C'est parce qu'il parlait en homme ferme, sensé, dans notre intérêt à tous... que vous l'avez chassé d'ici. Ah ! maudit soit ce mariage, il commence par me broniller avec mon meilleur ami !

— Ainsi... moi et votre fille, nous ne sommes rien pour vous ? nous ne pouvons

remplacer dans votre affection, ce cher et si regrettable M. Roussel. Tenez, vous me faites pitié!

— Et vous aussi vous me faites pitié, car vous êtes folle... Ah! Joseph avait raison, vous ferez, voyez-vous, le malheur de votre fille et le nôtre, avec votre sotte vanité! Comment! elle a promis à son cousin de l'épouser; ce mariage était convenable de tous points... et maintenant... tout est changé!

— Ta, ta, ta, vous parlez sans savoir seulement ce dont vous parlez... J'ai été trouver Fortuné, je lui ai dit qu'avant de s'engager avec lui, Aurélie avait une inclination...

— Quelle inclination?...

— Aurélie s'est éprise du comte comme il s'est épris d'elle; oui, tout à l'heure elle

me l'a avoué... Cette nuit elle a rêvé de lui, elle l'adore !

— Allons ! bon ! voilà autre chose maintenant.

— Quoi ! vous ne m'avez pas entendu dire à M. le marquis qu'Aurélie aimait M. le comte !

— Au diable vos marquis et vos comtes ! Tenez , si ça continue, vous me ferez perdre la tête... Je me sens des battements dans les tempes et le front me brûle...

— C'est qu'aussi vous vous ahurissez d'un rien. Toujours est-il que j'ai dit à Fortuné : « ta cousine n'a que sa parole ,  
« elle la tiendra si tu l'exiges ; mais tu la  
« rendras bien heureuse si tu renonces à  
« elle. — Ma tante , m'a-t-il répondu , —  
« jamais je n'épouserai Aurélie contre son



« gré... Adieu, — et il est parti... il n'en a  
« été que cela... »

— Il n'en a été que cela ! parce qu'il  
n'a pas osé se désespérer devant vous.  
Pauvre garçon, je suis sûr qu'à cette  
heure, il pleure toutes les larmes de son  
cœur...

— Bon, bon, les chagrins d'amour ne  
durent guère... Je suis donc retournée au-  
près d'Aurélie lui dire : « Ton cousin te  
« rend ta promesse, veux-tu te marier  
« avec le comte. » La chère enfant m'a  
sauté au cou pour toute réponse.

— Et puis après ?

— Comment et puis après ?.. Hé bien,  
notre fille sera comtesse.

— Avec huit cent mille francs de dot,  
n'est-ce pas ?

— Pourquoi non ?

— Ah ça, est-ce que vous vous mo-

quez du monde , à la fin des fins ? Est-ce que je peux donner à Aurélie une dot de huit cent mille francs , moi ! Est-ce qu'il ne faut pas aussi que j'établisse sa sœur ? — Et se levant brusquement , M. Jouffroy se mit à marcher avec agitation dans le salon. — Huit cent mille francs ! Plus des quatre cinquièmes de notre fortune ! Est-ce que nous n'avons pas un autre enfant ? Est-ce que nous devons donner tout à l'une et rien à l'autre ? Miséricorde ! je ne suis pas un mauvais père , heureusement , non , non ! Et parce que cette pauvre Marianne est infirme , je ne la sacrifierai pas à votre sottise vanité de voir Aurélie comtesse ou marquise. Entendez-vous bien cela , ma femme ! Ah ! mais ne me croyez pas plus faible et plus bonasse que je le suis , car vous vous tromperiez fort , je vous en avertis ?

— Qu'est-ce que cela signifie? ma volonté ne compte donc pour rien ici!

— Non! — s'écria M. Jouffroy élevant la voix au-dessus de celle de sa femme, — non, votre volonté ne comptera pour rien si vous voulez me forcer à commettre une injustice... une indignité!.. absurde et folle créature!

— Vous êtes un manant!

— Et vous... une mauvaise mère!

Soudain, au milieu des éclats de voix des deux époux irrités, la porte du salon s'ouvrit brusquement Aurélie; inquiète, s'arreta au seuil de l'appartement. A la vue de leur fille, le père et la mère gardèrent le silence.



## XXXV

Aurélié, après être restée un instant au seuil de la porte, s'avança timidement, et dit en s'adressant aux deux époux :

— Excusez-moi d'être entrée indiscrètement peut-être, mais, en passant devant la porte du salon, j'ai entendu des éclats de voix, et je...

— Sais-tu ce qui arrive?... Ton père ne veut pas que tu te maries avec M. de Villetaneuse...

A ces mots de sa mère qui ruinaient si brusquement ses plus chères espérances,

Aurélie éprouva un tel saisissement qu'elle pâlit, chancela et fut obligée de s'appuyer au dossier d'un canapé. Madame Jouffroy alarmée, la voyant presque défaillante courut à elle, la prit dans ses bras, et, l'asseyant sur ses genoux, comme on y asseoit un enfant, elle l'étreignit passionnément et mêla ses larmes aux siennes.

Cette femme, dominatrice jusqu'à la dureté, vaniteuse jusqu'à la complète aberration du sens commun, sentait en ce moment son cœur déchiré par la douleur de sa fille, et elle lui dit d'une voix entrecoupée :

— Ma chérie, ne pleure pas ainsi... je t'en supplie... calme-toi, mon Dieu ! c'est la première fois que je te vois éprouver un vrai chagrin... Ah ! je ne connaissais pas le mal qu'on endure en voyant souffrir son enfant !

— Oh ! maman, — reprit Aurélie, en sanglottant et serrant convulsivement sa mère contre son sein. — Tu es bonne, toi... tu es bonne.

Et toutes deux restèrent ainsi enlacées.

A ces mots d'Aurélie, *tu es bonne, toi, maman.* — M. Jouffroy éprouva une peine cruelle, il était donc méchant, lui ? Atterré, muet, désespéré, l'excellent homme regardait sa femme et sa fille qu'il adorait, abîmées dans leur chagrin et le laissant à l'écart ; hélas, lui aussi voyait pour la première fois, en proie à une véritable douleur, sa fille toujours jusqu'alors souriante, idolâtrée... Lui aussi, il ressentait pour la première fois ce mal qu'on endure en voyant souffrir son enfant ; pour la première fois enfin, il voyait sa femme plongée dans une affliction profonde. Leur vie avait été jusqu'alors si paisible, si heu-

reuse. Incapable de résister plus longtemps à ses fermes et sages résolutions, s'étourdissant sur la question de la dot, et cédant à la faiblesse habituelle de son caractère, il se rapprocha de sa femme et de sa fille, s'agenouilla, devant elles, et leur dit d'une voix suppliante en tâchant de saisir leurs mains afin de les baiser.

— Aurélie... Sophie... ne me repoussez pas... pardonnez-moi, si je vous ai affligées, c'est involontairement.

— Laissez-nous ! laissez-nous, — reprit madame Jouffroy, non plus avec un accent impérieux et irrité, mais avec un accent navrant ; la douleur abattait cette femme altière ; la sincérité de son affliction porta un dernier coup à son mari. qui s'écria :

— Aurélie, ma fille chérie ! puisque tu aimes le comte, et qu'il t'aime, tu l'épouseras, je te le promets, nous arrangerons



les choses comme nous pourrons, mais, par pitié, ta mère et toi, ne me repoussez pas ! ne me désespérez pas !

A ces mots, toutes deux tournèrent peu à peu vers lui, leurs visages baignés de larmes, il lut sur leurs traits ce qu'il appelait *son pardon*, et les enlaçant alors toutes dans ses bras.

— Vous ne m'en voulez plus ? vous me pardonnez ?... je ne suis plus un méchant homme ?

— Toi, méchant ! mon Dieu ! peux-tu croire que j'aie pensé cela ! — reprit Aurélie en essuyant ses pleurs, — tu es ce que tu as toujours été, le meilleur des pères !

— Et d'une ! — reprit le faible et excellent homme, ne se possédant pas de joie et baisant la main d'Aurélie. — Et l'autre ? la maman, est-ce qu'elle ne sera pas aussi indulgente que sa fille ? — et il cherchait

aussi à prendre la main de sa femme, que celle-ci lui abandonna enfin en murmurant :

— Vilain Jouffroy, va ! vois-tu, nous sommes trop bonnes !

— Ne dis pas cela, ne dis pas cela, — reprit-il en serrant dans ses mains celles de sa femme et de sa fille. — Enfin, la paix est faite ; plus de chagrins ! plus de larmes !

— Non, non, mon ami, puisque tu es raisonnable, nous serons heureux comme par le passé.

— Oh ! merci, merci à vous deux, si vous saviez combien j'ai souffert ! quel martyr durant ces quelques instants, où je vous voyais là, pleurer en me repoussant... Je l'avoue, pauvre Mimi, j'ai été trop vif envers toi, j'ai eu tort, mais que veux-tu.... cette dot m'avait...

— Ne parle plus de cela ; j'arrangerai la chose, ne te tourmente pas.

— De quoi s'agit-il, maman ? quelle dot ?

— Il s'agit d'affaires, mon enfant ; tu n'y entends rien : cela me regarde. — Et, s'adressant à son mari : — Je te le répète, j'arrangerai la chose à ta satisfaction... me comprends-tu ? à ta complète satisfaction... Est-ce clair ?

— Mais, comment ?...

— Laisse-moi faire !

— Ah ! si cela se pouvait...

— Cela se peut ;... cela sera... Sois tranquille, tu n'auras rien, absolument rien à te reprocher !

— Bien sûr ?

— Je te le promets !

— Après cela, Mimi, je sais que quand tu as quelque chose dans la tête, ça y est bien, — reprit M. Jouffroy, enchanté de

voir sa femme se charger de résoudre la question de la dot, de façon à ce qu'il n'eût à se reprocher aucune injustice, quoiqu'il ne devinât pas par quel moyen l'on pouvait arriver à ce résultat ; mais, grâce à sa confiance aveugle dans sa femme, il se sentait délivré d'un grand poids.

— Ah ça ! maintenant, — reprit madame Jouffroy, — il ne faut pas oublier que M. le marquis nous présente ce soir son neveu...

— Ce soir ! — dit Aurélie, rougissant et tressaillant de surprise et de bonheur. — Il viendra ce soir ?

— Fille... tu l'aimes donc bien ?

— Ah ! mon père !... je n'osais l'avouer. Mais, depuis hier... je ne pensais qu'à lui ! Et si, tantôt, j'ai promis à ce pauvre Fortuné de...

— Ton père sait tout. C'est fini... Il sait

aussi que ton cousin t'a rendu ta parole, et qu'il a très facilement pris son parti là-dessus.

— Tu me l'as dit, maman... et cette pensée adoucit mes remords.

— Tu ne dois pas en avoir ; ne pensons plus à cela, c'est fini ; et maintenant, dépêchons-nous, il est tard ; il faut, mon enfant, songer à ta toilette. Toi, Jouffroy, tu vas ôter les housses des meubles du salon, la gaze du lustre et des candélabres, et veiller à ce que l'on mette des bougies neuves partout.

— Oui, Mimi ; et l'on allumera le feu d'avance, pour que ça ne fume pas comme ce matin.

— Il faudra aussi dire à Pierre de mettre sa redingote neuve pour ouvrir la porte ; nous dînerons de bonne heure, afin

que la salle à manger soit rangée quand ces messieurs entrèrent.

— Mon Dieu ! maman, il sera trop tard pour avoir le coiffeur. Voilà qu'il est déjà quatre heures...

— Marianne et moi, nous te coifferons, sois tranquille ; il ne s'agit pas d'une coiffure de bal... Avec tes beaux cheveux ondes en bandeaux et une tresse, tu seras toujours charmante... Ah ! mon ami, j'oubliais ! je vais tout de suite écrire aux Richardet, pour leur demander de venir ici sur les neuf heures, passer la soirée sans façon avec nous. Cette glorieuse madame Richardet qui faisait sonner si haut l'avantage de recevoir dans sa société un comte et un marquis, les trouvera ce soir chez nous. Et quand elle saura pourquoi ils y sont, elle sera capable d'en crever de jalousie. Tant mieux ! Allons, Aurélie va

vite tout préparer pour ta toilette, et dis à Marianne de venir me parler dans ma chambre.

— Oui, maman.

— Et toi, mon ami, fais vite enlever les housses du salon.

— Afin que ce soit plus tôt fait, — dit M. Jouffroy en ôtant sa redingote, — je vais me charger de ce soin, et j'aiderai Pierre à tout ranger ici. — Puis, le digne homme ajouta tout bas : — Je vais me mettre en quatre pour contenter Mimi, et j'obtiendrai que mon pauvre ami Roussel revienne à la maison comme par le passé.

— Ah ! — fit madame Jouffroy, — et les rafraîchissements... Il faudra des gâteaux, un fromage glacé ; cours chez le glacier et chez Félix ; Pierre arrangera le salon.

— Très bien, Mimi, — répondit M. Jouffroy en reprenant et vêtissant à la hâte sa

redingote, qu'il venait de quitter afin d'être plus à l'aise. — Je cours chez le glacier.

Quelques instants après, madame Jouffroy, qui finissait d'écrire sa lettre d'invitation aux Richardet, vit entrer Marianne dans sa chambre à coucher.



Marianne, après avoir entendu sa sœur promettre sa main à Fortuné Sauval, venait d'apprendre que ce mariage était rompu, aussi, se rappelant les paroles de la tante Prudence, se disait-elle avec l'égoïsme inséparable de l'amour :

— Le refus d'Aurélië plongera Fortuné dans une douleur profonde, il sentira le besoin de consolations, d'affection, peut-être me sera-t-il donné d'adoucir un

peu sa peine, à force de témoignages d'intérêt et d'attachement.

— Ma chère Marianne, — lui dit affectueusement sa mère en lui faisant signe de s'asseoir à côté d'elle, — nous avons à causer très-sérieusement ensemble.

— Maman... Je t'écoute.

— Tu sais que ta sœur a retiré la promesse qu'elle avait faite à Fortuné ?

— Oui, maman...

— Il se présente pour Aurélie un parti superbe, inespéré ; M. le comte de Villeteuse, neveu de M. le marquis de Villeteuse, la demande en mariage... le roi signera au contrat, enfin c'est magnifique.

— Elle vient de me raconter cela, si tu savais, maman, combien elle est heureuse cette chère Aurélie !

— Je le sais, je sais aussi que tu es une

excellente fille et que tu adores ta sœur.

— C'est tout simple.

— Certainement, et rien ne te coûterait, j'en suis sûre, pour assurer son bonheur ?

— Oh ! non, rien.

— Hé bien ! mon enfant, tu peux beaucoup pour le bonheur de ta sœur...

— Moi, maman ?

— Oui.

— Je ne te comprends pas.

— Je m'expliquerai plus clairement tout à l'heure. Mais, dis-moi, je me suis, ainsi que ton père, aperçue depuis longtemps du peu de goût que tu as pour le monde et de ton penchant à la retraite; car enfin, quelle est ta vie ici ? Tu ne sors presque jamais avec nous, cela te convient, rien de plus naturel; tu n'aimes pas la toilette, et pourvu que tu aies une robe chaude en hiver, légère en été; peu t'importe sa cou-

leur et qu'elle soit taillée comme un sac ,  
puisque tu es la modestie et la simplicité  
en personne ; tu restes toute la sainte jour-  
née occupée à broder ou à coudre dans ta  
chambre ou dans celle de ta tante Pru-  
dence, ce qui n'est guère récréatif ; mais  
encore une fois cela te plaît, rien de mieux,  
aussi, voyons, ma petite Marianne, sois  
franche ? Avoue que plus d'une fois tu as  
pensé à te retirer dans un couvent ?

— Moi, maman, — répondit Marianne  
avec stupeur, — moi...

— Ne t'en défends pas ?

— Je vous assure que...

— Hé, mon Dieu, je te devine ! Tu crains  
qu'une pareille résolution nous fasse dou-  
ter de ta tendresse pour nous... Non, non,  
mon enfant rassure-toi ; d'abord, je te l'ai  
dit, pour rien au monde je ne voudrais  
contrarier tes goûts ; et puis si tu entrais au

couvent... cela serait au mieux pour ta sœur; voilà pourquoi je te disais tout à l'heure: que tu pouvais beaucoup pour son bonheur. Écoute-moi bien, tu vas comprendre cela tout de suite...

— Oui, maman, — reprit Marianne abaissée. — Je t'écoute...

— Mais d'abord il faut me promettre une chose?

— Laquelle maman?

— De ne pas dire un mot à ta sœur de notre entretien; c'est une preuve de grande confiance que je te donne... me promets-tu d'être discrète?

— Oui maman.

— Je compte sur ta parole. Tu sauras donc que M. le comte de Villetaneuse apporte en mariage à Aurélie huit cent mille francs. Tu le vois, c'est superbe... il suit de là qu'il est en droit d'attendre

d'Aurélié une pareille dot ; parce que ta sœur une fois comtesse et plus tard ambassadrice... figure-toi qu'elle sera un jour ambassadrice ; enfin, lancée dans le plus grand monde, ta sœur doit, comme nous le disait M. le marquis, tenir honorablement son rang, avoir une voiture, des diamants, de ravissantes toilettes, un hôtel pour recevoir la belle société de son mari. Or, tout cela coûte beaucoup d'argent... Beaucoup..., tu comprends bien, n'est-ce pas, mon enfant ?

— Certainement...

— Hé bien ! pour que nous puissions donner à Aurélié huit cent mille francs de dot, il faut que toi comme nous, chacun y mette du sien ; c'est pour ta sœur un si magnifique mariage, que pour l'assurer, aucun sacrifice ne doit nous coûter à tous ; ainsi, moi et ton père, nous réduirons

énormément notre dépense ; il est probable que nous nous mettrons en pension chez notre gendre et nous nous contenterons d'un petit appartement dans son hôtel, afin de n'être pas séparés de ta sœur... Ah dam ! — ajouta naïvement, sincèrement madame Jouffroy, — quand on aime ses enfants, il faut savoir se sacrifier, tu le vois, nous te prêchons d'exemple, il ne s'agit pas même pour toi d'un sacrifice... puisque, par goût, tu préfères la vie de couvent. La pension que nous aurions à payer pour toi dans l'un de ces établissements sera peu de chose... de sorte que, n'ayant plus qu'Aurélie à doter, nous pouvons lui donner ces huit cent mille francs... c'est enfin comme si nous n'avions qu'une fille.

— Oui, ma mère, — répondit Marianne pouvant à peine contenir ses larmes, — en

effet, vous agissez... comme si vous n'aviez qu'une fille...

— Absolument, car tu sens bien que s'il avait été dans tes goûts de te marier, nous ne pouvions, sans une injustice criante, te donner une dot moindre que celle de ta sœur; or, comme il nous est impossible de donner huit cent mille francs à Aurelie et autant à toi, le mariage dont il s'agit n'avait pas lieu, et ta pauvre sœur eût été capable de mourir de chagrin. Heureusement ton entrée au couvent arrange tout... Je vais aller dire à ton père que c'est une affaire convenue entre nous... Embrasse-moi... tu es une excellente fille...

— Maman... excusez-moi... mais...

— Mais...

— Vous vous êtes méprise... vous vous méprenez sur mes intentions...

— Comment cela ?



— Je n'ai pas, je n'ai jamais eu la pensée d'entrer au couvent... Dotez ma sœur aussi richement que vous le voudrez, je ne suis jalouse que de votre affection. Je vous demande seulement la permission de vivre auprès de vous, comme par le passé, sans me montrer plus que par le passé... moins encore, peut-être... car je sens combien je serais déplacée dans la brillante société qui va désormais être la vôtre.

— Voilà du nouveau, par exemple ! Comment vous ne voulez plus entrer au couvent ?

— Mais, maman, encore une fois, jamais je n'ai eu cette pensée...

— Que vous l'ayez eue ou non, qu'est-ce que cela prouve ? Vous êtes décidée à vivre en récluse, pourquoi ne pas aller au couvent ? c'est donc de l'entêtement ? un entêtement absurde, ou plutôt c'est de

l'envie contre votre sœur... Vous voulez, méchamment, faire manquer son mariage.

— Ah ! un pareil reproche, — dit Marianne en fondant en larmes, — c'est trop... c'est trop... je ne le mérite pas...

— Vous le méritez...

— Mon Dieu ! je vous le répète, dotez ma sœur aussi richement que vous le voudrez... mais...

— Vous ne savez pas ce que vous dites ! Est-ce que si vous ne vous faites pas religieuse, nous pouvons donner huit cent mille francs à votre sœur et à vous presque rien ! Tout le monde crierait à l'injustice ; tandis que si vous entrez au couvent, la chose est simple comme bonjour.

Mais, changeant de ton et espérant obtenir par la douceur, par la persuasion, ce qu'elle craignait de ne plus obtenir par

une autorité impérieuse, madame Jouffroy ajouta en câlinant sa fille :

— Hé bien ! j'ai eu tort. Non, tu n'es pas jalouse de ta sœur ; non, tu ne voulais pas faire manquer son mariage... Je connais ton bon cœur. Mais, voyons, ma petite Marianne, raisonnons un peu : tu l'avoues toi-même, tu es décidée à vivre encore plus retirée que par le passé... Alors, qu'est-ce que cela peut donc te faire d'entrer au couvent ?

Marianne n'osait et ne pouvait dire qu'en allant au couvent, elle perdait tout espoir de revoir Fortuné. Puis, malgré la préférence dont elle se voyait, surtout en ce moment, victime, elle aimait son père, sa mère, sa sœur, non moins tendrement que la tante Prudence, surtout depuis l'échange de ses confidences avec la vieille fille. Aussi, Marianne put répondre avec

sincérité, tout en conservant le secret de son cœur.

— Si j'entre au couvent, je serai pour toujours séparée de vous, de mon père, de ma tante, de ma sœur,... et cela me serait trop pénible.

— Ce sont là des enfantillages.

— Ah ! ma mère ! ma mère !...

— Nous irons te voir souvent ;... tu viendras à la maison...

— Mon Dieu ! est-ce que c'est la même chose ? Je ne vous verrai ainsi que de loin en loin, au lieu de vous voir chaque jour, comme à présent...

— Tu exagères tout.

— Bonne et chère mère ! je ne désire au monde qu'une chose : rester près de vous ; je vous le répète, dotez ma sœur aussi richement que vous le voudrez, loin de m'en plaindre, je m'en réjouirai, puisque le

bonheur d'Aurélié est à ce prix... Mais, quitter la maison me serait impossible.

— C'est ce que nous verrons, mademoiselle ! — s'écria madame Jouffroy, exaspérée de la résistance de Marianne. — Vous n'êtes qu'une envieuse, et j'en suis maintenant certaine. Vous voulez, par méchanceté, empêcher le mariage de votre sœur. Vous ne valez pas mieux que votre tante Prudence, et, parce que vous êtes comme elle laide et sans cœur, vous êtes rongée de jalousie ;... mais je saurai vous mater ! entendez-vous... Et que vous le veuillez ou non, vous irez au couvent. Je vais prévenir votre père que vous consentez à cela de bon gré. Nous verrons si vous avez l'audace de me démentir.

— Ah ! ma mère ! je m'en aperçois aujourd'hui, vous ne m'avez jamais aimée, — répondit Marianne en fondant en lar-

mes, — ma sœur est tout pour vous, et moi... rien.

— Vous êtes une insolente !... Retirez-vous, et si vous allez pleurnicher auprès de votre sœur, au sujet de tout ceci, vous aurez affaire à moi.

— Rassurez-vous, ma mère, — répondit Marianne avec un accent navrant, — je connais le cœur d'Aurélie ; elle m'aime tendrement, elle ! oh ! oui ;... et plutôt que de me voir malheureuse, elle renoncerait à ce mariage, qui lui est pourtant bien cher... Mais, je l'ai promis, elle ne saura rien de ce que vous venez de m'apprendre. Je ne veux pas diminuer son affection pour vous... Grâce à Dieu, ma sœur ignore, ignorera toujours ce que vous exigez de moi en son nom.

Et Marianne, désolée, quitta la chambre de sa mère.

## XXXVI

Pendant que les scènes précédentes se passaient dans l'intérieur de la famille Jouffroy, Fortuné Sauval, le désespoir dans l'âme, retournait chez lui, où l'avaient devancé, depuis une demi-heure environ, le père Laurencin et Michel, l'apprenti.

L'on sait quelle fut la surprise, la douleur, l'indignation du vieillard, lorsqu'il eut reconnu la mère de son petit-fils dans

madame de Morlac, courtisane de renom. Agité par mille pensées, par mille appréhensions, songeant, à en juger du moins d'après la violence des émotions de cette femme, suivies d'un évanouissement, qu'elle avait aussi reconnu son fils, et voudrait peut-être, un jour, user de ses droits maternels, afin de garder Michel près d'elle, le père Laurencin était revenu en hâte à l'atelier avec l'apprenti, afin de réfléchir plus à loisir, et, au besoin, consulter Fortuné sur la conduite à tenir en cette circonstance.

Michel, de son côté, assez surpris de ce qui s'était passé en sa présence chez madame de Morlac, se rappelant l'évanouissement de celle-ci, l'empressement du père Laurencin à sortir de la maison, et à retourner à l'atelier, Michel, regrettant quelque peu sa promenade du dimanche,



remarquait avec inquiétude l'air soucieux de son grand-père, qui demeurait silencieux et accablé.

Ils venaient d'entrer tous deux dans l'atelier : la forge éteinte ne jetait plus çà et là ses clartés flamboyantes sur les noires murailles. L'on ne voyait dans la montre ou sur l'établi, aucune de ces orfèvreries étincelantes, en or ou en argent, dont l'éclat semblait égayer cette vaste salle froide, basse, sombre et enfumée, aussi rien de plus triste que l'aspect qu'elle présentait alors.

Le père Laurencin plaça dans la caisse de sûreté le prix du bracelet vendu à madame de Morlac, se jeta sur une chaise voisine de la porte, appuya ses coudes sur ses genoux et son front dans ses mains.

Michel, de plus en plus surpris et alar-

mé, s'approcha de son grand-père et lui dit timidement :

— Mon Dieu... qu'avez-vous donc ? c'est à peine si vous m'avez parlé pendant notre retour ici ? Est-ce que vous êtes fâché contre moi ?

— Fâché contre toi, cher enfant, — reprit le vieillard en relevant la tête et en embrassant son petit fils avec effusion, — non, non, c'est toi qui devrais être fâché contre moi... je te ramène ici au lieu de continuer notre promenade, et de faire notre petite partie du dimanche, après avoir rapporté l'argent dans la caisse ; mais, mon pauvre enfant, il faut absolument que j'attende monsieur Fortuné, j'ai à m'entretenir avec lui, je crains bien que pour aujourd'hui, tu sois obligé de renoncer au plaisir que tu te promettais.

— Hé bien ! grand-père, remettons

notre partie à la semaine prochaine, il n'y a pas, Dieu merci ! qu'un dimanche dans l'année, dès que vous n'êtes pas fâché contre moi... je n'ai rien à regretter — ajouta-t-il résolument. — Je passerai ma journée aussi bien ici que dehors... je vais m'amuser à copier ce bel ornement tracé au trait par maître Fortuné. Vous savez cet encadrement de feuillage au milieu duquel il y a des enfants et des oiseaux. — Puis, tendant son front au vieillard avec une grâce charmante, — embrassez-moi encore une fois, et ne vous inquiétez pas de moi, vous savez combien j'aime à dessiner...

Après avoir reçu une nouvelle caresse du père Laurencin, l'apprenti approcha une table, prit dans un carton le modèle de l'ornementation qu'il voulait reproduire, et se mit allègrement au travail,

pendant que le vieillard s'absorbait dans les pensées éveillées en lui par la rencontre imprévue de la mère de Michel.

— Grand-père, — dit l'apprenti au bout de quelques instants et continuant de dessiner, — j'y pense maintenant, est-ce que pendant que je vous attendais sous la porte cochère de la maison de cette dame, c'est vous qui m'avez envoyé chercher par sa bonne ?

— Non, mon enfant, — reprit le père Laurencin embarrassé de cette question, — c'est... ce monsieur... qui est monté chez elle...

— Et pourquoi donc m'a-t-il envoyé chercher ?

— Je n'en sais rien... il allait sans doute nous l'apprendre... quand cette... femme s'est trouvée mal.

Le vieil ouvrier prononça ces mots *cette*

*femm*, avec une si méprisante amertume, que l'apprenti frappé de l'accent de ces paroles, s'interrompit de dessiner, en disant avec surprise :

— On croirait que vous avez quelque chose à lui reprocher à cette pauvre dame ?

— Moi ? mais non... pas du tout.

— Ah ! tant mieux, — reprit Michel en continuant de dessiner. — Pauvre dame ! quand je suis entré, elle est devenue si pâle, si pâle, que j'en ai été effrayé ! Mon cœur s'est serré, c'est qu'aussi il y avait bien de quoi s'effrayer, elle serait tombée à la renverse sur le tapis, sans ce monsieur qui l'a soutenue dans ses bras... Elle a une figure bien jolie et bien douce cette dame, n'est-ce pas, grand-père ?

— Je ne l'ai pas très bien regardée, — répondit le vieillard, que cet entretien na-

vrait, et afin de le rompre, il reprit : — Mon pauvre Michel ! je te fais passer un triste dimanche ; mais, si M. Fortuné ne rentre pas trop tard, nous pourrions sortir après que j'aurai causé avec lui.

— Comme il vous plaira, quant à moi, j'ai tant de plaisir à copier cet ornement, que je ne quitterais pas ma table d'ici à ce soir, si vous le vouliez.

— En travaillant ainsi et grâce à tes dispositions, tu seras un jour un véritable artiste.

— Oh ! je n'ai pas tant d'ambition, devenir seulement aussi bon ouvrier que vous l'êtes, grand-père, et que l'était mon père, voilà tout ce que je demande. — Puis, l'apprenti soupira soudain, sa jolie figure s'attrista, et après un moment de silence, il reprit : — Ah ! tenez, savez-vous parfois

ce qui me donne envie de pleurer, comme je l'ai maintenant ?

— En effet, tu as les larmes aux yeux, d'où te vient ce chagrin ?

— Pardon ! grand-père, de vous attrister, mais, quand je pense à cela...

— Parle, mon enfant, ne crains pas de m'attrister, va...

— Hé bien ! quand je pense à mon père, il me semble que je parviens à me le figurer tel qu'il était, à le voir enfin, puisque vous m'avez dit qu'à part l'âge, il vous ressemblait beaucoup ; mais, ce qui m'afflige, c'est de ne pouvoir me représenter ma mère, puisque vous ne l'avez jamais vue, et qu'il vous est impossible de me donner aucune idée de ses traits.

— Je te l'ai dit, mon enfant, ton père s'est marié en pays étranger, ta mère est morte peu de temps après t'avoir mis au

monde, et ton père est revenu à Paris, t'amenant avec lui tout enfant.

— D'après ce qu'il vous racontait de ma mère, vous n'avez jamais pu vous figurer comment elle était?

— Non.

— Cependant il devait vous parler d'elle bien souvent... Hélas ! morte si jeune, il devait tant la regretter !

— Oui, sans doute, — reprit le vieil artisan, voyant avec peine la conversation ramenée sur le sujet dont il avait tâché de la détourner. — Mais, tiens, Michel, causons d'autre chose.

— Grand-père, — reprit tristement l'apprenti, — lorsque je vous parle de ma mère, est-ce que je vous fais de la peine ?.. Vous changez toujours d'entretien.

— C'est que cela me rappelle de cruels souvenirs, mon enfant !



— Je m'en suis déjà aperçu : sans cela je vous aurais fait beaucoup de questions sur ma mère, dont je ne sais presque rien. Mais, pardon, ma curiosité vous afflige.

— Non, non, elle est si naturelle ! et puis elle prouve ton bon cœur.

Michel, après quelques moments de silence, reprit en soupirant :

— Ah ! ceux qui ont leur père et leur mère sont bien heureux ! Sans doute vous me restez, bon grand-père, je n'ai pas le droit de me plaindre... Mais, hélas ! mes parents vous manquent autant qu'à moi. Oh, dites ? quel bonheur ça eût été pour nous de travailler ensemble dans l'atelier de maître Fortuné ? le grand-père, le père et le petit-fils, puis, notre journée finie, de retourner à la maison, et d'y trouver ma mère nous attendant tous trois ! Quelle joie chaque soir que ce re-

tour chez nous... Tenez, grand-père, j'ai beaucoup de cœur à l'ouvrage, je suis très-content lorsque maître Fortuné me dit qu'il est satisfait de mon application, mais, si j'avais eu encore ma mère, oh ! voyez-vous je ne sais pas tout ce que j'aurais fait pour qu'elle fût fière de moi ! mon Dieu ! combien je l'aurais aimée !

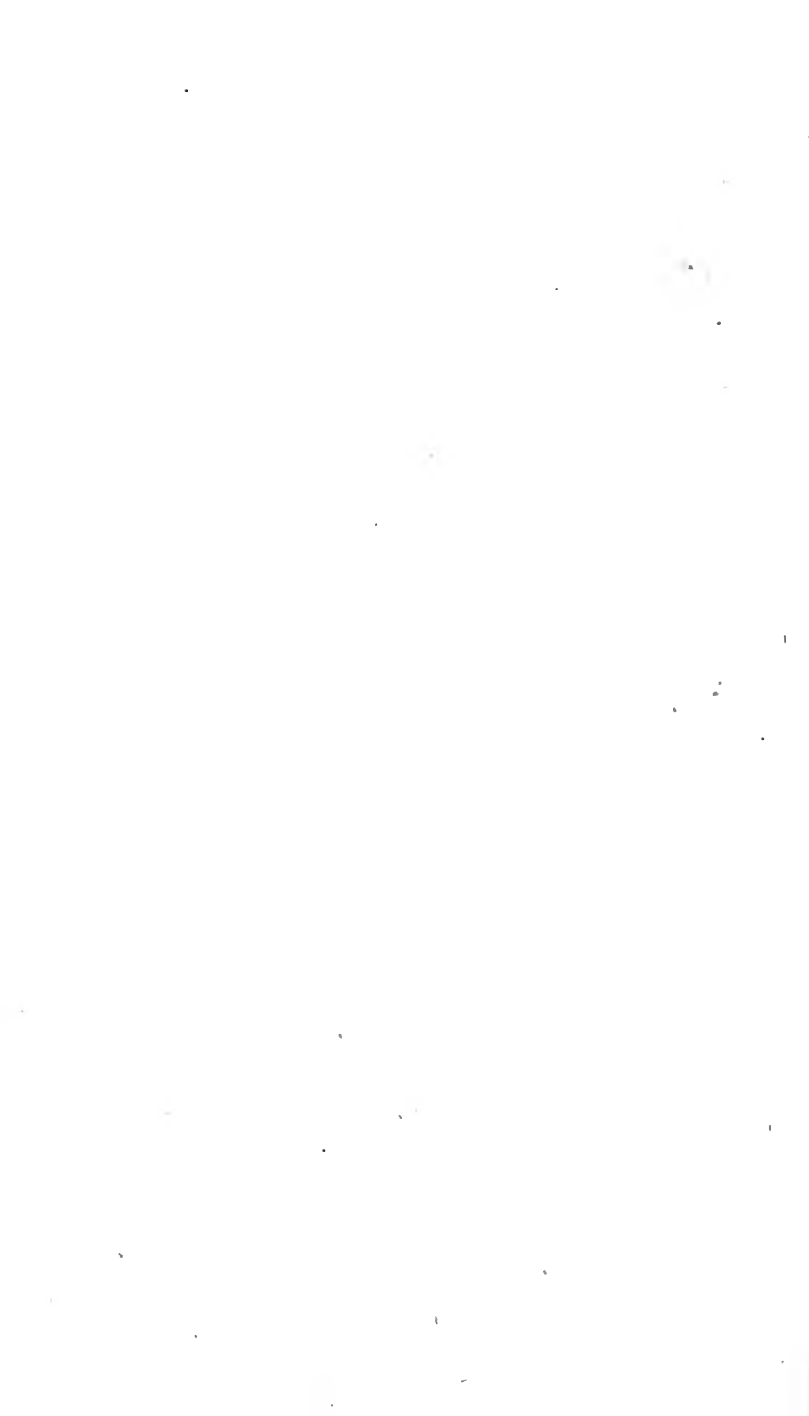
Un léger bruit, plaintif, semblable à un sanglot étouffé, se fit entendre derrière la porte de l'atelier, non loin de laquelle se trouvait le vieil artisan et l'apprenti. Leur attention eût été sans doute attirée par ce bruit si, au même instant, la porte n'avait été ouverte, puis refermée, par Fortuné Sauval qui rentra dans l'atelier disant à une personne invisible, restée au dehors :

— Madame, vous vous trompez, ce nom m'est inconnu !

— A qui parlez-vous donc, monsieur Fortuné? — dit le père Laurencin, en s'adressant au jeune orfèvre dont il ne remarqua pas tout d'abord la pâleur. — Est-ce qu'il y avait quelqu'un là?

Mais Fortuné, sans répondre au vieillard, se jeta sur un siège, cacha son visage entre ses mains, poussa un douloureux gémissement et murmura :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que je souffre !



## XXXVII

Le père Laurencin et son petit-fils, à la vue de leur patron pâle, défait, accablé, murmurant : « Mon Dieu que je souffre ! » coururent à lui ; l'apprenti s'écria dans son naïf effroi :

— Est-ce que vous êtes blessé, maître Fortuné ?

A ces mots, l'orfèvre releva son pâle visage, empreint d'une douleur si navrante, que le vieil artisan recula d'un pas en

joignant les mains, tandis que Fortuné regardant Michel, avec une sorte d'égarément, lui répondit :

— Tu me demandes... si je suis blessé..  
Oui... je suis blessé au cœur... Blessé à mort !

— Oh ciel ! — reprit l'appenti, dont les yeux se remplirent de larmes, et qui, de plus en plus frappé de l'altération des traits de son patron qu'il aimait tendrement, prit ses paroles dans leur sens physique. — Vous entendez, grand-père... maître Fortuné est blessé !!.

— Rassure-toi... pauvre enfant — dit l'orfèvre avec une poignante amertume, — ces blessures-là ne saignent pas au dehors ; elles saignent au-dedans... et sans cesse...

Et sa douleur faisant explosion, il s'écria, en pleurant. —

— Ah! mes amis... je suis bien malheureux... je vous le dis à vous... les seuls compagnons de mes travaux... Oh! je suis bien malheureux !

Il y avait quelque chose de si touchant, de si désespéré dans cette confiance faite par Fortuné, à cet enfant, à ce vieillard, humbles compagnons de sa vie, que le père Laurencin et son petit-fils fondirent en larmes.

— Hélas! — reprit le vieil artisan, rompant le premier le silence. — Que vous est-il donc arrivé ?

— Ma cousine consentait à notre mariage... J'avais sa foi, sa parole, elle a retiré sa promesse! — répondit Fortuné avec désespoir !

Et sanglotant, brisé par la douleur, il appuyait sa tête sur l'épaule de l'apprenti, qui se tenait debout à côté de son pa-

tron, assis sur une chaise ; puis, après être resté ainsi pendant quelques instants, le front penché sur l'épaule de Michel, interdit et rougissant de cette confidence, l'orfèvre se leva brusquement, et appuyant sur ses tempes ses deux points crispés, il s'écria :

— Malheur à moi, elle en épouse un autre... malheur à moi !

Et il marcha çà et là dans l'atelier d'un pas tantôt chancelant, tantôt précipité.

Le père Laurencin, pensant avec raison que, dans l'égarément et l'expansion de ses chagrins, Fortuné oubliait que l'âge de l'apprenti ne lui permettait ni d'entendre, ni de comprendre ces tristes confidences ; le père Laurencin dit tout bas à son petit-fils :

— Va m'attendre dans notre chambre, mon enfant...



— Oui, grand-père, — répondit Michel avec sa docilité habituelle. — Ah ! pauvre maître Fortuné... combien il paraît malheureux ! Grand-père, si vous avez besoin de moi, s'il y avait une commission à faire, vous m'appelleriez ?

— Oui, vas et attends moi...

L'apprenti sortit par l'une des portes latérales de l'atelier, dont l'une communiquait à la chambre de l'orfèvre, l'autre à celle occupée par Michel et son grand-père. Celui-ci, se rapprochant de Fortuné, qui debout, l'œil fixe, les bras croisés sur sa poitrine, paraissait plongé dans un abîme de noires pensées, lui dit :

— Monsieur Fortuné, vous devez bien souffrir... Hélas ! chacun a ses peines...

— Pour comble de malheur, — reprit l'orfèvre, regardant le vieillard, — savez-vous qui Aurélie épouse ?

— Je l'ignore.

— Monsieur de Villetaneuse !

— Que dites-vous ?

— Oui, elle épouse cet homme, et hier encore il est venu ici au bras d'une courtisane ! Ah ! j'oublie mes souffrances, en songeant à l'avenir d'un pareil mariage !

— Et cette courtisane, savez-vous qui elle est ? — s'écria le vieil artisan d'une voix douloureusement indignée. — Cette créature perdue... c'est la veuve de mon fils... c'est la mère de Michel !

— Que dites-vous ?

— Ah ! monsieur Fortuné, vous le voyez, chacun a ses peines... et la mienne est horrible.

— Cette courtisane, — répéta Fortuné avec stupeur, — est la mère de Michel !..

A ce moment, la porte extérieure de l'atelier s'ouvrit, et une femme vêtue

d'une robe et d'un mantelet noirs, entra lentement ; elle portait sur son chapeau un voile très-épais, qui cachait complètement sa figure. L'orfèvre se retourna vers la nouvelle venue et dit impatiemment au père Laurencin :

— Encore cette femme ! je l'ai tout à l'heure trouvée près de la porte, elle m'a demandé un nom que je ne connais pas ; si c'est une cliente, recevez-la ; je n'ai pas la tête à moi. Je ne veux voir personne.

Et Fortuné rentra précipitamment dans sa chambre.



## XXXVIII

Fortuné Sauval rentra chez lui, laissant dans l'atelier le père Laurencin et la femme vêtue de noir.

Elle releva brusquement son voile.

C'était Catherine de Morlac.

Le vieillard, en reconnaissant cette femme, courut à la porte de la chambre où se trouvait Michel, ferma la serrure à double tour et mit la clef dans sa poche.

Madame de Morlac, d'une pâleur mortelle, les joues sillonnées de larmes récentes, la figure bouleversée, remarqua le mouvement du vieil artisan et son empressement à fermer à clef la porte d'une chambre voisine de l'atelier. Elle remarqua aussi qu'il se dirigeait ensuite vers la fenêtre ; il s'en rapprochait à dessein, cet endroit étant assez éloigné de la chambre de Michel pour que celui-ci ne pût entendre un mot de l'entretien de son grand père et de Catherine.

Elle suivit le vieillard jusque auprès de la croisée, et dit d'une voix à la fois contenue et altérée :

— Monsieur, vous vous appelez Laurencin ?

— Oui.

— L'enfant, — et la voix de madame de Morlac trembla légèrement, — l'enfant

qui vous accompagnait chez moi, ce matin, est... votre petit-fils?

— Qui êtes-vous, madame, pour m'interroger? — reprit le vieillard, dominant à peine son indignation, — je n'ai pas à vous répondre!

— L'enfant, qui ce matin vous accompagnait chez moi est votre petit-fils...; sa mère existe.

— Quoi! cette misérable existe encore?

— Monsieur...

— Elle existe encore cette infâme qui a fait mourir mon fils de chagrin! ah! le ciel n'est pas juste.

— Monsieur, elle a pu avoir des torts, des torts graves; son extrême jeunesse, pourrait... sinon les justifier... du moins, peut-être... les excuser.

— De sorte qu'après avoir déshonoré

son mari et avoir abandonné son enfant , elle s'est repentie ? — reprit le vieillard en attachant un regard terrible sur madame de Morlac. — De sorte qu'elle s'est amendée ? Elle est devenue honnête femme

— Monsieur , je... je... ne sais.

— Je le sais , moi ! Catherine Vandaël ! après avoir été adultère a continué de vivre dans la débauche , dans l'ignominie , elle est à cette heure courtisane et prend le nom de : Madame de Morlac !

A ces paroles écrasantes , Catherine pâlit davantage ; elle fut obligée de s'appuyer au rebord de l'établi , afin de ne pas défaillir , puis , espérant imposer au vieillard , elle reprit d'une voix résolue ;

— Je viens chercher mon fils !

— Malheureuse !

— Ces injures...

— Votre fils...



— Je suis sa mère , je ferai valoir mes droits.

— Vos droits ? quelle audace !... Vous auriez le droit d'emmener votre fils dans votre maison où vous vous vendez pour de l'argent !

— Mon Dieu !... oh ! mon Dieu !

— Vos droits ? osez donc les faire valoir en justice ? Essayez donc de m'enlever votre fils, élevé par moi dans le travail et l'honnêteté. Exigez donc qu'il aille vivre chez vous pour y manger le pain de votre prostitution présente ou passée !

— Grâce, mon fils est là ! — murmura Catherine éperdue de honte, d'épouvante, en tombant aux genoux du vieillard ; et de nouveau, elle murmura d'une voix basse et entrecoupée :

— Grâce, grâce, mon fils peut nous entendre !

— Vous n'avez plus de fils, vous l'avez abandonné à sa naissance... Il est mort pour vous, vous êtes morte pour lui !

— Oh ! parlez plus bas, je vous en supplie à genoux, — reprit madame de Morlac en joignant les mains et les élevant vers le père Laurencin, — si vous saviez ce que, ce matin, j'ai ressenti à la vue de cet enfant ! lorsque, frappée de sa ressemblance avec moi, et me rappelant quelques-unes de vos paroles...

— Malheureuse ! ces paroles vous apprenaient la mort de mon fils ! vous êtes restée impassible, le regard sec !

— C'est vrai...

— Elle l'avoue, mon Dieu ! elle l'avoue...

— J'avoue le mal, afin que vous croyiez le bien.

— Le bien ! une bonne pensée dans vo-

tre âme ! croyez-vous me duper comme ceux que vous ruinez ? c'est trop d'effronterie, sortez !

— Monsieur, par pitié...

— Sortez ! — s'écria le vieillard, hors de lui, en élevant la voix, — sortez d'ici !

— Grand-père, qu'y a-t-il donc ? — demanda soudain Michel, à travers la porte, — vous parlez d'un ton fâché, est-ce que l'on vous menace ?

L'apprenti, essayant d'ouvrir la porte, s'aperçut qu'elle était fermée en dehors.

— Grand-père ! — ajouta-t-il, — je suis enfermé.

— Il n'a rien entendu ! il ne sait rien encore ! — dit Catherine, avec un élan de bonheur et d'espérance indicible. — Merci, mon Dieu, merci !

L'accent, l'invocation de cette femme, ses yeux noyés de pleurs, ses traits livides,

contractés par le désespoir, témoignaient en ce moment d'une douleur si profonde, de remords si sincères, que le père Laurencin en fut frappé, malgré l'horreur que lui inspirait madame de Morlac. Il alla vers la chambre où était enfermé son petit-fils, et lui dit à travers la porte :

— Ne t'inquiète pas, je vais aller tout à l'heure te rejoindre...

Catherine se relevant s'assit sur une chaise et fondit en larmes.

Le vieil artisan, lorsqu'il revint près d'elle, la contempla en silence et se sentit quelque peu appitoyé, mais il se révolta contre cette faiblesse.

— Ah ! — pensait-il, — c'étaient des larmes de sang que versait mon fils, lorsqu'il est mort entre mes bras, après son long martyre.

— Monsieur, — reprit la courtisane

d'une voix basse et palpitante, — quelle que soit l'ignominie où elle est tombée, une mère est toujours une mère... Je le sens.

— Ne parlez pas du sentiment maternel, vous le profanez !

— Vous pouvez me traiter ainsi, vous pouvez m'accuser de mensonge, vous pouvez me crosser du pied, comme une femme perdue ; mais, mon Dieu ! vous ne pouvez pas m'empêcher de me sentir mère, moi ! depuis que j'ai revu mon enfant !

Ce dernier cri, parti du fond des entrailles maternelles, ce cri, d'une sincérité déchirante, émut le vieillard ; mais, se reprochant de nouveau sa faiblesse :

— Vous mentez ! vous mentez !... Une mère, qui se sent mère, n'abandonne pas son mari et son enfant après un an de mariage.

— Monsieur, par pitié, écoutez-moi...

Je vous le jure, je ne mens pas ! Non ! Si invraisemblable qu'elle vous paraisse, je vous dis la vérité ! Tout-à-l'heure, je m'écriais : J'avoue le mal , afin que vous croyiez au bien ; vous ne m'avez pas laissé achever. Hé bien ! oui, à seize ans, j'ai trahi mes devoirs d'épouse, de mère ; oui, j'ai abandonné froidement mon mari, mon enfant ;... oui, jetée, depuis lors, dans le désordre par ma première faute, je suis devenue courtisane ! Oui, dans ce commerce horrible, mon cœur s'est endurci, dépravé ; oui, sans pitié pour les hommes que je ruinais, je n'avais qu'un but : m'enrichir, afin de sortir un jour de cette fange. Ce but, je l'ai atteint ; maintenant, je suis riche.

— Riche de honte et d'infamie !

— C'est vrai. Je me mets aussi bas que possible ; je ne marchande pas mon igno-

minie. Je vais plus loin :... Oui, ce matin, en apprenant de vous la mort de votre fils que j'avais trahi, abandonné, en lui laissant notre enfant, mon cœur est resté froid. Vous le voyez, je ne veux rien atténuer ; j'avoue tout. Cependant, comment se fait-il que quelques instants après, frappée de la ressemblance extraordinaire qui existait entre votre petit-fils et moi ; soudain, éclairée par le souvenir de vos paroles, mon émotion a été si violente, si profonde, que j'ai perdu connaissance au moment où vous emmeniez mon fils...

A un mouvement du vieillard, Catherine s'interrompit, et reprit avec une résignation navrante :

— Hé bien ! non... pardon !... puisque cela vous blesse, je ne dirai plus : Mon fils ! je dirai votre petit-fils... Mais enfin, vous en avez été témoin, je me suis trouvée mal,

ce n'était pas un mensonge, une ruse, cela !

— Qui sait ?

— Mon Dieu !...

— On vous dit si rouée !... pour parler votre langage.

— Je mérite tous les soupçons, toutes les injures. Mais pourquoi aurai-je feint de me trouver mal à la vue de mon... de cet enfant ?

— Peut-être, dans un but que j'ignore, vouliez-vous, par cette odieuse comédie, tromper l'homme avec qui vous vivez maintenant, et obtenir de lui quelque chose,

Et le vieillard se dit :

— Et c'est à un pareil homme que M. Fortuné est sacrifié !

— Ce soupçon est affreux ! — reprit



la courtisane en dévorant ses larmes, — et cependant, je vous jure...

Mais se reprenant :

— Non... Que prouverait le serment d'une femme comme moi. Enfin, je songeais alors si peu à M. de Villetaneuse, que, le retrouvant près de moi, lorsque j'ai repris connaissance, sa présence m'a été insupportable ; sans vouloir entendre ses paroles, répondre à ses questions, je l'ai renvoyé de chez moi, d'où il est sorti très irrité, me jurant que, de ma vie, je ne le reverrais... peu m'importait. Je voulais être seule pour réfléchir, pour me livrer à un sentiment si nouveau pour moi, éveillé par la rencontre inattendue de cet enfant. A mesure que ce sentiment pénétrait mon cœur, je me sentais redevenir mère, ... mon Dieu ! vous allez encore me dire que je mens ! vous allez me répondre qu'avant

d'avoir revu mon fils, j'étais mère aussi, et que, pourtant, je l'avais abandonné, c'est vrai!... Qu'ignorante de son sort, je n'avais pris de lui aucun souci, c'est encore vrai!... Vous le voyez, je ne cherche pas à excuser mes fautes, mon crime passé. Croyez-moi donc, au nom du ciel, lorsque je vous jure que je reviens à des sentiments meilleurs... On n'a jamais blâmé, repoussé le repentir!

— Non... quand il est sincère.

— Mon Dieu, mon Dieu, mais encore une fois, pourquoi voulez-vous que je mente!

— Non, il n'est pas possible qu'après être restée quinze ans indifférente au sort de votre enfant, vous ressentiez soudain pour lui de la tendresse! non, c'est impossible!

— Impossible!!! mais songez donc...

que... ah ! c'est affreux... ce que je vais vous avouer.

Et après un moment de silence.

— Que risquai - je ? Vous avez déjà de moi une telle opinion , que je ne saurais l'empirer ! hé bien... quand j'ai abandonné cet enfant, il était en nourrice. Je l'avais à peine vu, et je vous l'ai dit, c'est affreux, mais c'est vrai ; je ne ressentais rien pour lui... je m'en suis séparée sans regret ; comment se fait-il donc qu'aujourd'hui le revoyant dans son adolescence avec sa charmante figure, son air doux et timide ; vêtu de sa blouse d'ouvrier qui annonce assez sa vie laborieuse et rude ; oui, comment se fait-il que je me sente tout à coup redevenue mère ! capable de tous les sacrifices, de tous les dévouements pour me rapprocher de mon enfant ? Et je m'en rapprocherai, entendez-vous ?

Oui, — ajouta la courtisanne avec résolution, — quoi que vous fassiez, je reprendrai mon fils, car il m'aime !

— Lui...

— Avant le retour de M. Sauval... j'étais là... derrière cette porte..., hésitant à entrer... J'ai entendu la voix de Michel, j'ai écouté, il vous parlait de sa mère, il vous disait combien il l'aurait aimée... son cœur filial vibrait à chacune de ses paroles. Oh!.. quelles délicieuses larmes j'ai versées, je me sentais absoute, pardonnée par la tendresse de mon fils!... et lorsqu'il m'absout, lorsqu'il me pardonne, vous vous mettriez entre lui et moi? vous voudriez me l'enlever? Je vous en défie! oui je vous en défie... Hé, je suis par trop stupide aussi de tant vous supplier!...

Puis, se dirigeant vers la porte :

— Mon fils est là, prenez garde ! puisque vous refusez de me le rendre, j'élève la voix, je lui crie à travers cette porte : je suis ta mère,... et malgré vous, son cœur me répondra...

— Vous auriez cette audace !

Madame de Morlac, pour toute réponse, bravant le vieillard, se dirigea vers la chambre, mais il la saisit par le bras et lui dit à mi-voix :

— Si vous apprenez à Michel que vous êtes sa mère,... moi je lui révèle, devant vous, votre vie infâme !

— Grand Dieu ! — murmura la courtisane, écrasée sous cette terrible menace.

— Ah ! c'est trop souffrir, c'est trop !

Et brisée, elle se laissa tomber sur un siège à sa portée, puis affaissée, repliée sur elle-même, elle mordit son mouchoir pour étouffer le bruit de ses sanglots convulsifs.



Le père Laurencin, après un moment de silence, regagna le fond de l'atelier d'où l'on ne pouvait entendre la suite de son entretien avec madame de Morlac et lui dit à demi-voix :

— Rapprochez-vous, terminons cette conversation ; vous ne pouvez rester ici plus longtemps.

Catherine se leva chancelante, et se sentant à jamais dominée par le vieil arti-

san, elle revint à quelques pas de lui, et reprit d'une voix faible, comme si elle eût craint d'entendre ses propres paroles :

— Menacer une mère de la déshonorer aux yeux de son enfant... ah ! c'est épouvantable !

— Votre infamie a causé la mort de mon fils !

— Vengez-le donc ! ma vie, mon avenir sont entre vos mains. Car je le sens, je ne vis plus que par mon fils ; qu'exigez-vous de moi ?

— Sortez d'ici, et n'y revenez jamais.

— Mais mon fils...

— Je vous l'ai dit : il est mort pour vous, vous êtes morte pour lui !

— Quoi, pas même l'espérance !

— Non.



— Ah ! vous êtes impitoyable !

— Avez-vous eu pitié de mon fils ?

— Hélas ! ayez pour moi la pitié dont j'ai manqué pour lui ! vous m'accusez et vous m'imites !

— Je suis juste, je punis le crime !

— Monsieur, vous êtes inflexible envers moi, mais votre cœur est bon, tout le prouve ; votre tendresse pour votre fils, les soins que dans votre pauvreté vous avez pris de Michel ; mon repentir doit vous toucher, que voulez-vous que je devienne... que je fasse ? sachant mon enfant près de moi, dans cette ville, et me voir pour toujours séparée de lui ?

— N'ayez pas plus de souci de lui, que vous n'en avez eu jusqu'ici ; son sort est assuré, je l'ai élevé en honnête homme, je lui ai donné un état. Il est laborieux, il

gagnera honnêtement, courageusement son pain.

— Gagner son pain... mais je suis riche moi ! et je ne veux pas que mon fils...

La courtisane s'interrompit à un brusque mouvement du vieil artisan, mais celui-ci se contraignant lui dit :

— Poursuivez.

— Tout ce que je possède au monde appartient à mon fils, ma fortune est telle qu'il n'a pas besoin de son état pour vivre.

A un mouvement du père Laurencin, mouvement dont elle ne comprit pas la signification, Catherine s'empressa d'ajouter :

— Mon Dieu ! vous m'avez déclaré que je ne verrais plus Michel, mais vous ne pouvez m'empêcher d'espérer malgré vous en votre pitié ? de compter sur la sincérité de mon repentir qui peut-être un jour vous

apitôyera? en attendant ce jour, souffrez du moins que je pourvoie aux besoins de mon fils : il a quinze ans, il est encore d'un âge à entrer dans ces pensions d'où l'on sort pour parcourir de brillantes carrières; j'aurais pour lui tant d'ambition ! Je ferais avec tant de joie les dépenses nécessaires à lui donner une excellente éducation ! il aurait un précepteur en chambre, tous les maîtres imaginables. Heureusement doué comme il l'est, il profiterait si bien de leurs leçons ! Monsieur, mon désir est louable, vous ne pouvez me refuser, du moins, la consolation de procurer à Michel tous les moyens de devenir un homme distingué?... vous ne me répondez pas ?

—Je vous écoute, achevez... n'avez-vous pas d'autres projets ?

—Que vous dirai-je, — reprit la courti-

sanne encouragée par le silence du père Laurencin, silence où elle voyait une adhésion tacite à ses espérances. — Si un jour mon fils, ayant acquis une position honorable, songeait à se marier, trouvait une jeune personne qui lui plût, et fut digne de lui...

— Vous le doteriez sans doute ?

— Oh ! à lui tout ce que je possède, tout ! je me réserverais seulement le plus strict nécessaire ; et...

— Dites-moi ? — reprit le vieillard avec un flegme effrayant en interrompant la courtisane, — cet argent que vous destinez à l'éducation de votre fils ? cet argent dont vous voulez le doter, après lui avoir assuré une position honorable... cet argent... comment l'avez-vous gagné ?

A cette question terrible, implacable, la courtisane resta muette de stupeur et de honte.

Le vieil artisan poursuivit avec une ironie contenue, mais sanglante :

— De sorte, que votre fils devrait son éducation, sa carrière, sa dot, le bien-être de sa femme et de ses enfants... au gain de vos prostitutions ! !

Mais, ne pouvant plus maîtriser son indignation, bien qu'il modérât l'éclat de sa voix afin de n'être pas entendu par Michel, le vieillard ajouta :

— Sortez ! sortez... votre repentir m'avait malgré moi un moment touché ; je croyais à vos sentiments maternels, vous mentiez...

— Monsieur... par pitié...

— Vous mentiez ! Quoi ! vous osez dire que vous aimez votre enfant, et vous voulez le rendre complice de votre infamie en en partageant les profits avec lui ?

— Mon Dieu ! — murmura la courti-

sanne avec désespoir, — mais il aurait tout ignoré...

— Et vous ? auriez-vous ignoré que votre fils, à son insu, vivait des fruits de votre honte ?

A ces paroles accablantes, Catherine répondit par un sourd gémissement et cacha son visage dans son mouchoir.

Au même instant, Fortuné Sauval ouvrit la porte de sa chambre et parut au seuil de l'atelier, croyant trouver seul le père Laurencin ; mais celui-ci frappé d'une idée subite à la vue de son patron, le supplia du geste de rentrer chez lui, ce qu'il fit.

La courtisanne, entendant ouvrir une porte, avait brusquement rabattu son voile, afin de cacher sa pâleur et ses larmes, elle n'aperçut donc pas le jeune or-

fèvre, qui parut et disparut presque instantanément, tandis que le père Laurencin, de plus en plus préoccupé de la pensée que venait de lui suggérer la présence de son patron, gardait un silence méditatif.

— Monsieur, — lui dit madame de Morlac d'une voix altérée, — mes forces sont à bout... ce que j'ai souffert depuis que je suis ici est horrible... il ne me reste aucune espérance... je ne m'abuse pas. En vain je m'adresserais à la justice pour réclamer mon enfant, l'indignité de ma vie s'opposerait à ce qu'il me fût rendu ; enfin, en lui révélant qui je suis... vous pouvez lui inspirer pour moi une horreur invincible ; un moment j'avais cru épurer la source de mes richesses, en les consacrant à Michel, vous m'avez anéantie par ces terribles paroles : *Comment avez-vous gagné cet argent...* Je le reconnais, mon fils ne pourrait,

sans souillure, profiter d'une obole de mes biens... et pourtant je l'aime passionnément ! Vous me diriez de sacrifier à ce moment ma triste vie pour lui, je la sacrifierais avec ivresse... de ce sacrifice, du moins, mon enfant n'aurait pas à rougir... Mon Dieu ! serez-vous donc sans pitié ! toujours sans pitié ! Si vous doutez encore de ma tendresse maternelle, éprouvez-moi ? Ordonnez ? que faut-il faire ? j'obéirai... Laissez-moi un espoir, si vague, si lointain qu'il soit, mais que du moins je puisse espérer... L'on n'a jamais refusé l'espérance à ceux qui se repentent ! !

Et de nouveau Catherine étouffa ses sanglots dans son mouchoir.

— Écoutez, — reprit le père Laurencin, — je crois à votre repentir ; je crois qu'à la vue de votre fils, pauvre enfant, si digne



d'être aimé... votre cœur de mère s'est réveillé...

— Merci... oh merci, de croire cela ! — murmura la courtisane avec ravissement et tombant à genoux devant le vieillard, elle saisit malgré lui ses mains qu'elle baisa en pleurant... l'émotion le gagna, et aidant Catherine à se relever, il lui dit d'une voix moins sévère :

— Vous m'avez rendu depuis quinze ans le plus malheureux des hommes ! il ne s'est pas passé un jour sans que j'aie pleuré mon fils, j'ignore si je pourrai jamais oublier le mal que vous lui avez fait, mais enfin, parlons du présent, vous rendre Michel, c'est impossible.

— Je le sais, mon Dieu ! Je le sais... je ne demande pas cela,

— Vous me disiez tout-à-l'heure : ordonnez ! Que faut-il faire pour vous

prouver ma tendresse à l'égard de mon fils ?

— Oh ! parlez , parlez !!

— Vous devez une profonde reconnaissance à ceux qui se sont intéressés à lui.

— Pourriez-vous en douter ! Ne vous ai-je pas dit que vous...

— Il ne s'agit pas de moi. Je n'ai pas seul concouru à l'éducation de Michel ! A le rendre ce qu'il est devenu : laborieux , doux , modeste , appliqué , déjà savant dans son métier. Mon patron , M. Fortuné Sauval , l'a aimé , instruit , dirigé , ainsi qu'il eût fait pour son enfant.

— Oh ! la reconnaissance de toute ma vie est acquise à cet homme généreux :

— Si je pouvais vous croire...

— Oh ! de grâce , de grâce mettez-moi à l'épreuve.

— Vous vivez avec M. de Villetaneuse ?

— Oui, — répondit la courtisane, en rougissant pour la première fois de honte à la pensée de cette liaison, — oui, mais je vous jure que desormais...

— Vous avez un très-grand empire sur M. de Villetaneuse ?

— Mon empire sur lui était absolu.

— Il va se marier.

— Lui...

— Oui.

— C'est impossible... je le saurais.

— Je vous le répète il va se marier.

— Non, non, car je...

Mais s'interrompant et réfléchissant :

— J'oubliais que ce matin, lorsque j'ai eu repris connaissance, après votre départ de chez moi, M. de Villetaneuse m'a dit qu'il avait une chose très-importante à me confier ; mais toute à la pensée

de Michel, je n'ai voulu rien entendre, et j'ai renvoyé M. de Villetaneuse de chez moi. Sans doute il voulait m'instruire de son mariage, soit, qu'il se marie, peu m'importe à présent, je ne veux vivre que pour mon fils !

— Il ne faut pas que M. de Villetaneuse se marie.

— Que dites-vous ?

— Il faut, qu'usant de votre empire absolu sur lui, vous empêchiez ce mariage.

— Moi !

— Ecoutez : M. Fortuné Sauval qui a tant fait pour Michel, aime passionnément sa cousine, mademoiselle Jouffroy.

— Mademoiselle Jouffroy ? — reprit Catherine en tressaillant à ce nom, puis se parlant à elle-même.

— Il y a tant de Jouffroy, mais cependant...

Et elle reprit tout haut :

— Le père de mademoiselle Jouffroy avait-il un frère ?

— Oui, — reprit amèrement le vieillard, — ce frère, M. Laurent Jouffroy, était votre parrain, c'est lui qui a conseillé à mon pauvre fils de vous épouser.

— Grand Dieu !

— Qu'avez-vous ?

— Mademoiselle Jouffroy serait la nièce...

— De votre parrain.

— Il n'était pas mon parrain.

— Comment ?

— C'était mon père !

— Lui ! — s'écria le vieil artisan en joignant les mains, frappé de stupeur, — lui...

— Il avait séduit et abandonné ma

mère... Cette première faute l'a conduite au désordre, à la honte... Jugez quels enseignements j'ai reçus dans ma première jeunesse.

— Ainsi, vous appartenez à la famille Jouffroy? Mon Dieu! quelle honte pour elle!

— Cette honte, elle l'ignore, elle l'ignorerà toujours, si vous me gardez le secret; vous seul le savez.

— Quelle révélation! j'en tremble encore!

— En deux mots j'ai fini sur ce triste sujet. Mon père, M. Laurent Jouffroy, voyageait à l'étranger pour le commerce; de temps à autre, il nous visitait, ma mère, et moi, quand il venait en Belgique; il nous donnait quelques secours; il passa d'abord, à mes yeux, pour mon parrain; plus tard, ma mère m'apprit qu'il

était mon père. J'avais quinze ans et demi, lorsqu'il trouva une position avantageuse pour votre fils, dans une maison de bijouterie de Bruxelles.

— Oui... Ce fut à la recommandation de M. Fortuné ; mon pauvre fils voulait absolument voir un peu de pays, et M. Laurent Jouffroy, voyageur de commerce, nous avait offert ses services. Ah ! maudit soit le jour où je les ai acceptés !

— Votre fils nous fut présenté par mon prétendu parrain. Ce que je vous dis là est affreux... mais c'est la triste vérité... Pour échapper à la responsabilité que ma naissance faisait peser sur lui, et pour que je ne fusse plus à charge à ma mère, M. Laurent Jouffroy a été l'instigateur de ce mariage.

— Oh ! c'est infâme ! il devait vous connaître !

— Il savait, il devait savoir que l'éducation, que les enseignements que j'avais reçus ne pouvaient offrir aucune garantie de bonheur à mon mari; mais, chez ma mère, était tellement misérable, que, pour sortir de cet enfer, je consentis avec joie à épouser votre fils. Il m'aimait éperduement, mon ingratitude envers lui a été odieuse. Je ne cherche pas à excuser ma conduite, vous en connaissez les suites. Le nom de mademoiselle Jouffroy a provoqué la révélation que je vous fais. Malheureuse jeune fille, épouser Henri de Villetaneuse! mais elle ignore donc quel est cet homme!

Le père Laurencin, encore sous le coup de la révélation de la courtisane, garda un moment le silence, et reprit :

— Par respect pour les parents de M. Fortuné, je garderai le secret que vous m'avez confié, personne ne saura que vous



appartenez à cette famille, dont vous seriez le déshonneur, personne ne saura que le frère de l'estimable M. Jouffroy a été l'auteur de cet indigne mariage, qui a causé le désespoir et la mort de mon fils ; maintenant, écoutez-moi : s'il vous reste, ou s'il s'est éveillé en vous quelque bon sentiment, usez de votre empire absolu sur M. de Villetaneuse, empêchez-le de se marier avec mademoiselle Jouffroy ; ce que vous venez de dire de cet homme, prouve combien elle serait à plaindre si cette union s'accomplissait. M. Fortuné aime beaucoup sa cousine, il est plus que personne au monde digne et capable de la rendre heureuse ; elle lui avait d'abord promis de l'épouser, puis, par un caprice de jeune fille, elle lui a préféré ce M. de Villetaneuse ; mais si celui-ci renonçait à elle, j'en suis convaincu, elle reviendrait pour

le bonheur de sa vie à son cousin, à son ami d'enfance.

— Mais, mon fils ! mon fils ?

— N'est-ce donc rien pour vous de prouver votre reconnaissance à celui qui, depuis cinq ans, traite Michel, non comme son apprenti, mais comme son enfant ?

— Ecoutez-moi à votre tour. Rompre le mariage de M. de Villetaneuse, c'est forcément renouer ma liaison avec lui, c'est continuer le commerce infâme que vous avez flétri et dont j'ai horreur depuis que j'ai retrouvé mon enfant ; cela, n'est-ce pas, vous semble étrange ? Vous allez me dire encore que je mens ! Et pourtant je dis la vérité. A la seule pensée, voyez-vous, de vivre comme par le passé avec M. de Villetaneuse ou avec tout autre, tout en moi se révolte... Oui, d'aujourd'hui, je me

sens honnête femme !.. Avec la maternité l'honneur m'est revenu !

Catherine ne mentait pas, l'amour maternel devait la réhabiliter de même qu'un amour sincère, dévoué, a pu réhabiliter d'autres courtisannes. Aussi, malgré l'aversion qu'elle inspirait au père Laurencin, il crut, il eut raison de croire à son repentir, à ses bonnes résolutions :

— Il se peut que, vous régénérant dans la sainteté de l'amour maternel, vous soyez résolue de renoncer à vos désordres, — reprit le vieillard. — La douleur de M. Fortuné me navre, sa cousine sera malheureuse avec M. de Villetaneuse. J'avais d'abord pensé que votre influence sur lui pouvait rompre ce mariage, mais dès que vous êtes fermement décidée à entrer dans une voie meilleure, il ne m'est plus permis de vous demander

un service qui vous obligerait de continuer votre liaison avec cet homme, non, non, le changement qui s'opère en vous est d'un heureux augure, je ne veux pas risquer d'ébranler vos bonnes intentions. Que ce fatal mariage s'accomplisse donc?

— Il ne s'accomplira pas ! — reprit soudain Catherine après un moment de réflexion, — non, et pourtant, je ne faillirai pas à mes nouvelles résolutions !

— Mais comment...

— Fiez-vous à moi et au dégoût insurmontable que m'inspire à présent cette vie honteuse qui, si longtemps, fut la mienne... Maintenant, dites? si j'empêche ce mariage! si je prouve ainsi, hélas ! bien faiblement sans doute, ma reconnaissance envers M. Fortuné Sauval, à qui Michel doit tant, me donnerez-vous quelque espoir? Mon

Dieu ! je serai patiente, résignée... mais au moins laissez - moi espérer qu'un jour..

Elle n'acheva pas et fondit en larmes.

— Hé bien ! — reprit le père Laurencin appitoyé, — si ce mariage est rompu, si vous persistez à revenir au bien, vous verrez votre fils.

— Joies du ciel !

— Je dirai à Michel que vous avez autrefois connu sa mère, et...

Le vieillard fut interrompu par l'arrivée du cousin Roussel, qui, triste et soucieux, entra dans l'atelier.

Madame de Morlac abaissa vivement son voile, et le père Laurencin lui dit tout bas :

— Lorsque j'aurai la certitude de la rupture du mariage, vous verrez Michel. Je vous écrirai... En quel endroit ?

— Venez demain matin chez moi , à

midi, — répondit vivement et tout bas la courtisane. — Vous aurez la preuve, la preuve écrite, de la rupture de ce mariage !

— Quelle assurance ! par quel moyen comptez-vous ?...

— Je n'en sais rien encore, mais je vous dis que ce mariage sera rompu, et je verrai mon fils... Oh ! merci, merci !

Madame de Morlac, grâce à l'obscurité, car la nuit était presque venue, put prendre, sans être aperçue du cousin Roussel, la main du père Laurencin, la porta à ses lèvres, et, après s'être arrêtée pendant un instant, devant la porte de la chambre où était renfermé l'apprenti, elle sortit précipitamment.

— Ah ! monsieur Roussel, — s'écria le père Laurencin, lorsqu'il fut seul avec Jo-

seph, — venez... venez, allons trouver M. Fortuné.

— Il est rentré désespéré, n'est-ce pas ?

— Oh! oui... Mais au désespoir va succéder l'espérance.

— Que voulez-vous dire ?

— Venez, venez, il est là, dans sa chambre... Ah! il ne s'attend pas, ni vous non plus, à ce que je vais lui apprendre... Venez, venez.

Et il entra chez Fortuné Sauval, en compagnie du cousin Roussel, de plus en plus surpris des paroles du vieil artisan.





Pendant la soirée de ce même jour , Henri de Villetaneuse devait être formellement présenté par son oncle à la famille Jouffroy, comme fiancé d'Aurélie.

Deux mots rétrospectifs :

L'on se souvient que le matin, Henri de Villetaneuse, après son entretien avec son oncle, s'était montré très-irrésolu au sujet du mariage proposé par le marquis, et voulait absolument subordonner son

consentement à celui de madame de Morlac dont il subissait aveuglément l'empire.

Catherine, sortant de son évanouissement après le départ de Michel, ne songeant qu'à lui et aux moyens de le revoir, ne voulut entendre aucune des paroles du comte, le chassa de chez elle, lui défendant d'y revenir jamais. Celui-ci, exaspéré de ce caprice quitta la courtisane et retourna chez le marquis, le rusé vieillard profitant de l'irritation de son neveu, arracha son consentement au mariage, courut chez madame Jouffroy, brusqua les choses ainsi qu'on l'a vu, obtint la parole d'Aurélié, et afin de ne pas laisser à Henri de Villetaneuse le temps ou l'occasion de faillir à sa résolution, il retourna chez lui à la tombée du jour, lui apprit la réussite de ses démarches, l'emmena dîner à son

club, et à neuf heures, le conduisit chez madame Jouffroy.

Madame de Morlac, fidèle à sa promesse faite au père Laurencin, de rompre le mariage du comte, s'était aussitôt rendue chez lui ; ne l'y trouvant pas, elle fit causer son domestique, sut de lui qu'il avait ordre d'aller le soir, avec une voiture, chercher son maître rue du Mont-Blanc, chez M. Jouffroy. Ce renseignement fut un trait de lumière pour Catherine : elle avisa en conséquence.

Henri de Villetaneuse avait donc été officiellement présenté à M. et à madame Jouffroy ainsi qu'à Aurélie.

La tante Prudence, instamment priée par son frère d'assister à cette solennité de famille, refusa ; Marianne, prétextant d'un violent mal de tête, resta près de sa tante, et ne dit pas un mot à sa sœur de

son pénible entretien avec leur mère. Celle-ci, comptant vaincre la résistance de Marianne à l'endroit du couvent, se crut en mesure d'annoncer à M. Jouffroy que leur fille désirant se retirer dans une maison religieuse, la question de la dot se trouvait ainsi heureusement tranchée, puisqu'il n'aurait plus qu'une fille à doter ; chagrin, mais peu surpris de la prétendue résolution de Marianne, que son goût pour la retraite et son infirmité avaient jusqu'alors tenue éloignée du monde, M. Jouffroy, crut à l'affirmation de sa femme, et, malgré son regret de voir sa fille aînée entrer au couvent, se sentit allégé du poids d'une grande iniquité ; il espérait d'ailleurs, en témoignant tant de condescendance aux volontés de sa femme, obtenir d'elle quelques paroles de réconciliation à l'endroit de leur vieil

ami Roussel, puis, enfin, raison surtout dominante et décisive, pour ce faible et excellent homme, il voyait Aurélie et sa mère si radieuses, si glorieuses de cette union, qu'il finit par partager leur enthousiasme, oubliant ses préférences pour Fortuné Sauval, et l'énormité de la dot exigée par le marquis.

La famille Jouffroy (moins Marianne et la tante Prudence) se trouvait réunie dans le grand salon, peu de temps après l'arrivée du marquis et de son neveu.

Aurélie se croyait parfois le jouet d'un rêve éblouissant.

La veille au soir, à peu près à la même heure, elle avait rencontré Henri de Ville-taneuse pour la première fois; vivement impressionnée par lui, elle regardait d'abord comme une folie la seule pensée de l'épouser, *de devenir comtesse*, et vingt-

quatre heures après cette rencontre, elle le voyait là, près d'elle et de sa mère, leur disant, tandis que plus loin M. Jouffroy et le marquis causaient ensemble près de la cheminée :

— Oui, mesdames, lorsque tantôt j'ai été instruit par mon oncle que j'aurais l'honneur de vous être présenté ce soir, je ne saurais vous exprimer quel a été mon trouble... mon embarras...

— Ah ! monsieur le comte, — dit madame Jouffroy, — c'était au contraire à nous d'être embarrassées.

--- Madame, voulez-vous, ainsi que mademoiselle Aurélie, me faire la grâce de m'accorder une faveur dont je serais bien heureux ?

— Parlez, monsieur le comte ?

— Veuillez ne plus me donner ce titre cérémonieux... j'ai maintenant le droit

d'espérer que vous, madame et mademoiselle votre fille, vous daignerez me traiter avec plus de familiarité ; je vous en prie, appelez moi : monsieur Henri... en attendant ce jour... ce beau jour... où vous m'appellerez votre fils, et où il me sera permis de vous appeler ma mère...

— Oh ! monsieur le comte, bien volontiers, puisque vous le permettez.

— Nous vous appellerons monsieur Henri, — s'empressa d'ajouter Aurélie, qui éprouvait un doux charme à prononcer ce nom, et elle reprit en souriant : — Ainsi, monsieur Henri, lorsque vous avez appris que vous deviez nous être présenté ce soir... votre embarras a été grand ? Il nous faut vous croire... et cependant...

— Et cependant mon embarras ne vous semble pas très explicable, mademoiselle Aurélie ? Que voulez-vous, rien ne me pa-

rait plus embarrassant que le bonheur inattendu... et surtout immérité...

— Monsieur le comte, vous êtes trop modeste, et...

— Maman, — dit Aurélie souriant et interrompant sa mère, — nous avons promis à M. de Villetaneuse de l'appeler M. Henri.

— C'est vrai... Hé bien !... M. Henri est par trop modeste.

— Non, madame, ce n'est pas modestie, mais conscience. Voyons, quel est mon mérite ? D'avoir été frappé... oh ! oui... profondément frappé de l'éblouissante beauté de mademoiselle votre fille ?

Et se tournant vers madame Jouffroy :

— Je vous parle absolument comme si mademoiselle n'était pas là. Il est convenu qu'elle ne nous entend pas... Ainsi, après avoir été frappé de sa beauté, j'ai été peut-



être encore plus frappé de sa grâce, de son esprit, de la bonté de son cœur.

Et il ajouta, s'adressant toujours à madame Jouffroy :

— Heureusement mademoiselle Aurélie ne m'entend pas ; elle a trop de modestie pour ne pas fuir les éloges les mieux justifiés.

— Il est très heureux que je ne vous entende pas, monsieur Henri, — reprit gaiement Aurélie, — sinon je vous demanderais comment vous avez pu découvrir en moi tant de belles qualités pendant la durée d'une contredanse ?

— Ah ! mademoiselle, vous m'attaquez?.. hé bien ! je vais me défendre. Madame votre mère sera juge entre nous.

— C'est ça ! et je vous jure, monsieur Henri, de ne pas montrer de préférence dans mon jugement.

— Ainsi, mademoiselle Aurélie s'étonne de ce que, durant le temps d'une contre-danse, j'ai pu reconnaître, apprécier sa beauté, la grâce de son esprit, la bonté de son cœur ? Je répondrai qu'il m'a suffi d'un instant pour être ébloui de sa beauté, ce qui est fort croyable ; quant à la bonté de son cœur, vous me concéderez ceci, madame, je l'espère : qu'après avoir, je suppose, respiré une fois le parfum d'une fleur, cela suffit à apprécier la suavité de ce parfum ?

— C'est évident, — reprit madame Jouffroy, ravie de cette galanterie, — c'est de la dernière évidence.

— Ah ! vois-tu, maman, comme tu te montres partielle envers M. Henri.

— De grâce, mademoiselle Aurélie, n'influencez pas madame votre mère : or, j'en appelle à vos souvenirs, vous avez,

hier soir, prononcé quelques mots qui révèlent aussi parfaitement la bonté de votre cœur, que le parfum révèle la fleur. Une jeune personne assez laide, et fort ridiculement habillée, dansait dans le même quadrille que nous. Je fis sur elle une plaisanterie, vous m'avez interrompu, mademoiselle, en me disant avec la grâce la plus touchante : — « Ah ! monsieur ! la « mère de cette jeune personne est là, der- « rière nous... elle pourrait vous entendre, « vos paroles lui causeraient tant de cha- « grin ! » — Maintenant, madame, — c'est à vous que je le demande, de telles paroles ne suffisent-elles pas à prouver la bonté charmante de la personne qui les a prononcées ?

— Aurélie, tu ne nies pas le fait ?

— Non maman...

— Alors, je suis obligée, monsieur Hen-

ri, en ma qualité de *jugesse*, de vous donner raison contre ma fille... ah ! dam, mon enfant, tant pis pour toi !

— Vous le voyez donc bien, madame, je disais avec raison que mon seul mérite est d'avoir été profondément frappé de ce que la bonté de mademoiselle Aurélie égalait sa beauté... Aussi, en apprenant que vous daigniez agréer ma demande, j'ai ressenti ce trouble, cet embarras que causent toujours un bonheur imprévu et immérité.

— Du moins, monsieur Henri, — reprit Aurélie en souriant de bonheur et baissant les yeux, — vous n'êtes jamais embarrassé pour m'adresser les flatteries les plus aimables.

— Des flatteries ! mon Dieu, le vilain mot... il faudrait vraiment, mesdames, inventer un autre terme, lorsqu'il s'agit

d'exprimer une pensée à la fois élogieuse et sincère ; affirmer l'éclat du diamant, c'est donc le flatter ? affirmer la fraîcheur le doux parfum d'une rose, c'est donc la flatter ? Enfin, mademoiselle, lorsque vous serez présentée à la cour, cette pauvre marquise de Lussan, cette infortunée duchesse de Morainville, qui passent à cette heure pour des reines de beauté, seront donc des flatteuses, parce qu'à votre vue, mademoiselle Aurélie, elles s'avoueront détrônées ? ces belles merveilleuses !

— Vraiment, monsieur le comte ! — reprit madame Jouffroy dans un incroyable et pourtant si sincère ravissement de vanité maternelle que les larmes lui vinrent aux yeux, — vous croyez que ma fille détrônera, écrasera ces belles dames !.. Ah ! quel beau jour pour moi !

Cette exclamation attira l'attention du

marquis de Villetaneuse qui s'entretenait auprès de la cheminée avec M. Jouffroy.

— Je gage, — dit le marquis en se rapprochant, — je gage, mesdames, que mon mauvais sujet de neveu vous dit quelque folie. Que voulez-vous, ces amoureux !!! Mais ne le ménagez point ; je vous abandonne tous mes droits sur lui, tancez-le vertement.

— Le tancer ! ah bien oui ! après ce qu'il vient de dire ! Tenez, si je l'osais, je l'embrasserais sur les deux joues.

— Osez, *ma mère*, osez, — répondit Henri de Villetaneuse avec beaucoup de grâce en s'agenouillant devant madame Jouffroy, qui, profondément touchée, ainsi qu'Aurélié, des ces mots : *ma mère*, ne put retenir ses larmes en donnant deux gros baisers à Henri de Villetaneuse.

— Peste ! la mère Jouffroy comme elle

y va ! Mon malheureux neveu ne s'attendait guère à l'accolade ! — dit à part soi le marquis en aspirant sa prise de tabac et se détournant quelque peu afin de cacher son envie de rire ; — décidément nous aurions dû demander le million, chiffre rond !

Le domestique, *maître Jacques* de la maison, ayant revêtu sa redingotte neuve entra dans le salon, au moment où Henri de Villetaneuse se relevait d'agenouillé qu'il était aux pieds de madame Jouffroy.

— Madame, — dit le domestique, — c'est M. et madame Richardet ; peuvent-ils entrer ?

— Mais certainement, — et s'adressant au marquis, après la sortie du domestique :

— Les Richardet sont nos bons amis, vous les connaissez aussi, nous n'avons pas

à leur cacher le mariage d'Aurélië ; au contraire... — ajouta-t-elle, et savourant d'avance le dépit et l'envie des Richardet, elle se dit :— Ils vont en crever de jalousie.

— Chère duchesse, — reprit en souriant le marquis, — je me croyais jusqu'ici avec vous et mademoiselle, en petit comité, au faubourg Saint-Germain, mais voici que ces Richardet me rappellent à la réalité, je crois ainsi que vous, que nous n'avons point à leur cacher le mariage de nos enfants... au contraire !

Et le marquis ajouta à part soi :

— Peste soit du Richardet ! il connaît au vrai ma position pécuniaire et celle d'Henri, si par hasard le bonhomme Jouffroy allait demander à ce procureur des renseignements sur notre fortune, ce serait désastreux. Diable ! ceci devient inquiétant, et nul moyen d'endoctriner le



Richardet ; d'un autre côté , en l'invitant ce soir lui et sa femme , la mère Jouffroy s'engage irrévocablement , tant elle est impatiente d'ébruiter le mariage et lorsqu'il le sera , parmi son monde bourgeois , la mère et la fille plutôt que d'en démordre , se feraient assommer avec le bonhomme Jouffroy par-dessus le marché !.. Il n'importe , peste soit de la venue du Richardet !



Madame Jouffroy et son mari étant allé audevant des Richardet jusque dans la salle à manger, Henri de Villetaneuse resta seul avec Aurélie, le marquis s'empressant aussitôt de tourner discrètement le dos aux fiancés, en se chauffant les pieds à la cheminée.

Henri, profitant de la circonstance, saisit hardiment la main de la jeune fille, la serra passionnément, et lui dit d'une voix palpi-

tante, en jetant sur elle un regard de flamme :

— Aurélie, je vous adore ! Ah ! si vous m'aimiez comme je vous aime..

— Monsieur Henri, je vous devrai, je le sens, le bonheur de ma vie ! — reprit mademoiselle Jouffroy d'une voix altérée en serrant faiblement à son tour, la main du comte, douce et brûlante étreinte, qui jeta la jeune fille dans un trouble à la fois délicieux et inconnu.

— Vous m'aimez ! Aurélie ! vous m'aimez?...

— Vous me le demandez... — répondit-elle ; et pendant un instant ses yeux s'arrêtèrent sur ceux de M. de Villetaneuse, ce regard la fit tressaillir, la bouleversa, elle sentit ses genoux trembler, le sang lui monta au visage, un nuage passa devant sa vue ; heureusement un hem... hem... so-

nore et significatif du marquis vint fort à propos la rappeler à elle-même; car son père et sa mère rentraient avec les Richardet.

— Vous êtes bien gentille, ma bonne petite, d'être venue ce soir, — disait madame Jouffroy, — vous allez vous trouver en pays de connaissance.

— En pays de connaissance? — reprit madame Richardet, qui du seuil du salon n'apercevait pas encore les personnes qui s'y trouvaient: — quelles sont donc ces connaissances, ma chère?

— M. le marquis de Villetaneuse et son neveu!

— Comment? Ils sont ici!.. il vont aussi chez vous?

— Pourquoi donc pas, ma chère? — répondit madame Jouffroy, savourant le dé-

pit de son amie, pendant que le marquis s'adressant aux nouveaux venus, leur disait :

— Bonsoir, madame Richardet, je ne croyais pas hier soir avoir le plaisir de vous rencontrer ici aujourd'hui.

— Ni nous non plus, monsieur le marquis, — répondit madame Richardet très-interloquée ; — ni nous non plus, bien certainement !

— Aussi, ma chère, — reprit madame Jouffroy gonflée de vanité triomphante, — voyez le hasard des choses, il nous arrive un grand bonheur aujourd'hui, c'est à vous que nous le devons, aussi nous nous sommes empressés de vous inviter à venir ici ce soir, afin que vous en preniez votre part de ce bonheur ! Cela vous étonne, ma chère ! Tenez, monsieur le marquis voudra bien, j'en suis sûre, vous expliquer la chose !

— Or, la chose est à la fois, la plus heureuse et la plus simple du monde, — dit le marquis en aspirant sa prise de tabac. — Hier, mon neveu a eu l'honneur, madame, de rencontrer chez vous, mademoiselle Aurélie ; je suis venu aujourd'hui demander à M. et à madame Jouffroy s'il voulaient agréer mon neveu pour gendre ; ils l'ont agréé, mademoiselle Aurélie pareillement ! et dans quinze jours... le mariage.

— Oui, ma chère, — ajouta madame Jouffroy, — et comme c'est chez vous que les jeunes gens se sont rencontrés, c'était bien le moins que vous ayez la primeur de la nouvelle de ce mariage. Du reste, vous pouvez en répandre la nouvelle parmi nos amis, ce n'est plus un secret, Dieu merci !

Les Richardet se regardaient muets d'é-

bahissement . lorsque le maître Jacques rentra d'un air assez embarrassé, tenant une lettre à la main, il s'approcha du fauteuil de sa maîtresse, en lui disant tout bas :

— Madame, c'est une lettre que le domestique de M. le comte vient d'apporter en venant le chercher avec sa voiture.

— Monsieur Henri, — reprit madame Jouffroy, prenant la lettre des mains du domestique et se plaisant à affecter devant les Richardet, toujours muets d'étonnement, sa familiarité avec le comte, — mon cher monsieur Henri, c'est une lettre pour vous, tenez.

Le comte assez surpris s'approcha, prit la lettre, tressaillit imperceptiblement en reconnaissant l'écriture de Catherine de



Morlac, et s'inclinant à demi devant madame Jouffroy :

— Vous permettez, madame, que j'ouvre cette lettre ?

— Nous n'en sommes plus à faire des façons entre nous, mon cher monsieur Henri, lisez votre lettre... — et s'adressant à madame Richardet : — Avouez que vous ne vous attendiez guère à ce mariage-là, ma chère?... Hein ?

— Et vous donc ? vous y attendiez-vous, ma chère ? — riposta, non sans aigreur, madame Richardet.

A cette réplique, la mère d'Aurélië resta muette et embarrassée, tandis que, après avoir lu sans sourciller la lettre de Catherine, Henri de Villetaneuse, que sa fiancée ne quittait pas des yeux, disait au marquis :

— Mon cher oncle, nous oublions lord

Mulgrave, à qui nous avons promis de le présenter, ce soir, au prince Maximilien ; ce digne lord nous attend dans sa voiture, selon le rendez-vous que nous lui avons donné à la porte de madame Jouffroy. Il m'écrit ce billet au crayon, afin de nous rappeler notre promesse.

— Quel diable de lord est - ce cela?... Henri fait un conte à ces bonnes gens, — se dit le vieillard, mais il reprit tout haut :

— Il faut, mon ami, avoir le courage de se sacrifier à l'accomplissement de sa promesse ; en ce moment surtout, qu'il s'agit de quitter ces dames, ce courage devient de l'héroïsme.

— Ces dames me permettront de venir me dédommager demain de cette soirée trop tôt interrompue , — répondit Henri de Villetaneuse en s'inclinant.

— Mais, j'y pense, — reprit le vieillard, — c'est demain lundi ; il y a bal aux Tuileries , les princes n'iront pas à l'Opéra. Je ferai demander leur loge, qu'ils ont eu souvent la bonté de m'offrir ; nous viendrons prendre ces dames à sept heures et demie, si cette proposition leur convient.

— Si cela nous convient ! — s'écria madame Jouffroy, en jetant un regard de superbe triomphe sur les Richardet, — aller à l'Opéra, dans la loge des princes !... nous irions sur la tête, monsieur le marquis !

— Grâce à Dieu ! chère madame, nous vous épargnerons l'inconvénient de cette posture-là, — répondit le marquis en aspirant sa prise de tabac.

Après quoi, l'oncle et le neveu quittè-

rent le salon, reconduits, quoiqu'ils en eussent, jusque dans l'antichambre par M. et par madame Jouffroy.

M. et madame Richardet, sans être doués d'une extrême pénétration, devinèrent aisément qu'en les conviant à cette soirée, la mère d'Aurélie avait voulu, à la fois, jouir de leur dépit, et les faire servir (que l'on excuse cette vulgarité) les faire servir de *trompettes* à ce mariage, dont ils colporteraient la nouvelle dans leur société habituelle. Aussi, après un échange de quelques banalités, madame Richardet donna d'un regard le signal du départ à son mari. Celui-ci se levant, dit à M. Jouffroy avec un accent légèrement sardonique :

— Mon cher, je vous fais mon compliment sincère de ce superbe mariage.

— Mais, j'y pense, — reprit vivement M. Jouffroy, en emmenant l'avoué à l'écart dans un coin du salon, — puisque M. le marquis et son neveu vont chez vous, mon ami, vous connaissez peut-être leur position de fortune ?

— Certes, je la connais, ... et de reste.

— M. le marquis évalue à huit cent mille francs la dot de son neveu !

— Ah bah ! M. le marquis l'évalue à ce chiffre ?

— Oui, mon cher ami. Est-ce que cela vous étonne ?

— Beaucoup.

— Vous m'inquiétez. D'où vient votre surprise ?

— D'où elle vient ?

— Oui, oui.

— Ma surprise vient, mon digne ami, de ce que M. le marquis, s'est contenté d'évaluer la dot de son neveu à ce modeste chiffre de huit cent mille francs,— reprit l'avoué, d'un air sournoisement narquois. — M. le marquis pouvait pousser jusqu'au million.

— Jusqu'au million... mon cher Richardet, jusqu'au million !

— Parbleu ! et même au-delà.

— Et même au-delà ?

— Certainement..

— Vous êtes sûr de cela ?

— Très-sûr...

— Ainsi vous, qui connaissez l'état de

de fortune de M. le marquis et de son neveu, vous croyez qu'ils auraient pu pousser l'évaluation jusqu'au million, et même au-delà ?

— Oui, et s'ils ne l'ont point fait... c'est qu'ils ne l'ont point voulu.

— Peut-être de crainte de nous humilier ?

— Probablement,... et là-dessus, bonsoir, mon cher ami... Je vous réitère tous mes compliments ; c'est un superbe mariage pour votre fille.. Ah! superbe!!! Nous allons finir notre soirée chez Durand le notaire, qui donne un bal, nous annoncerons cette fameuse nouvelle.

Et il ajouta mentalement.

— Ah ! l'on nous invite ici pour nous humilier... A bon chat... bon rat..

Quelques moments après, M. et madame Richardet quittèrent le salon, laissant leur ami persuadé que le cousin Roussel était complètement dans l'erreur au sujet de la ruine de M. de Villetaneuse et de son oncle.

Aussitôt après le départ des Richardet, madame Jouffroy saisit sa fille entre ses bras, et pleurant de joie, l'embrassa passionnément, en lui disant avec effusion :

— Vas-tu être heureuse... Vas-tu être heureuse!!!

— Oh ! oui, maman, — répondit Aurélie avec expansion, ne pouvant non plus contenir des larmes d'attendrissement.— C'est trop de bonheur pour moi... C'est trop !!

— Non, pas trop, tu n'en auras jamais



assez de bonheur, chère petite comtesse : car te voilà comtesse... Ça y est... tu es comtesse !... Nous irons demain à l'Opéra, dans la loge des princes, et ça ne fait que commencer... Tiens, c'est à en devenir folle!...

Puis, s'adressant à son mari, qui silencieux, mais non moins ému, contemplait sa femme et sa fille.

— Hé bien ! Et toi.. Tu ne dis rien !

— Dam , que veux-tu que je dise ? Je vous vois toutes deux si heureuses, que ça me met du baume dans le sang , et je vous regarde... Quoique je ne parle pas , je n'en pense pas moins !

— Avoue qu'on n'est pas plus aimable, plus délicieux que notre gendre , car tant

pis... à partir d'aujourd'hui, je dis notre gendre !!

— C'est vrai, on ne peut voir un plus aimable jeune homme, et puis il a l'air si doux... si bon enfant.

— Mon ami, quel beau jour pour nous et pour Aurélie !

— Oh! maman,— répondit la jeune fille en appuyant son front brûlant sur l'épaule de sa mère, — ma peur est que les autres jours semblent pâles auprès de celui-ci.

— Veux-tu bien te taire, par exemple, vilaine enfant, — dit madame Jouffroy en embrassant sa fille avec un redoublement de tendresse: — je compte bien que ce bonheur là n'est rien auprès de celui qui t'attend !

— Pourquoi faut-il que ce beau jour m'ait coûté l'amitié de mon vieux Roussel, — pensait M. Jouffroy en étouffant un soupir. — Mais, heureusement, Mimi est si contente que j'obtiendrai, je l'espère, la *grâce* de Roussel. Ce qui me gâte aussi ce beau jour, c'est la résolution de Marianne de nous quitter, d'entrer au couvent, selon ce que m'a dit ma femme. Je sais que d'un autre côté, la question de la dot devient toute simple... Quoique huit cent mille francs... Hum... hum.. ça soit fièrement d'argent; il est vrai que, d'après Richardet, qui connaît leurs affaires, le marquis et son neveu sont encore plus riches qu'ils ne le disent... C'est égal, huit cent mille francs !!! Ce pauvre Fortuné ne demandait pas tant, lui ! Il n'avait pas seulement parlé de dot... Enfin, fi-

filles préfère M. le comte... Qu'elle soit heureuse... je ne regretterai rien.

Le digne homme se livrait à ses réflexions en contemplant sa femme et Aurélie, lorsque la tante Prudence entra lentement dans le salon.

Madame Jouffroy, à la vue de la vieille fille, haussa impatientement les épaules, et dit entre ses dents :

— Allons, bon ! voilà rabat-joie qui arrive !

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

EN VENTE :

---

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS D'EUGÈNE SUE.

---

**GILBERT ET GILBERTE**

7 volumes.

---

**FERNAND DUPLESSIS**

6 volumes.

---

**LES MÉMOIRES D'UN MARI**

Suite et fin de Fernand Duplessis

4 volumes.

---

**LA MARQUISE CORNÉLIA D'ALFI**

2 volumes.

---

**L'INSTITUTRICE**

4 volumes.

---

**LES ENFANTS DE L'AMOUR**

4 volumes.

---

**LA LUXURE ET LA PARESSE**

4 volumes.

---

**CONFESSIONS D'UN BOHÈME**

PAR XAVIER DE MONTÉPIN. — 5 volumes.

---

**LE VICOMTE RAPHAËL**

Suite des Confessions d'un Bohème,

PAR XAVIER DE MONTEPIN. — 5 volumes.

---

**LES OISEAUX DE NUIT**

Suite et complément des Confessions d'un Bohème et du Vicomte Raphaël,

PAR X. DE MONTÉPIN. — 5 volumes.

---

**LE TROU DE L'ENFER**

PAR ALEXANDRE DUMAS. — 4 volumes.

---

**DIEU DISPOSE**

Suite et fin du Trou de l'Enfer,

PAR ALEXANDRE DUMAS. — 6 volumes.

---

**LE CHEVALIER DE PAMPELONNE**

PAR A. DE GONDRECOURT. — 5 volumes.

---

**DIANE ET VÉNUS**

PAR LE MARQUIS DE FOUDRAS. — 4 volumes.

---

**HÉLÈNE**

PAR MADAME CHARLES REYBAUD. — 2 volumes.

---

**LAQUELLE DES DEUX**

PAR MAXIMILIEN PERRIN. — 2 volumes.

---

**FAUSTINE ET SYDONIE**

PAR MADAME CHARLES REYBAUD. — 3 volumes.

---

**LE VEAU D'OR.**

PAR F. SOULIÉ. — 10 volumes.

---

**MES MÉMOIRES**

PAR ALEXANDRE DUMAS. — 18 volumes.

---

**LE CHEVALIER D'ESTAGNOL**

PAR LE MARQUIS DE FOUDRAS. *Ouvrage inédit.* 6 volumes.

---

**FALKAR LE ROUGE**

Suite des PRINCES D'ÉBÈNE,

PAR G. DE LA LANDELLE. — 5 volumes.

---

**LE SULTAN DU QUARTIER**

PAR MAXIMILIEN PERRIN. — 2 volumes.

---

**LA MÈRE RAINETTE**

PAR CHARLES DESLYS. — 2<sup>e</sup> édition. — 6 volumes.

**LE BARON LA GAZETTE**

PAR A. DE GONDRECOURT. *Ouvrage complet.* 5 vol.

---

**LES VALETS DE CŒUR**

PAR XAVIER DE MONTÉPIN. *Ouvrage complet et inédit.* 3 vol.

---

**LE CAPITAINE SIMON**

PAR PAUL FÉVAL. *Ouvrage complet.* 2 vol.

---

**LES AVENTURES DU PRINCE DE GALLES**

Suite de GEORGES III. — PAR LE MÊME. 6 vol.

---

**LE COUREUR DES BOIS**

PAR GABRIEL FERRY. — 7 volumes.

---

**GEORGES III**

PAR LEON GOZLAN. 3 vol.

---

**UN DRAME EN FAMILLE**

PAR LE M<sup>is</sup> DE FOUDRAS. *Ouvrage complet et inédit.* 5 vol.

---

**LE BEAU COUSIN**

PAR MAXIMILIEN PERRIN. 2 vol.

---

**LA SOEUR DES FANTOMES**

PAR PAUL FEVAL. *Ouvrage complet.* 3 vol.

---

**SOUS TROIS ROIS**

PAR ALEXANDRE DE LAVERGNE. 2 vol.





